l'Avant-Scène

femina-théâtre

221



Sommaire

LE SEXE ET LE NÉANT
de Thierry Maulnier

NUIT DE GEL
1 acte d'André Camp
d'après Joaquin Arderius

Nina Gourfinkel raconte
LES AMES MORTES
d'Arthur Adamov
d'après Nicolas Gogol

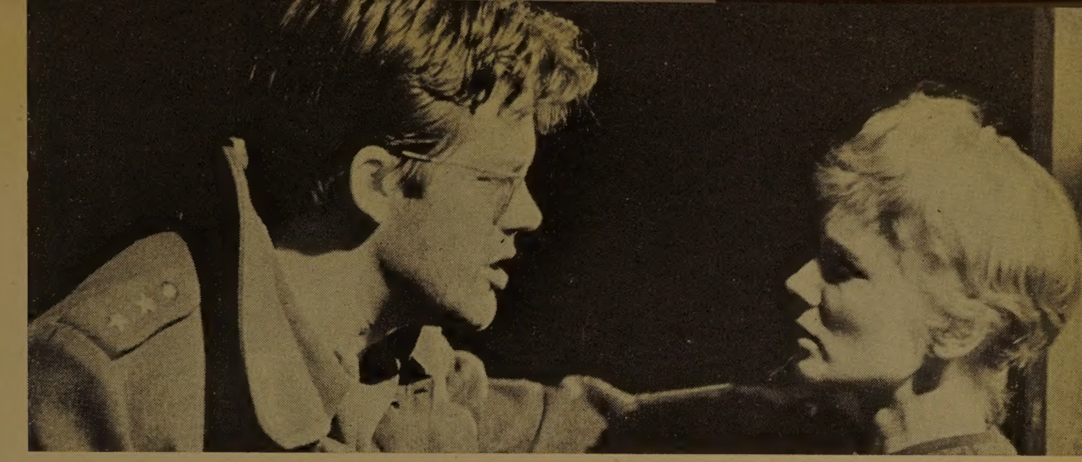
La chronique théâtrale
par André Camp





BI-MENSUEL ● 1er JUIN 1960







AU THEATRE DES NATIONS

La ronde des théâtres du monde se poursuit, inlassable, multiforme à Sarah-Bernhardt. Après l'Orient et l'Amérique Latine, voici la Compagnie polonaise du Théâtre de Gdansk venue présenter une pièce inspirée par la dernière guerre : *Premier Jour de liberté,* de Léon Kruczkowski, une œuvre qui force le respect par sa tension dramatique et sa loyauté (notre photo ci-dessus).

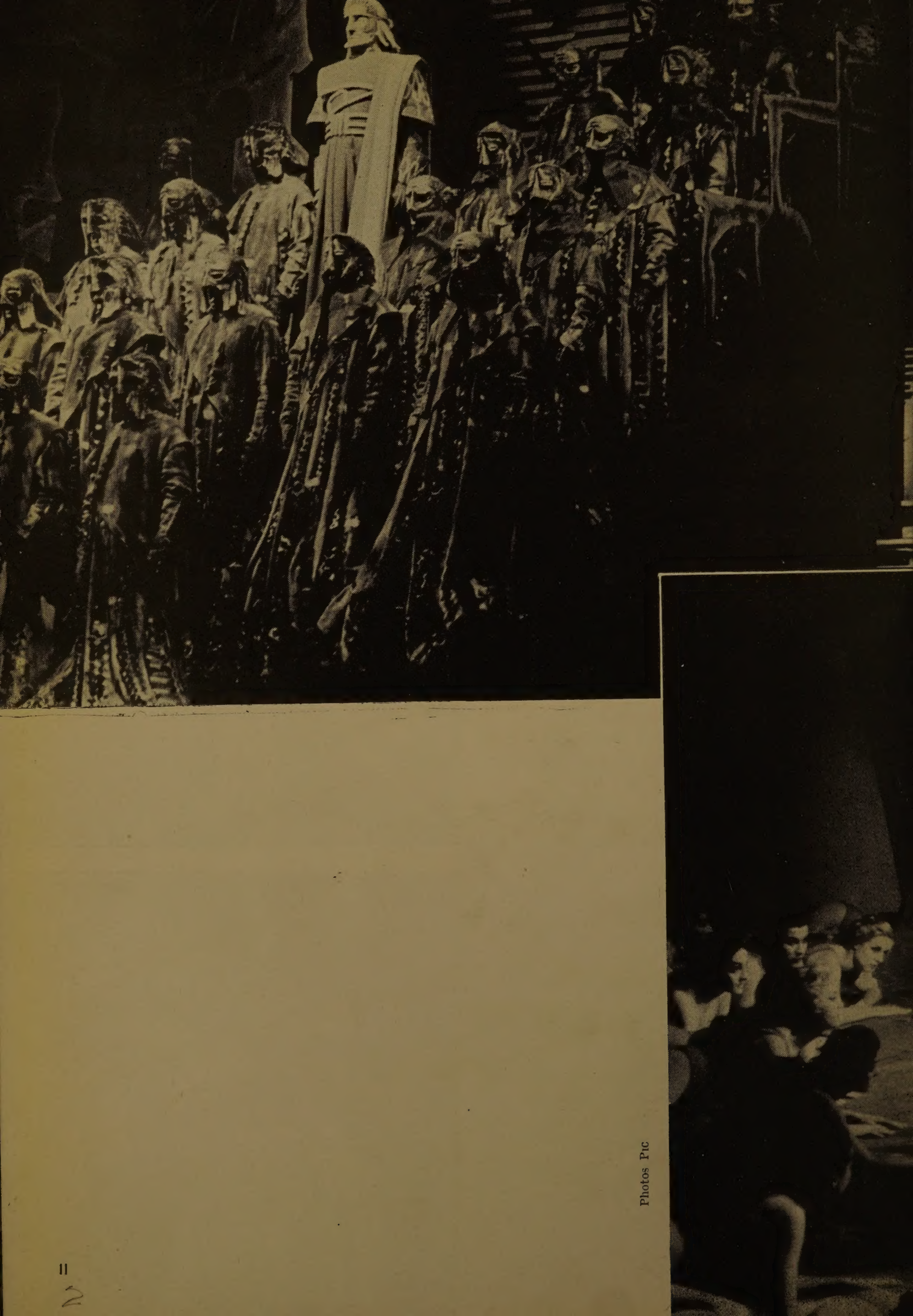
Les ballets indiens de Bombay (ci-contre à gauche) firent revivre deux légendes extraites de leur merveilleux florilège. Scènes du *Ramayana* ou de *Panchatantra,* avec leurs dieux masqués et leurs héros-oiseaux, nous dévoilèrent une civilisation méconnue et raffinée, une mythologie poétique et profonde, animée admirablement par le grand chorégraphe Shanti Bardhan.

Quant aux ballets hollandais, dirigés par Sonia Gaskell, ils ont offert un solide et copieux programme de ballets classiques (photo ci-contre, à droite) réglés par Nassine, Balanchine et Serge Lifar. La pièce de résistance en fut *Le Maure de Venise,* une œuvre française d'André Boll et Serge Lifar sur une musique de Maurice Thiriet.

L'Ensemble de Danseurs et Musiciens folkloriques d'Athènes ressuscita une floraison de danses grecques (photo ci-contre, à droite) dans lesquelles la tradition antique se mêle pittoresquement aux rythmes balkaniques et caucasiens.



Photos Pic

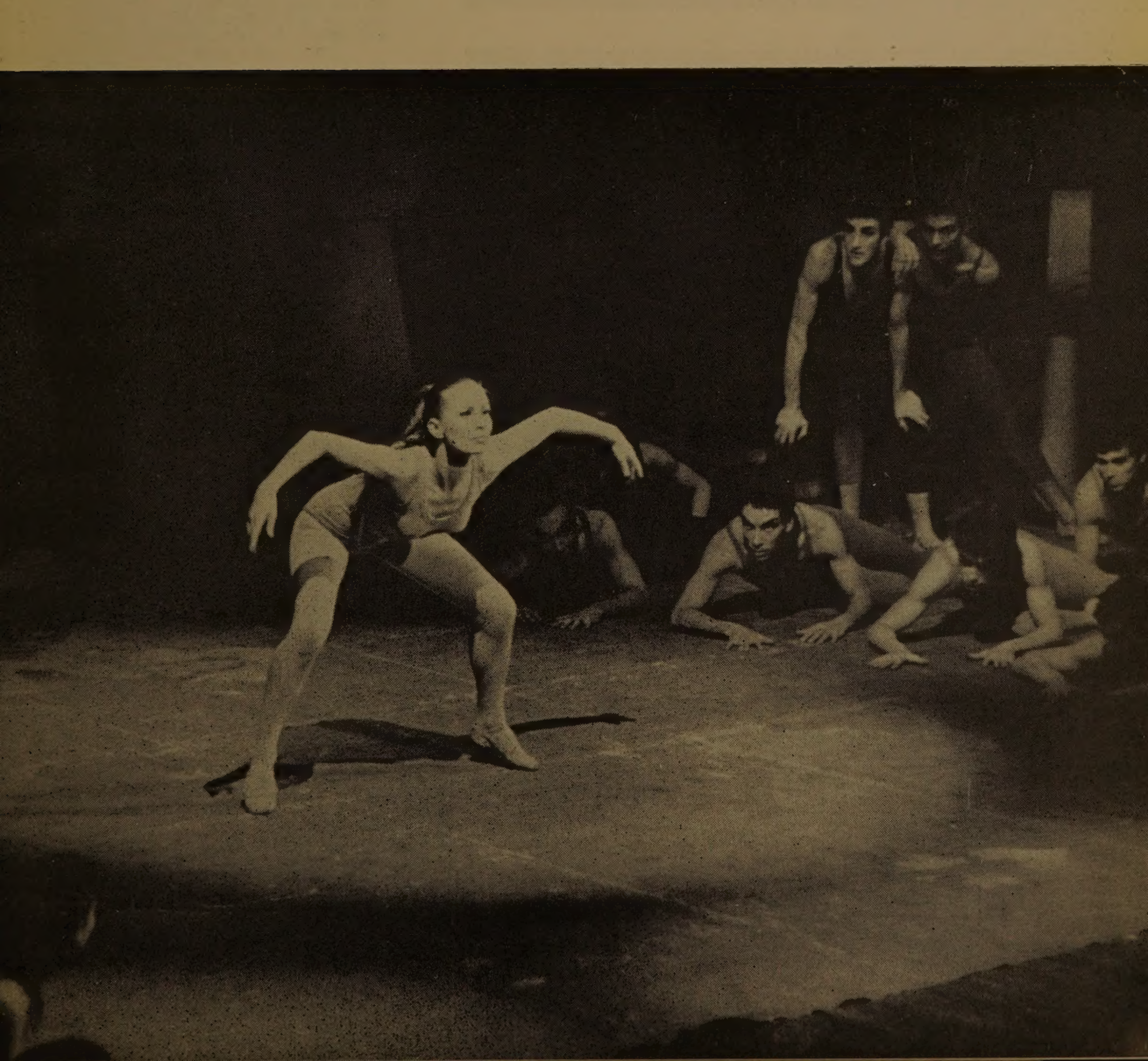


Photos Pic

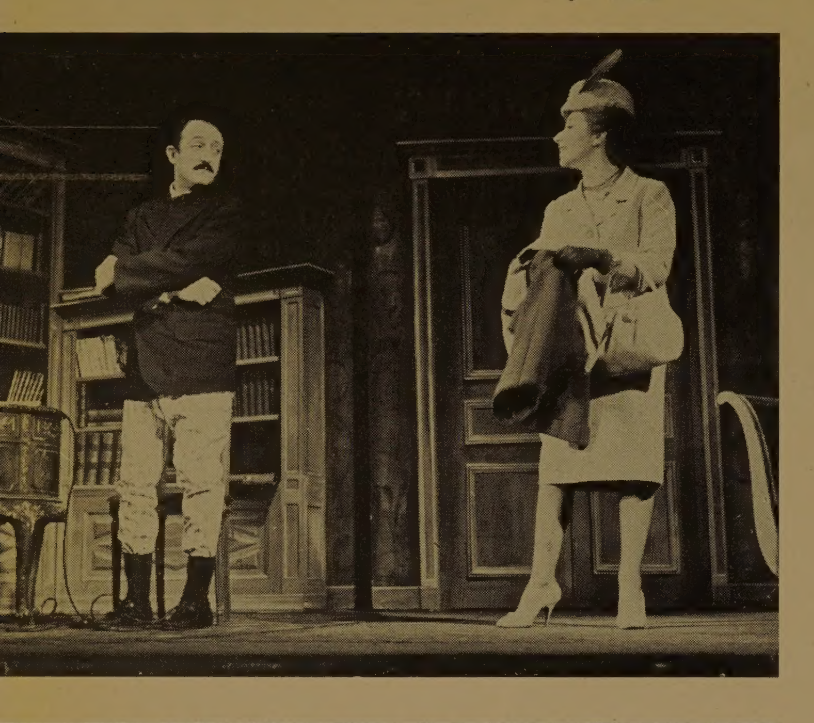
HOMMAGE A STRAWINSKY

Chanteurs anglais de l'Opera Sadler's Wells, de Londres, et danseurs belges du Théâtre Royal de la Monnaie, de Bruxelles, se sont unis pour rendre un sensationnel « hommage à Igor Strawinsky », qui restera comme l'un des sommets de la saison 1960 du Théâtre des Nations.

La France n'était pas absente de cette mémorable soirée qui vit, dans le même programme, *Œdipus-Rex,* opéra-oratorio sur un livret de Jean Cocteau (photo ci-contre) et mis en scène par Michel Saint-Denis, et l'inoubliable *Sacre du Printemps*, supérieurement réglé par Maurice Béjart dont la chorégraphie supporte vaillamment la comparaison avec celle de la création — en 1913 — due à Nijinsky. Tania Bari sut exprimer avec vigueur et sensibilité l'élan vital qui s'empare peu à peu de l'Elu.



AUGUSTA (*Marthe Mercadier*) : Avec ces ridicules caleçons longs, tu n'auras pas froid.





ANNIBAL (*Jean-Marie Amato*) : Les femmes, ça leur donne autant de plaisir qu'à nous de faire l'amour, tu ne crois pas ?

DENISE (*Nelly Vignon*) : Mon père disait : « Le plaisir et les affaires, faut pas mélanger. »



GERMAIN DESPRÉS (*Jean Michel Rouzière*) : « Ça ou peigner la girafe... »

CLO : Nous la tenons, la preuve...

(Photos BERNAND.)

QUELQUES SCÈNES DE " LE SEXE ET LE NÉANT "

Ci-contre:

CLO (*Armande Navarre*) : Et voilà que vous êtes l'image même de votre pensée, le porte-parole de ceux qui savent qu'il n'y a rigoureusement rien à dire, le géant de la banalité.



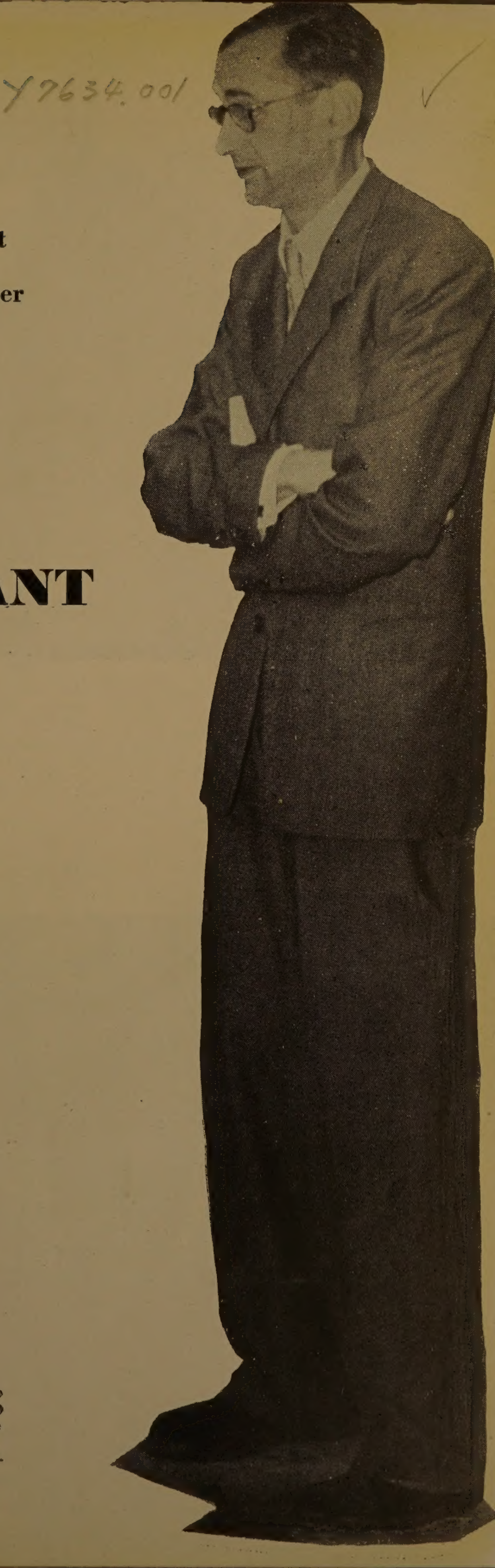
Théâtre de l'Athénée
(Direction Françoise Grammont)

Comédie en trois actes
de Thierry Maulnier

Mise en scène de Marcelle Tassencourt

Décors et costumes de Jacques Marillier

Musique de scène de Maurice Jarre



LE SEXE ET LE NÉANT

Distribution

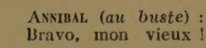
Annibal Leborgne *Un écrivain sans lecteurs*	**Jean-Marie Amato**
Augusta Leborgne *Sa femme, avec tout ce que cela comporte*	**Marthe Mercadier**
Denise *Une honnête fille (de peu)*	**Nelly Vignon**
Clo *Une jeune personne très intellectuelle*	**Armande Navarre**
Martha *Une bonne qui l'est très peu*	**Madeleine Damien**
Germain Després *« Il est ce qu'il est, la mignonne, mais il est dans le bain pour la littérature. »*	**Jean-Michel Rouzière**
Tony Dubois *Un journaliste à la page*	**Jean-Jacques Steen**
Jules Jullimard, éditeur *Un homme cocktail*	**René Fleur**
Le rédacteur en chef de « L'Omnibus » *Sait son métier (ça, ce n'est pas très drôle)*	**Robert Rollis**
La femme du monde *Très seizième*	**Marcelle Tassencourt**
Le ministre *Un Ministre*	**Maurice Derville**
Le secrétaire de Jullimard *Donne toute satisfaction*	**Darame**
Crieurs de journaux *La voix publique*	**Simono** **Sylvain Deschamps**

« Le sexe et le néant » a été créée le 5 mars 1960 au Théâtre de l'Athénée



LA FEMME DU MONDE (*Marcelle Tassencourt*) (en haut à gauche) : Et puis nous aurons Augusta, la veuve du siècle...

(Photos BERNAND.)



ANNIBAL (*au buste*) : Bravo, mon vieux !



ANNIBAL : Ta joue contre ma joue, pour toujours...
AUGUSTA : Pour toujours ?

MAULNIER THIERRY

Un auteur dramatique pas comme les autres

On éprouve le besoin de dissocier l'écrivain de théâtre Thierry Maulnier de Thierry Maulnier, le moraliste politique. Non pas que le théâtre soit pour lui un violon d'Ingres ; il y est sans doute profondément intéressé, mais cet intérêt ne se manifeste que peu à peu, comme en marge d'abord. Les circonstances, son mariage, en 1944, avec une comédienne-metteur en scène, Marcelle Tassencourt, ont dû influer beaucoup sur cette vocation latente... Par la suite, si grande que soit l'activité de Thierry Maulnier dans le théâtre, elle ne l'occupe jamais totalement ; l'autre Thierry Maulnier continue de mener passionnément son combat politique, au sens le plus large, humaniste, du terme...

A quatorze ans peut-être, il a composé une tragédie en vers...

— ... *heureusement perdue*, ajoute-t-il.

Khâgneux au lycée Louis-le-Grand, il collabore à la rédaction de « *La tragique résurrection d'Hamlet, prince de Danemark* », parodie suggérée par la représentation de la tragédie de Shakespeare chez les Pitoëff, et qui aura pour théâtre le dortoir du lycée.

Licencié ès lettres, il doit préparer un mémoire pour le diplôme d'études supérieures ; il songe à un sujet sur Racine. Son professeur — qui est aussi le critique dramatique de *Paris-Midi* —, Fortunat Strowski, lui conseille d'étudier « *l'art dramatique de Racine d'après les préfaces* ».

Cette esquisse de thèse, qui se révèle très brillante, est à l'origine d'une longue et importante étude. *Racine*, publié par Gallimard en 1936, obtient le Prix de la Critique. Au moment de la drôle de guerre, Thierry Maulnier a mis au point un nouveau manuscrit qui devait faire le pendant racinien de *Plaisir à Corneille* de J. Schlumberger, mais celui-ci est détruit dans un incendie... Il en reprendra un chapitre qu'il développera sous le titre de *Lecture de Phèdre* (1943).

En 1939, son *Introduction à la Poésie française* lui donne l'occasion de mieux connaître les tragiques du XVI[e] siècle ; il entreprend d'adapter l'*Antigone* de Robert Garnier, d'adapter aux conditions de la représentation moderne une œuvre forte de quelque trois mille vers. Elle est montée par Pierre Franck au Théâtre Charles-de-Rochefort en mai 1944, avec Marcelle Tassencourt dans le rôle principal.

Thierry Maulnier a abordé la critique dramatique, à *Spectateur*, à *Combat*..., quand, en 1947, il fait jouer sa première pièce, *La Course des Rois*, au Vieux-Colombier.

En 1949, il reçoit la commande d'une pièce pour les fêtes de Jeanne d'Arc à Rouen : c'est *Jeanne et les Juges*, créée sur le parvis de la cathédrale, et reprise à Paris, au Vieux-Colombier en 1950.

Jean Vilar crée *Le Profanateur* au Festival d'Avignon en 1950. En 1952, la pièce sera jouée à Paris, à l'Athénée, puis au Théâtre Antoine et chez Hébertot.

En 1952, la Comédie-Française demande à Thierry Maulnier d'adapter *Œdipe Roi* de Sophocle.

Création au festival de Caen, en 1953, de *La Ville au fond de la Mer*.

Avec *La Maison de la Nuit* (1), au Théâtre Hébertot (1953), Thierry Maulnier traite directement, pour la première fois, d'un sujet actuel.

En 1954, toujours chez Hébertot, il donne la pièce qu'il a tirée de *La Condition humaine* (2) d'André Malraux.

En 1955, le Vieux-Colombier joue son adaptation du *Prince d'Egypte* (3) de Christopher Fry et, en 1958, Hébertot celle de *Procès à Jésus* (4) de Diego Fabbri.

En 1960, *Le Sexe et le Néant*, à l'Athénée, est sa première comédie.

— *Mais toutes ces dates, dit-il, rendent mal compte de l'histoire de mes pièces. Je mets très longtemps et très peu de temps à les écrire. J'en commence une... Puis, devant certaines difficultés, je l'abandonne pour la reprendre, parfois bien plus tard. Chaque pièce réclame des périodes courtes d'écriture, dispersées à travers des mois et même des années.*

(1) Notre n° 88 (*épuisé*). (2) Notre n° 107 (*épuisé*). (3) Notre n° 115. (4) Notre n° 171.

Jacques Talagrand est né à Alès, le 1[er] octobre 1909. Le pseudonyme de Thierry Maulnier, il l'a choisi alors qu'il était élève de l'Ecole Normale Supérieure et qu'il avait à signer ses premiers articles. Pourquoi Thierry Maulnier ?

— *Le prénom de Thierry me plaisait, dit-il. Mais Maulnier ? Je ne me souviens plus !*

Le pseudonyme, c'est sans doute souvent une question de pudeur... Il est un déguisement qui nous permet d'affirmer plus librement nos idées. Les écrivains à pseudonyme sont nombreux ; ce n'est pas par hasard, ce doit être une nécessité.

Ses parents étaient des universitaires ; son père avait été à l'Ecole normale supérieure le camarade de Péguy. Il faisait travailler lui-même son fils ; Thierry Maulnier n'a commencé vraiment à fréquenter le lycée qu'en première — à Nice, puis à Paris, à Louis-le-Grand.

Il entre à l'Ecole normale supérieure en 1928 et en sort en 1931, après avoir échoué à l'agrégation ès lettres. Mais sa voie est autre ; il a déjà donné des chroniques — chronique des idées, de morale politique, notamment à la page littéraire de *L'Action Française* : l'éditorialiste futur s'affirme aussitôt.

Les Editions de la Revue Française publient un premier recueil de ses articles sous le titre — arrêté par l'éditeur — de *La Crise est dans l'Homme* (1932).

D'autres recueils, d'autres essais suivront jusqu'à la guerre à Paris, puis à Lyon jusqu'à ce que les Allemands envahissent la zone libre ; Thierry Maulnier qui a été essentiellement le collaborateur quotidien de *L'Action Française* et, à Lyon, après l'exode, du *Figaro*, quitte alors *L'Action Française* (parce que Maurras décide d'en poursuivre la publication).

A la Libération, il reprend sa collaboration au *Figaro*.


Thérèse
le
Prat

acte 1

La scène représente tantôt le bureau d'Annibal Leborgne, tantôt la chambre d'hôtel.
Ces deux décors montés sur un dispositif scénique de manière à permettre des changements instantanés, laissent la place dans la dernière partie du second acte à un fond noir sur lequel des projecteurs isoleront les personnages des flashes.

tableau 1

La chambre d'hôtel.
Entre Denise, suivie d'Annibal.
Denise est à l'aise, sans coquetterie particulière, sans vulgarité excessive. Une fille entre beaucoup d'autres, qui fait normalement son travail. Somme toute assez sympathique.
Annibal, un peu gêné, comme il se doit.

DENISE, *sans un regard pour Annibal, va à la glace pendant qu'Annibal ferme soigneusement le verrou. Elle se regarde tout en parlant.* On se déshabille ?

ANNIBAL. Une petite minute.

DENISE, *toujours machinalement.* Comme tu veux, mon grand. (*Elle se retourne et, pour la première fois, paraît découvrir Annibal. Petit rire sans méchanceté. Vient sur lui, lui met les bras autour du cou.*) Enfin, mon grand, c'est une manière de parler.

ANNIBAL. Il y en a de plus petits.

DENISE, *gentiment.* Bien sûr. (*Un temps.*) Il y a longtemps que tu n'es pas venu me voir.

ANNIBAL. Je ne suis jamais venu te voir.

DENISE. Mais si, menteur. Je me rappelle même ton nom.

ANNIBAL. Mon nom ?

DENISE. Tu t'appelles Albert.

ANNIBAL. Je ne m'appelle pas Albert.

DENISE. Ah ! Il me semblait. Albert, ça doit être un autre. Dans ce métier, on voit tant de monde. On ne regarde pas tellement les figures.

ANNIBAL. Naturellement.

DENISE. Alors, ce n'est pas toi ? Enfin, je veux dire, tu n'es pas Albert. Comment t'appelles-tu ? Moi, c'est Denise. Tu n'es pas obligé de me dire, tu penses bien. Mais, savoir le nom, enfin, le prénom, quand on fait l'amour, c'est quand même plus gentil.

ANNIBAL. Je m'appelle... Fernand.

DENISE, *elle rit, pointe son doigt sur la poitrine d'Annibal.* Et ces initiales-là, A. L. ? Enfin, si ça te plaît de t'appeler Fernand pour moi, c'est aussi bien. Il y a beaucoup de clients, ils sont gênés de dire même leur prénom. Peut-être qu'ils veulent garder leur vrai prénom pour quelqu'un qu'ils aiment...

ANNIBAL. Pour quelqu'un qu'ils aiment ?

DENISE. Leur femme, leur petite amie, je ne sais pas.

ANNIBAL. Il y a beaucoup de... clients qui ont une femme qu'ils aiment, une petite amie qu'ils aiment, et qui viennent te voir ?

DENISE, *elle rit encore.* Bien sûr. Ça n'a pas de rapport. On se déshabille ?

ANNIBAL. Attends encore un peu... Pourtant, la femme qu'ils aiment, si elle savait, elle ne serait pas contente.

DENISE. Les femmes, enfin, les autres, elles ne savent rien des hommes. Il n'y a que nous qui les connaissions un peu.

ANNIBAL. Ah oui ?

DENISE. Nous, et puis le médecin, bien sûr, et puis le curé. Tu comprends, il n'y a qu'au curé, au médecin et puis à nous qu'ils se montrent comme ils sont. Je veux dire : qu'ils montrent ce qui leur fait honte.

ANNIBAL. C'est intéressant ce que tu dis là. (*Il sort un carnet de sa poche, note.*)

DENISE. Qu'est-ce que tu écris ?

ANNIBAL. Rien. Quelque chose dont je veux me souvenir.

DENISE. Dis donc, mon chéri, on n'est pas là pour prendre des notes.

ANNIBAL. J'ai tout mon temps, toi, tu m'as l'air pressée.

DENISE. Ça dépend de toi.

ANNIBAL. De moi ?

DENISE. De ce que tu vas me donner. Tu comprends, pendant qu'on est avec un client, on n'est pas avec un autre. C'est du manque à gagner. Mais si tu fais les choses largement...

ANNIBAL, *tire son portefeuille.* Il faut ce qu'il faut.

DENISE. Excuse-moi de te demander ça d'avance.

ANNIBAL. Je sais. C'est l'habitude.

DENISE. Ce n'est pas la question, mon chéri. Mais je suis si distraite. Après, il m'arrive d'oublier, figure-toi, et les hommes ne sont pas tous honnêtes... Remarque que je peux me déshabiller d'abord, si tu ne veux pas payer sans voir.

ANNIBAL. J'ai confiance.

DENISE, *elle regarde Annibal fouiller dans son portefeuille.* C'est pour moi ce gros billet-là ?

ANNIBAL. Si tu veux. (*Il le lui donne.*)

DENISE. Merci. L'autre aussi ?

ANNIBAL. L'autre une autre fois.

DENISE. Donne-le-moi.
(*Il le lui donne.*)

ANNIBAL. Tiens.

DENISE. Tu est gentil. On restera ensemble une bonne heure... Je n'ai rien gagné de la journée, tu comprends. Les poulets sont mauvais en ce moment. C'est à cause du nouveau préfet. Il paraît qu'il n'aime pas les femmes. (*Elle rit.*) Enfin, je veux dire : les femmes comme nous... Pour toi, c'est une affaire. Je suis vierge.

ANNIBAL. Vierge ?

DENISE. Oui, tu es mon premier client de la journée.

contre : *Nelly Vignon* dans le rôle de DENISE : On se déshabille ? »... « Dis donc, mon chéri, n'est pas là pour prendre des notes... »
(*Portrait de Thérèse Le Prat*)

Après, j'irai dîner. Chez Emile, le petit bar après le coin de la rue. J'ai demandé en passant. Il y a du lapin ce soir. J'adore le lapin. Je suis gourmande. Hier avec une camarade et des clients, on est allé dans un restaurant espagnol. Il y avait du riz à la Valencienne... Mais je bavarde, je bavarde. J'aime bien bavarder. On sait pourquoi on est là, toi et moi. Mais ce n'est pas une raison pour faire ça comme on donne à poinçonner un ticket de métro. (*Elle se regarde de nouveau dans la glace.*) Elle te plaît ma coiffure ?... Toi, qu'est-ce que tu fais ? Je veux dire : comme métier ?

ANNIBAL, *après une hésitation.* Je suis... dans le commerce.

DENISE. Y a que ça de vrai. (*Elle revient vers lui et se moque de lui assez gentiment.*) Mais tu n'es pas plus grand que moi, regarde ! Et ces bras, et ces cuisses ! (*Elle lui tâte les bras, les jambes, rit encore.*) Tiens, la grosse Jackie, tu ne la connais pas, elle mange au même bar que moi, quatre-vingt-dix kilos, une vraie lutteuse, il y a des hommes, il leur faut ça, hé bien, elle en ferait asseoir deux comme toi par terre en leur soufflant dessus... Avec les épaules que tu as et cette tête-là, je t'aurais pris plutôt pour un intellectuel. (*Un silence ; gentiment :*) Je t'ai vexé ?

ANNIBAL. Et si j'étais un intellectuel ?

DENISE. Alors, je pourrais peut-être faire monter une petite camarade à moi. Tu aurais deux femmes pour s'occuper de toi. Les intellectuels aiment ça, en général.

ANNIBAL. Tu crois ?

DENISE. Oui, Ce sont tous des vicieux. Tiens, j'ai un habitué, il est député...

ANNIBAL. C'est ce que tu appelles un intellectuel ?

DENISE. Eh bien ! quoi, il est très intelligent. Ça fait quatre fois qu'il est réélu. Tu veux une deuxième femme ?

ANNIBAL. Non, moi je suis dans le commerce, et tu me suffis.

DENISE, *elle rit.* Oui, c'est plutôt deux hommes comme toi qu'il faudrait pour une seule femme. (*Gentiment.*) Je dis ça pour rire. Tu n'es pas mal comme tu es. Un homme ça n'a pas besoin d'être beau. D'ailleurs, tes yeux ne sont pas vilains.

ANNIBAL. Merci.

DENISE. Un peu tristes, par exemple... Tu as des ennuis ? Tes affaires ?... Ton ménage ?... Ça doit être dans ton ménage. Quelque chose qui ne va pas comme tu voudrais ?... Je suis curieuse... Tu n'es pas forcé de me dire.

ANNIBAL. Quelque chose qui ne va pas comme je voudrais...

tableau 2

Dans le bureau d'Annibal.
Annibal est assis à son bureau, et écrit.
Augusta entre, élégante, de bonne humeur, visiblement. Elle est légèrement agacée qu'Annibal ne lève pas la tête. Elle change un objet de place, vient toucher à des papiers sur le bord de la table. Signe d'exaspération d'Annibal.

AUGUSTA. Tu travailles ?
(*Annibal ne répond pas.*)
Je te demande si tu travailles.

ANNIBAL. Tu le vois, non ?

AUGUSTA. Tu pourrais me répondre plus gentiment, mon chéri. (*Excédée.*) Tu travailles. Bien. (*Elle va pour sortir. Amère, sur le pas de la porte.*) Pour une fois que tu travailles, tu penses bien que je vais te laisser travailler ! (*Elle sort, rentre au bout de deux secondes.*) C'est extraordinaire. Toi qui ne travailles jamais, tu travailles toujours quand j'ai quelque chose à te dire.

ANNIBAL. Quand je ne fais rien, tu as envie que je travaille. Quand je travaille, tu as envie de me déranger.

AUGUSTA. De te déranger ? Je suis dehors la moitié de la journée. Si tu travaillais pendant ce temps-là, tu pourrais m'écouter quand je suis là et que j'ai à te parler.

ANNIBAL. Quand tu n'es pas là, je me repose.

AUGUSTA. Parce que c'est moi qui te fatigue, n'est-ce pas ? Ce que tu peux être désagréable !
(*Elle sort en claquant la porte. Annibal essaie de se replonger dans ses papiers. On sonne. Martha entre.*)

ANNIBAL. Qu'est-ce que c'est encore ?

MARTHA, *a une enveloppe à la main.* Le facteur.

ANNIBAL, *ouvre l'enveloppe.* Une facture.. (*Annibal jette la lettre.*) Je vous ai déjà priée de ne pas me déranger pour le facteur.

MARTHA. Si c'est votre idée..., mois je fais mon service.

ANNIBAL. Faites-le comme on vous dit de le faire.

MARTHA. Quoi ?

ANNIBAL, *plus fort.* Faites-le...

MARTHA. J'ai entendu.

ANNIBAL. Alors, pourquoi dites-vous quoi ?

MARTHA, *en sortant.* Moi, je fais mon métier. Je ne donne pas de conseils à Monsieur, pour l'écriture... (*Annibal hausse les épaules.*)
... et pourtant... (*Elle n'achève pas et sort.*)

ANNIBAL. Elle m'a fait perdre le fil... Je la tenais, la définition de l'amour ! Et voilà qu'elle m'échappe ! « L'amour...
(*Il se prépare à écrire. Augusta rentre, habillée pour sortir.*)

AUGUSTA. Je te laisse travailler Mais reconnais que tu le fais exprès. Il y a une demi-heure, tu lisais tranquillement ton journal en buvant ton café au lait.

ANNIBAL. Je lis toujours mon journal en buvant mon café au lait. Tu n'avais qu'à me parler à ce moment-là.

AUGUSTA, *amèrement.* Non ! non ! Ton café, ton journal, c'est sacré. (*Douloureusement amoureuse :*) Tu es tellement loin de moi quand tu es dans ton journal et dans ton café au lait !...

ANNIBAL. Il y a temps pour tout.

AUGUSTA. Pas avec une femme qu'on aime. Mais tu ne m'aimes pas.

ANNIBAL, *morne.* Je t'aime. Je t'aime.

AUGUSTA, *désespérée.* Si tu entendais sur quel ton tu me dis je t'aime. (*Tendre.*) Dis-le-moi mieux !

ANNIBAL, *faisant un effort.* Mais oui, là, je t'aime.

AUGUSTA. Tu sais, si je ne le croyais pas, je m'en irais.

ANNIBAL, *avec un vague espoir.* Ah ?

AUGUSTA. Mais tu ne me laisserais pas partir ?

ANNIBAL. Non, bien sûr.

AUGUSTA, *d'un ton d'affectueuse persuasion.* Ecoute, mon Nib chéri...

ANNIBAL. J'ai horreur que tu m'appelles Nib.

AUGUSTA. C'est pourtant un nom gentil !

ANNIBAL. Un nom gentil qui veut dire : rien.

AUGUSTA. Mon pauvre Nib, Annibal, c'est ridicule. Ça fait romain. Tu n'as rien d'un général romain.

ANNIBAL. Annibal n'était pas romain.

AUGUSTA. Oh ! toi et ta géographie ! Ecoute, Nib, on ne va pas se disputer sur ton nom, maintenant... Je sais que je te dérange. Mais il faut que je sorte. et je ne vais quand même pas attendre toute la matinée que tu daignes lever le nez de tes papiers...

ANNIBAL, *résigné.* Bien, je t'écoute.

AUGUSTA. Le ton dont tu me dis : je t'écoute.

ANNIBAL, *au bord de l'exaspération.* Je te dis : je t'écoute. Parle ! Parle ! qu'on en finisse, à supposer que ce qu'une femme peut avoir à dire ait une fin ! Depuis dix minutes, tu perds ton temps et moi le mien !

AUGUSTA. Tu vois. Je te fais perdre ton temps. Hé bien, rassure-toi, je ne te ferai plus jamais perdre ton temps ! S'il ne faut plus jamais te dire un mot, je ne te dirai plus un mot !

ANNIBAL, *se lève, conciliant.* Augusta...

AUGUSTA. D'ailleurs, pour ce qu'il rapporte, ton travail... Je parie que tu écris encore pour une de ces revues que personne n'achète, un de ces articles que personne ne lit.

ANNIBAL. Je n'écris pas pour gagner de l'argent. Je ne suis pas un commerçant, je suis un penseur. On me rendra justice dans cinquante ans...

AUGUSTA. Dans cinquante ans, je serai morte.

ANNIBAL. Dans cinquante ans, comme à Stendhal.

AUGUSTA. Stendhal faisait ce qu'il voulait. Il n'était pas mon mari.

ANNIBAL. D'ailleurs, il faudrait s'entendre. Tu me reproches de ne pas travailler, et tu me reproches que mon travail ne rapporte rien. Si je travaille pour rien, c'est que je travaille. Si je ne travaille pas, tu ne peux pas m'accuser de travailler pour rien.

AUGUSTA. Toi, et tes raisonnements...

ANNIBAL. Oui, je raisonne... Quand l'homme commence à raisonner, la femme commence à ne plus comprendre. Bon ça ! (*Il écrit quelques mots sur une feuille de papier.*)

AUGUSTA. Qu'est-ce que tu fais ?

ANNIBAL. Je note cette pensée. Elle est digne de Nietzsche.

AUGUSTA. Elle est de qui ?

ANNIBAL. Elle est de moi.

AUGUSTA. Elle est idiote.

ANNIBAL. Bien. Vas-tu te décider à me dire ce que tu as à me dire ?

AUGUSTA. Il est normal qu'une femme ait à parler à son mari, non ? Il y a des moments où je me demande pourquoi tu t'es marié.

ANNIBAL. Parce que je n'ai pu échapper au destin que tu avais fixé pour moi, ni par la force, ni par la ruse.

AUGUSTA. Oh ! (*Elle sort en claquant la porte.*)

ANNIBAL, *soupire.* Voyons. Où en étions-nous ? Dans la salle de bains : « Elle est maintenant dans la salle de bains — J'allume une cigarette... » C'est bon cela, c'est banal. Le petit trait banal, voilà qui enrichit la méditation philosophique, voilà ce qui lui donne une épaisseur romanesque... « J'allume une cigarette. L'amour... » (*On sonne. Annibal exaspéré, hurle :*) Martha !

MARTHA. Monsieur ?

ANNIBAL. On sonne. Vous n'entendez pas qu'on sonne ?

MARTHA. Madame a fait changer la sonnerie de place. De la cuisine je n'entends plus rien.

ANNIBAL. Pourquoi Madame a-t-elle fait changer la sonnerie de place ?

MARTHA. Pour que Monsieur puisse me prévenir quand on sonne.

ANNIBAL. Et pourquoi dois-je vous prévenir ?

MARTHA. Parce que je n'entends pas de la cuisine.

ANNIBAL, *complètement découragé.* Bon Hé bien, allez ouvrir...
(*Martha ne bouge pas. Il crie :*) Allez ouvrir !
(*Martha sort.*)
« J'allume une cigarette, l'amour... »

MARTHA, *rentre.* C'est pour la glace, Monsieur.

ANNIBAL. La glace ?

MARTHA. La glace du salon. Madame la fait changer de place. L'ouvrier demande si Monsieur veut venir l'aider. Elle est trop lourde.

ANNIBAL. Vous ne pouvez pas l'aider, vous ?

MARTHA. J'ai mes varices.

ANNIBAL. Bien.
(*Il se lève. On entend soudain un grand bruit. Augusta rentre, agressive, tandis que Martha sort pour aller voir.*)

AUGUSTA. Qu'est-ce que tu as encore fait ?

ANNIBAL. Moi ? C'est un comble.

MARTHA, *rentre.* L'ouvrier a descendu la glace tout seul.

AUGUSTA. La glace est classée ! (*Elle sort précipitamment.*)

MARTHA. Moi, mon gendre, il fait tout lui-même dans la maison.

ANNIBAL. Vous avez un gendre parfait.

MARTHA. S'il ne voulait pas tout le temps coucher avec moi.

AUGUSTA, *rentre.* Non, elle n'est pas cassée. (*A Annibal :*) Mais ce n'est pas ta faute si elle n'est pas cassée.
(*Martha sort.*)
On ne peut pas compter sur toi pour quoi que ce soit d'utile. Ce que je ne fais pas moi-même...
(*Augusta sort.*)

ANNIBAL. Arriverai-je un jour à finir cette phrase ? « L'amour... L'amour... l'amour... »

AUGUSTA, *qui s'est ravisée, à peine la porte passée, a changé de ton.* Nib, veux-tu être un amour ?... Et me donner seulement deux petites, deux toutes petites de tes précieuses minutes ?

ANNIBAL. Il y a au moins un quart d'heure que je te répète que je t'écoute.

AUGUSTA. Oui, en me faisant comprendre que c'est pour toi un supplice. Crois-tu que ce soit agréable pour moi, le sentiment de te persécuter ?

ANNIBAL, *avec une douceur désarmante parce qu'il voit que c'est le seul moyen d'en finir.* Je te fais mes excuses, là. Parlons gentiment. De quoi s'agit-il ?
(*Augusta, gamine, vient mettre ses bras autour du cou d'Annibal.*)

AUGUSTA. De ces deux chaises.

ANNIBAL. Quelles chaises ?

AUGUSTA, *dépitée.* Quelles chaises ? Les chaises dont je t'ai parlé hier. On peut dire que tu t'y intéresses, à notre intérieur.
(*A ce moment, la cloison du fond commence à être ébranlée par des coups de marteau violents et réguliers, qui ponctueront la conversation pendant un moment.*)

ANNIBAL. Qu'est-ce que c'est encore que ce tremblement de terre ?

AUGUSTA. Il fait les trous dans le mur pour poser la glace... (*Dans le vacarme, elle s'assied sur les genoux d'Annibal de plus en plus désemparé.*) Les deux chaises dont j'ai tellement envie... C'est demain ton anniversaire. Tu oublies toujours le mien. Moi, je n'oublie pas le tien.

ANNIBAL. C'est gentil. Et alors ?

AUGUSTA. J'ai pensé que nous pourrions acheter ces chaises pour ton anniversaire.

ANNIBAL. Pour mon anniversaire ?

AUGUSTA. Deux amours de chaises chez Mauboursin. Pas tout à fait Directoire. Un peu plus anciennes que Directoire : Restauration. Tu vois ça ? Mais si. Exactement comme les meubles de ma chambre. Evidemment, elles iront mieux dans ma chambre que dans ce bureau. Mais ça ne fait rien. (*Voluptueuse.*) Ma chambre aussi, c'est chez toi.

ANNIBAL, *pendant qu'elle lui parle dans le cou a réussi à écrire quelques mots.* Bien sûr. Hé bien, achète-les.

AUGUSTA. Ravissantes, tu sais. Le dossier bateau... Juste une petite réparation.

ANNIBAL, *écrit toujours.* Elles sont très bien.

AUGUSTA, *interloquée.* Tu es passé chez Mauboursin ?

ANNIBAL, *surpris.* Moi ? Non. Pourquoi veux-tu que je sois passé chez Mauboursin.

AUGUSTA, *indignée.* Comment peux-tu dire que ces chaises sont très bien. Tu ne les as pas vues.

ANNIBAL. Je te fais confiance. Tu as très bon goût.

AUGUSTA. Oui. Tu vas me laisser décider seule, comme toujours. J'en ai assez ! Prends tes responsabilités ! Aie le courage de tes opinions ! Tiens, pour ces chaises, je préfère que tu dises : non.

ANNIBAL. Non, Augusta.

AUGUSTA, *stupéfaite.* Tu me dis non ?

ANNIBAL. Je te dis que je ne veux pas te dire non.

(*Elle reste un instant sans voix. Il en profite pour tenter de recommencer à écrire. Entre Martha.*)

MARTHA. Madame !

AUGUSTA. Quoi encore ?

MARTHA. Qu'est-ce que je fais ?

AUGUSTA, *crie.* Vous avez fini le ménage ?

MARTHA. Je ne peux pas faire le salon avec cet ouvrier qui met du plâtre partout. Si vous voyiez le gâchis !

ANNIBAL. Hé bien, commencez par la chambre de Madame.

MARTHA. Quoi ?

ANNIBAL, *hurle.* La chambre de Madame !

AUGUSTA. Non, je m'habille. (*A Martha.*) Vous n'aurez qu'à nettoyer ici.

ANNIBAL. Ah non ! J'ai la prétention de travailler.

AUGUSTA. Bien. Puisqu'on ne peut rien faire normalement dans cette maison, commencez par la chambre de Monsieur.

MARTHA. De qui ?

AUGUSTA, *crie.* De Monsieur.

MARTHA. Si Monsieur et Madame n'avaient qu'une chambre, comme tout le monde, ça ferait moins de nettoyage.

ANNIBAL. Nous y penserons.

AUGUSTA. Nous vous avons acheté un aspirateur.

MARTHA. Quoi ?... Ah ! l'aspirateur... Je ne veux pas me servir de l'aspirateur.

AUGUSTA. Pourquoi ?

MARTHA. Ça fait de la poussière.

(*Elle sort. Annibal reprend sa phrase.*)

AUGUSTA. Pour en revenir à ces chaises...

ANNIBAL. Augusta, la question de ces chaises est réglée... Va les acheter. Cours. Je t'assure, je t'affirme, je te jure sur la Bible, le Coran, le Manifeste communiste et la charte de l'O.N.U. que je suis d'accord.

AUGUSTA, *pressante.* Viens les voir avec moi chez Mauboursin. Il y en a pour dix minutes.

ANNIBAL, *avec fermeté.* Non, Augusta.

AUGUSTA. Comment ?

ANNIBAL. Je ne veux pas aller chez Mauboursin. Ces chaises sont pour ta chambre. D'ailleurs, si elles étaient pour la mienne, je n'aurais pas davantage la parole.

AUGUSTA. Tu me reproches de ne pas te demander ton avis, alors que précisément, je te le demande.

ANNIBAL. C'est pour le plaisir de n'en pas tenir compte que tu veux l'avoir.

AUGUSTA. Depuis onze ans que nous sommes mariés, je n'ai jamais rien fait contre ta volonté. Il t'est arrivé de faire des objections, je les ai écoutées, et tu as toujours fini par admettre mon point de vue.

ANNIBAL. Exactement. Il ne te suffit pas de n'en faire qu'à ta tête. Il faut encore que je t'approuve. Hé bien, je t'approuve !

AUGUSTA. Tu es odieux.

ANNIBAL. Ton histoire de chaises, veux-tu que je te dise comment elle va se terminer ? Supposons que je n'aie pas envie que tu achètes ces chaises et que je le dise...

AUGUSTA. Je savais bien que tu ne voulais pas me faire ce plaisir.

ANNIBAL, *exaspéré.* Je n'ai pas dit que je ne voulais pas. J'ai dit : « Supposons...

(*Les coups de marteau reprennent.*)

Oh ! ce bruit... Supposons que je n'en aie pas envie...

AUGUSTA. J'y renoncerai, voilà tout !

ANNIBAL. Tu y renonceras. La victime qui souffre en silence... Et à partir de ce moment-là, je ne peux pas te dire exactement comment tu t'y prendras, car tu as beaucoup de moyens de t'y prendre. Mais ces deux chaises que nous n'aurons pas achetées ne nous quitteront plus. Laisse-moi parler... Leur place vide, dans ta chambre, sera là un reproche. Elles seront à table avec nous, ces chaises absentes. Elles nous rejoindront au lit où elles seront bien gênantes pour dormir et pour le reste... Laisse-moi parler... Dans la rue, tu me feras changer de trottoir devant la boutique de Mauboursin pour ne pas aviver tes regrets. Au téléphone, tu diras à tes bonnes amies, très haut, pour que j'entende : « J'avais découvert deux amours de chaises, Annibal n'en a pas voulu. Je suis si triste... » Elles surgiront à tout moment, de la manière la plus saugrenue, à propos du choix de l'hôtel pour les vacances, du dernier fait divers, d'un trou à mes chaussettes. Oui, d'un trou à mes chaussettes. Quand je te fais remarquer qu'il y a un trou à mes chaussettes, tu dérobes ta responsabilité derrière onze ans de griefs. Oh ! je te connais. Laisse-moi parler, pour une fois que je parle. Des allusions douloureuses. Des allées et venues exaspérées. Des récriminations intarissables. Mieux encore. Un silence accusateur qui empoisonnera l'air que je respire du sentiment de ma culpabilité. Pour l'art de supporter sans un mot ton martyre jusqu'au point où l'on a envie d'y ajouter des coups de poing dans la figure, tu ne crains personne quand tu veux t'en donner la peine. Cela durerait trente ans s'il le fallait, mais cela ne durera pas trois jours parce qu'avant trois jours, j'aurai compris qu'il n'y a que deux solutions : faire ce que tu me demandes, ou t'étrangler. Et comme je suis trop lâche pour la seconde et que je n'ai pas assez de muscles, j'adopterai la première. Et je pousserai même la lâcheté jusqu'à te dire : « Après tout, tu avais raison. Les chaises étaient une bonne idée... » Alors, puisque c'est ainsi que ça doit se passer, autant que cela se passe tout de suite, non ? Dans la grande guerre des sexes, les femmes doivent leur succès à une endurance supérieure. Inusables ! Ce qu'elles nous demandent, elles finissent toujours par l'obtenir. Nous leur accordons un peu pour être aimés, un peu plus pour être admirés, et tout — tu m'entends, tout — pour être tranquilles. Laisse-moi parler... J'ai fini.

MARTHA, *est entrée depuis quelques secondes.* Je ne peux pas balayer la chambre de Monsieur.

ANNIBAL, *encore sur sa lancée, furieux.* Pourquoi ?

MARTHA. Le chien a mangé le balai.

ANNIBAL. Balayez avec le chien.

(*Martha médusée, le regarde et sort. Annibal se rassied, prend sa plume.*)

Voyons, je viens de dire quelque chose d'intéressant : « Dans la grande guerre des sexes »...

AUGUSTA. C'est bon, tu as gagné. Après tout, je peux me passer de ces chaises.

ANNIBAL. Qu'est-ce que je disais ? Tu ne t'en passeras pas.

AUGUSTA. C'est moi qui n'en veux plus maintenant.

ANNIBAL. Et voilà. Il va falloir te supplier de les acheter.

AUGUSTA, *de plus en plus douloureuse.* Je peux me passer de bien d'autres choses. Dans cette vie médiocre, étriquée, qui est la nôtre...

ANNIBAL. Par ma faute, n'est-ce pas ?

AUGUSTA Je ne te fais pas de reproches, mon pauvre Nib. On est ce qu'on est, voilà. (*Elle va à la fenêtre.*) Et par-dessus le marché, il pleut.

ANNIBAL. C'est ma faute aussi, sans doute.

AUGUSTA. Non, bien sûr, ce n'est pas ta faute. (*Amère :*) Rien n'est ta faute.

ANNIBAL. Cette manière de dire « Rien n'est ta faute » qui veut dire : « Tout est ta faute ».

AUGUSTA. Ah non ! non ! Après m'avoir refusé ce que je te demandais, tu ne vas pas m'accuser, maintenant !

ANNIBAL. T'accuser ? C'est moi qui t'accuse ? Je dis que ce n'est pas ma faute s'il pleut, et c'est moi qui t'accuse.

AUGUSTA, *au bord des larmes.* J'ai sacrifié tous mes rêves de jeune fille à ce pauvre petit bonhomme que tu étais quand je t'ai épousé.

ANNIBAL. C'est la vie. Quand une femme a réussi à attraper un homme et à l'emporter dans son coin pour le ronger comme un os, elle commence déjà à regretter que l'os ne soit pas plus gros..

AUGUSTA. ... Ce pauvre petit bonhomme que tu étais et que tu es resté. J'étais en droit de croire que tu ferais une carrière, que tu m'assurerais une vie décente..., que tu aurais du succès...

ANNIBAL. Et tu t'aperçois que tu as fait une mauvaise spéculation. Ce sont des choses qui arrivent aussi à la Bourse.

AUGUSTA. J'aurais dû comprendre qu'un petit professeur de rien du tout à Saint-Florent-sur-Mioule.

ANNIBAL. Un petit professeur de rien du tout dont tu es devenue amoureuse...

AUGUSTA. Toutes les jeunes filles deviennent amoureuses de leur professeur et à Saint-Florent-sur-Mioule, il n'y avait pas le choix.

ANNIBAL. Tu t'es donnée à moi après que je t'eus lu à haute voix mon essai sur « Le Type humain supérieur ».

AUGUSTA. Je ne faisais pas la différence.

ANNIBAL. Depuis onze ans tu m'empêches de travailler. Tu as fait de moi un raté pour pouvoir me reprocher d'être un raté.

AUGUSTA. Tu ne t'es jamais occupé de moi.

ANNIBAL. M'occuper de toi ! Il n'y a que cela qui compte ! Quand tu ne changes pas les papiers peints, on déménage. Quand on a fini de déménager tu deviens jalouse. Quand tu as fini d'être jalouse, il faut partir en voyage, et quand tu ne trouves vraiment plus aucun moyen pour me forcer à m'occuper de toi, tu tombes malade !

AUGUSTA. Oh ! je tombe malade ! Et c'est toi qui me fais des reproches ! Tu es abominable...

ANNIBAL. Oui, mais je ne fais pas pleuvoir.

AUGUSTA. Oh ! ce que tu peux être exaspérant avec ta pluie !

ANNIBAL. Ce n'est pas moi qui ai parlé de la pluie. C'est toi.

AUGUSTA. Il pleut, non ? Alors tu prétends m'empêcher de dire qu'il pleut, quand il pleut ?

ANNIBAL. Il y a le ton.

MARTHA, *entre.* Madame, il pleut.

ANNIBAL. Madame le sait !

MARTHA, *sans lui répondre.* L'ouvrier demande s'il peut manger un morceau ici.

AUGUSTA. Qu'il mange avec vous à la cuisine.

MARTHA. Ça m'ennuie qu'il mange avec moi.

AUGUSTA. Pourquoi ?

MARTHA. Il me fait de drôles d'yeux. C'est comme mon gendre...

AUGUSTA. Alors vous croyez que le monde entier veut coucher avec vous. Monsieur aussi, peut-être ?

MARTHA, *méprisante.* Oh ! Monsieur, pas de danger ! Monsieur, il écrit...

AUGUSTA, *assez satisfaite, à Annibal.* Nib, tu entends Martha ?

MARTHA. Alors j'ai pensé que si Monsieur avait fini d'écrire, on pourrait mettre l'ouvrier ici, dans un coin, avec son casse-croûte.

ANNIBAL, *furieux.* Je n'ai pas fini d'écrire, je n'ai même pas commencé.

AUGUSTA, *à Martha.* Gardez l'ouvrier à la cuisine. S'il vous fait un enfant, on vous paiera la colonie de vacances !

MARTHA, *sombre.* Madame l'aura voulu ! (*Elle sort.*)

ANNIBAL. Est-ce que maintenant, je peux commencer à travailler ?

AUGUSTA. Est-ce que je peux finir de te dire ce que j'ai à te dire ?

ANNIBAL. Ce que tu as à me dire, tu n'auras jamais fini de me le dire puisque c'est toujours la même chose. Tu me le diras jusqu'à ta mort.

AUGUSTA. Oh ! je sais bien que tu la souhaites, ma mort !

ANNIBAL. Si je souhaitais ta mort, je me garderais bien de te le dire. Telle que je te connais, ça suffirait à te faire vivre dix ans de plus.

AUGUSTA. Ecoute, Nib...

ANNIBAL, *résigné.* J'écoute.

AUGUSTA. Je ne te parle plus de ces chaises. Je ne t'en parlerai plus jamais. Ce ne sera qu'une petite joie de plus dont je me serai privée pour toi. Tu vois, je suis raisonnable. Mais, en échange, essaie d'être un peu raisonnable, toi aussi. J'ai vu Goldstein, hier.

ANNIBAL. Ah ! Tu as vu Goldstein ?

AUGUSTA. Il s'impatiente pour le travail qu'il t'a commandé...

ANNIBAL, *sarcastique.* Ah oui ? Pour le travail qu'il m'a commandé ? Il s'impatiente ?

AUGUSTA, *nerveuse.* Bien sûr. Il attendait le premier chapitre samedi dernier.

ANNIBAL. Le premier chapitre de *Tristan et Yseult* pour la série « Les Amours Cruelles », dans *Rien que Nous Deux.*

AUGUSTA. Douze chapitres. Cinquante mille francs le chapitre. Une affaire magnifique. Et si Goldstein est content, il te signe deux autres contrats, pour *Pelléas et Mélisande* et *Pour Manon et des Grieux...* Tu crois que ça ne vaut pas la peine ?

ANNIBAL. Je crois que je suis né pour écrire autre chose que des récits sentimentaux tirés des opéras célèbres pour la presse du cœur.

AUGUSTA. Je suis sûre qu'on peut faire quelque chose de très bien avec *Tristan et Yseult.*

ANNIBAL. Oui, mais on l'a déjà fait.

AUGUSTA. Dis tout de suite que tu n'en es pas capable ! (*Annibal hausse les épaules.*) Nib, cette proposition de Goldstein, c'est magnifique, inespéré.

ANNIBAL. Inespéré !

AUGUSTA. Tu ne vas pas me dire que tu refuses ?

ANNIBAL, *un peu effrayé.* Non, je ne dis pas que je refuse... Mais j'entends respecter la hiérarchie des valeurs. Mon œuvre d'abord, Goldstein après, s'il en reste !

AUGUSTA. Ton œuvre, tu dis qu'on ne la comprendra que dans cinquante ans. Goldstein, c'est quand même plus pressé...

ANNIBAL. Tu veux que je me déshonore ?

AUGUSTA. Cinquante mille francs par semaine.

ANNIBAL. Nous nous en sommes passés jusqu'à présent de ces cinquante mille francs par semaine.

AUGUSTA. Nous n'avons pas de quoi payer Martha à la fin du mois.

ANNIBAL. Et tu veux acheter des chaises !

AUGUSTA. Oh ! toi et tes chaises ! Ecoute, Nib, nous avons absolument besoin de cet argent. Si tu ne m'écris pas ce premier chapitre pour Goldstein dans les quarante-huit heures, tu me mets dans une situation impossible. Tu lui as promis...

ANNIBAL. C'est toi qui lui as promis, pas moi !

AUGUSTA. Tu m'as dit que tu réfléchirais. Quand tu me dis que tu réfléchiras, tu finis toujours par me dire oui... Alors, je pouvais bien penser que c'était... une promesse... Tu ne peux pas ne pas la tenir, absolument pas.

ANNIBAL. Je peux très bien.

AUGUSTA. Ce qui est juré est juré... (*Un silence.*) Nib, il faut que je te dise. Pour ce travail, Goldstein a déjà versé un acompte de deux cent mille francs.

ANNIBAL. A qui ?

AUGUSTA. A moi.

ANNIBAL. A toi ? Où sont-ils ces deux cent mille francs ?

AUGUSTA. J'ai réglé quelques notes... Si tu crois que je peux tenir la maison et m'habiller avec ce que rapporte ta littérature ?

ANNIBAL. Ainsi, j'apprends aujourd'hui que Goldstein m'a versé deux cent mille francs dont je n'ai jamais entendu parler !

AUGUSTA. Le chèque était à mon nom. Il faut donc tout t'expliquer ?

ANNIBAL. Pas tout, mais ça...

AUGUSTA. Tu n'auras pas besoin de porter ces deux cent mille francs sur ta déclaration de revenus. Un bon tour joué à qui ? Au percepteur.

ANNIBAL. C'est bien ce que je pensais.

AUGUSTA. Tu veux dire ?

ANNIBAL. Ce n'est pas à moi que Goldstein a donné cet argent, c'est à toi. Et la marchandise était livrée à domicile.

AUGUSTA. Oh !

ANNIBAL. J'imagine que vous êtes quittes. Et je prétends qu'un mari dont la femme couche avec un homme riche est en droit de s'attendre à ce que ça lui permette de se reposer un peu, au lieu de lui donner un travail supplémentaire.

AUGUSTA. Tu m'accuses de coucher avec Goldstein. Tu oses m'accuser de coucher avec Goldstein. Tu m'as dit bien des choses affreuses dans notre existence. Mais tu ne m'avais quand même jamais dit que je te trompais !

ANNIBAL. Je pensais que si c'était vrai tu devais le savoir. Tu n'es pas si distraite...

AUGUSTA. Tu es... Tu es abominable !... (*Elle fond en larmes.*)

ANNIBAL. Ça, ça manquait !

AUGUSTA, *en larmes.* Moi qui croyais que tu trouverais que c'était une bonne idée !

ANNIBAL. De coucher avec Goldstein ?

AUGUSTA. Mets-toi à ma place !

ANNIBAL. Avec Goldstein ?

AUGUSTA, *toujours en larmes.* Ce chèque..., cette collaboration avec Goldstein, c'était le salut pour toi et moi... Et voilà ! Oh ! tu es trop affreux ! Te tromper ! Oh ! Pourquoi m'en suis-je privée si souvent depuis onze ans, de te tromper ? J'aurais dû te tromper tous les jours ! Tu m'entends ! tous les jours ! Dix fois par jour !

ANNIBAL. Ça, ça serait devenu les travaux forcés.

AUGUSTA. J'aurais dû... Je ne sais pas ce que j'aurais dû faire, je ne sais pas ce que tu méritais !... (*Soudain furieuse.*) Pourquoi ? as-tu dit ce que tu viens de dire. Pourquoi ? (*Elle s'est précipitée sur lui. Il est effrayé.*)

ANNIBAL. ... Oh ! comme ça. On cause...

AUGUSTA. Je ne te lâcherai pas avant que tu aies reconnu que ce n'est pas vrai...

ANNIBAL. Bien sûr, c'est une idée en l'air...

AUGUSTA. Tu vas me jurer que ce n'est pas vrai !

ANNIBAL. Mais non, ce n'est pas vrai...

AUGUSTA. Dis : je jure...

ANNIBAL. Je jure...

AUGUSTA. ... sur ce que j'ai de plus précieux au monde...

ANNIBAL. ... sur ce que j'ai de plus précieux au monde...

AUGUSTA. ... que tu n'es pas la maîtresse de Goldstein...

ANNIBAL. ... que tu n'es pas la maîtresse de Goldstein...

AUGUSTA. ... et que tu ne m'as jamais trompé.

ANNIBAL. ... et que tu ne m'as jamais trompé.

AUGUSTA, *elle l'a lâché, s'essuie les yeux.* Mon pauvre Nib, tu viens de me faire beaucoup, beaucoup de peine...

ANNIBAL. Oui, bon, j'ai eu tort. je le reconnais.

AUGUSTA. Il me faudra beaucoup, beaucoup de temps pour que je puisse l'oublier tout à fait... Moi qui n'ai agi que pour ton bien ! (*Elle renifle et se mouche.*) Ce contrat avec Goldstein.. Une chance extraordinaire. Tu penses bien qu'il n'a pas besoin de courir après toi. Des gens capables d'écrire *Tristan et Yseult,* il y en a à la pelle...

(*Le téléphone sonne.*)

ANNIBAL. Oui, de la part de qui... (*A Augusta.*) C'est lui, c'est Goldstein... Tu lui parles ?...

AUGUSTA. Parle-lui, toi. Je n'ai pas la force...

ANNIBAL. Qu'est-ce que je lui dis ?

AUGUSTA. Ce que tu voudras. Je suis bien récompensée quand j'essaie de te rendre service. (*Elle se remet à pleurer bruyamment.*)

ANNIBAL, *précipitamment.* Oui, Monsieur Goldstein... Oui, Monsieur Goldstein. Bien sûr, je suis enchanté, Monsieur Goldstein...

AUGUSTA. Hé bien, refuse, puisque tu refuses...

(*Il regarde Augusta avec inquiétude, terrorisé à l'idée que Goldstein pourrait l'entendre pleurer au bout du fil.*)

ANNIBAL. Un travail très intéressant... Un peu en retard... Oui... Je vous prie de bien vouloir m'excuser... Mais bien sûr, en priorité absolue... Le premier chapitre est presque achevé... Quelques corrections seulement... Demain soir, sans faute, entendu... Dès le prochain numéro ? C'est merveilleux... Vous pouvez y compter absolument... Encore une fois, mes excuses... A demain, cher Monsieur... Pardon ? Mais oui, je vous la passe... (*Il tend le récepteur à Augusta sans un mot.*)

AUGUSTA. Bonjour, Cher... Mais oui, il a travaillé comme un ange. Il apporte tant de conscience à ce qu'il fait... Vous l'apporter moi-même ? Hé bien, c'est entendu... Juré ? Oui, juré... (*Elle rit.*) Voyons, voyons... Demain à six heures. (*A Annibal.*) Six heures (*Au téléphone.*) Très loin ? Mais oui, pour moi aussi, très loin... A six heures demain, à demain... (*Elle raccroche.*) Hé bien, tu vois Nib chéri, c'est arrangé.

ANNIBAL, *rassemble ses chers papiers avec résignation.* Misère !

AUGUSTA, *elle va vers lui, l'embrasse longuement.* Je te laisse. Je vais faire quelques courses. Tu seras moins dérangé si je ne suis pas là... (*Un silence.*) Et puis, je pense que, pour ces chaises, ce serait stupide de s'en priver. Maintenant qu'on va avoir de l'argent.

(*A ce moment, les coups reprennent dans le mur. Martha paraît.*)

MARTHA. C'est fait.

AUGUSTA. Qu'est-ce qui est fait ?

ANNIBAL. L'enfant ?

MARTHA. L'ouvrier a fini de déjeuner.

AUGUSTA. Ah oui ! Hé bien dites-lui qu'il fasse moins de bruit, Monsieur a du travail.

tableau 3

La chambre d'hôtel du premier tableau.
Annibal et Denise.
Annibal est assis sur le lit, Denise, devant la glace, ôte son rouge à lèvres en chantonnant. Ils sont tous deux exactement dans l'attitude où nous les avions laissés à la fin de ce tableau.

ANNIBAL. Oui, quelque chose qui ne va pas comme je voudrais.

DENISE, *chante*

« Si tu veux, aimons-nous ce soir,
Je ne te serai pas fidèle... »

J'ai vu un beau film hier soir. Tu vas souvent au cinéma ? (*Elle parle toujours sans se retourner vers Annibal, toujours occupée devant la glace.*) C'est l'histoire d'un garçon qui se laisse entraîner dans le milieu par une mauvaise femme. Mais il n'est pas tout à fait perverti, tu comprends ? Quand il s'aperçoit qu'elle est en train de corrompre son jeune frère qui est séminariste, il la tue, et il redevient un honnête homme. C'est bien... (*Il ne répond pas. Elle s'adresse à lui sans se retourner.*) Tu dors, mon chéri ?

ANNIBAL. Non, je pense.

DENISE. C'est ce que je voulais dire... Dis-moi, on n'est quand même pas là pour penser. On se déshabille ?

ANNIBAL. C'est vrai. Il faut ce qu'il faut.

DENISE. On dirait que tu n'as pas vraiment envie. Est-ce que je dois me vexer ?

ANNIBAL. Envie... Envie... Si on ne faisait l'amour que lorsqu'on a vraiment envie...

DENISE. Toi, tu es sûrement marié.

ANNIBAL. Les hommes qui viennent ici avec toi, est-ce que c'est parce qu'ils ont vraiment envie ?

DENISE. Non, bien sûr, pas toujours.

ANNIBAL. Tu ne t'es jamais demandé pourquoi ils venaient ?

DENISE. Tu sais, moi...

ANNIBAL. Tu ne t'es jamais demandé... de quoi ils avaient envie quand ils venaient avec toi ?

DENISE. Hé bien, de passer un moment avec une femme. Oh ! tu me fatigues ! (*Elle réfléchit.*) Les hommes qui viennent avec moi, c'est parce qu'ils ont des idées...

ANNIBAL. Ça va loin de ce que tu dis là. C'est parce qu'ils ont des idées. (*Il sort son petit bloc et note.*) Quelles idées ?

DENISE. Des idées... Ils n'osent pas demander aux autres femmes, aux femmes dont ce n'est pas le métier.

ANNIBAL. Je vais te dire, moi. Ce n'est pas tellement de faire l'amour qu'ils ont envie.

DENISE. Est-ce qu'on sait de quoi on a envie ? Tiens, moi, ce que je fais, je n'ai pas tellement envie de le faire. Oh ! j'aime mieux ça que d'être ouvrière dans une usine, bien sûr ! Mais je sais bien que ce serait mieux d'avoir un mari, des enfants... Hé bien, j'avais un mari, je l'ai quitté.

ANNIBAL. Pour faire ce que tu fais ?

DENISE. Oui, ça te paraît drôle. Un mari, un commerce... Maintenant ça me fait envie de nouveau. On a toujours envie d'autre chose.

ANNIBAL. Oui, c'est curieux. Les putains sont putains avec l'envie d'être bourgeoises et les bourgeoises sont bourgeoises avec l'envie d'être putains...

DENISE. Ce n'est pas joli, ce mot-là, les putains...

ANNIBAL. Vous ne le dites pas, vous autres ?

DENISE. Oh non ! Nous, on ne dit pas ce mot-là. Tu parles comme un écrivain.

ANNIBAL. Tu as connu des écrivains ?

DENISE. Quelquefois. Ils parlent mal... Remarque que je les aime mieux que les beaux hommes. On s'ennuie moins avec eux. Ils disent des choses qu'on ne comprend pas, c'est intéressant.

ANNIBAL. Oui, c'est l'avis de Marilyn Monroe.

DENISE. Et les hommes, alors ? Tu ne m'as pas dit ce qu'ils viennent chercher, ici... avec nous.

ANNIBAL. Moi, je crois qu'ils viennent vous voir quand ils en ont assez des femmes.

DENISE. Ce que tu peux être compliqué !

ANNIBAL. Je crois que ce qu'ils veulent, c'est que ça ne leur coûte pas trop cher...

DENISE. Tu sais, il y en a beaucoup... Ils ne discutent même pas le prix.

ANNIBAL. Ils ne discutent pas, parce que, de toute façon, ce n'est pas trop cher. Même si tu leur prends en une demi-heure ce qu'ils gagnent en une semaine... Vois-tu, tu as bien raison de te faire payer d'avance. Après on est tranquilles. Plus de soucis de ce côté-là. Les autres, les femmes honnêtes... (*Il s'interrompt.*) Les femmes, ça leur donne autant de plaisir qu'à nous de faire l'amour, tu ne crois pas ?

DENISE. Tu sais, le plaisir ! Mon père disait toujours : Le plaisir et l'amour, il ne faut pas mélanger. Mais je peux faire semblant, pour le même prix...

ANNIBAL. Hé bien, elles sont arrivées à nous faire croire qu'elles nous faisaient un si grand sacrifice que nous n'avions pas trop de toute notre vie, ensuite, pour nous le faire pardonner. Pire qu'une auto à crédit. Elle est déjà bonne pour la ferraille, on reçoit encore des traites... (*Il reprend son petit bloc et écrit.*) Tu permets ?... Et puis, avec les filles comme toi, on se met d'accord en une minute. Il n'y a pas de comédie... Enfin, il y en a moins. Les autres, les femmes honnêtes, pour les décider, ce sont des jours, des semaines...

DENISE. Elles ne sont pas pressées, Dis donc, toi non plus, il me semble ?

ANNIBAL. Tu m'as dit que tu avais tout ton temps.

DENISE. Sûr, mon chéri. Tu as bien fait les choses. Tu as droit à une bonne heure.

ANNIBAL. Ah oui ? Dis-moi, tu pourrais te faire mettre un compteur, comme un taxi.

DENISE. Comme un taxi ? (*Elle rit.*) Tu es drôle, toi.

ANNIBAL. Ça t'ennuie, ce que je te raconte ?

DENISE. Mais non, mon chéri. Les hommes qui ne parlent pas, ça n'est pas très drôle non plus... J'aime bien qu'on ait envie de bavarder un peu avec moi. Ce que j'en disais, c'était pour toi. Je ne peux pas te donner plus d'une heure. Alors, tu ne vois pas qu'on n'ait plus le temps, après ?

ANNIBAL. Tu ne vas pas me dire que tu serais déçue ?

DENISE. Non, bien sûr... Mais je ne voudrais pas profiter de ce que tu n'as pas tellement envie pour prendre ton argent et m'en aller.... Une conversation, ça ne vaut pas ce prix-là. Je ne voudrais pas que tu penses après que tu as été volé.

ANNIBAL. C'est bien ce que je disais. Les femmes honnêtes sont moins honnêtes. Ce qu'elles vous vendent, elles n'ont jamais fini de vous le faire payer. On le paye avant. On le paye après. On le paye toute sa vie. Tout ce qu'elles demandent, qu'on leur tienne compagnie, qu'on les empêche de penser, qu'on les aide à penser ! Elles nous dévorent. Elles nous fatiguent. Pas à faire l'amour, non ! A tout le reste ! Si nous ne gagnons pas assez d'argent, nous sommes des ratés et nous les condamnons à la misère. Si nous en gagnons beaucoup, elles le dépensent, et comme cela les irrite de se sentir sous notre dépendance, elles nous trompent avec quelqu'un qui n'en gagne pas pour se prouver qu'elles ne sont pas des femmes d'argent. Qu'on s'occupe d'elles ! Qu'on s'occupe d'elles ! Si elles ne nous aiment pas, ce n'est pas drôle. Si elles nous aiment, c'est terrible !

DENISE. Hé bien ! (*Elle réfléchit profondément.*) Re-

marque, c'est encore une chance qu'elles soient un peu comme tu dis. Sans quoi, je me demande à quoi on servirait, nous autres.

ANNIBAL. Hé oui ! Quand un homme vient vous voir, c'est qu'il en a assez des femmes ! C'est peut-être même qu'il veut se venger.

DENISE, *inquiète*. Dis donc, tu ne vas pas me faire mal ? Les bleus, je n'aime pas ça et ça ne fait pas bon effet sur les clients.

ANNIBAL. Se venger d'elles, se venger de soi-même aussi... Non, je ne veux pas te faire mal.

DENISE. Tant mieux. Il faut être gentil avec moi et je serai gentille avec toi... Tu as peut-être raison. Les hommes viennent nous voir quand ils ont des ennuis.

ANNIBAL. Oui. Parce que c'est reposant. Comme un bain. Comme... l'infirmière, à l'hôpital, quand on est malade. Tiens, comme le coiffeur...

DENISE. Moi, de faire l'amour, ça ne m'empêche pas de penser. Ça ne m'occupe pas assez. Pour moi, ce serait plutôt la cuisine.

ANNIBAL. La cuisine ?

DENISE. J'adore faire la cuisine. Tu sais qu'il y a déjà vingt minutes qu'on est là ?

ANNIBAL. Oui, plus que quarante.

DENISE. Je me déshabille ?

ANNIBAL. Il y a vingt minutes, je ne t'avais jamais vue. Tu te déshabilles. Dans quarante minutes, j'aurai fait l'amour avec toi. On se sera quittés. Toi, de ton côté. Moi, du mien. On ne se reverra peut-être jamais.

DENISE. Pourquoi ? J'aime bien que les clients reviennent me voir. Ça veut dire que je leur ai plu. Et puis ça fait des habitudes. Le mieux, pour moi, ce serait d'avoir quelques amis. Pas beaucoup, une vingtaine. Une petite vie régulière, quoi ! Et quand on se retire on peut céder le fonds à une camarade.

ANNIBAL. Je reviendrai peut-être. Peut-être pas. Pas d'obligations, pas de projets. Pas de passé, pas d'avenir. Tu es là. Tu es jolie. Je suis bien avec toi.. Pas d'illusion. Pas de tromperie sur la marchandise. Tu sais ce que tu vends et je sais ce que j'achète. Nous n'attendons rien de plus l'un de l'autre. Je n'aurai pas le temps de m'ennuyer avec toi. Je ne te verrai pas le matin avec une crème luisante sur la figure et des cheveux sales. Si tu es hargneuse, mesquine, vulgaire, avare ou idiote...

DENISE. Dis donc !

ANNIBAL. Je ne le saurai pas. Tu ne traîneras pas devant toi les savates de l'horrible vie quotidienne. Je ne te verrai pas vieillir... (*Un silence.*) Bon ça. (*Il sort son bloc et écrit.*)

DENISE. Tu es un drôle de commerçant. Qu'est-ce que tu as à écrire tout le temps ? J'avais raison. Tu es un écrivain... (*Coquette.*) Tu vas écrire un livre sur moi ?

ANNIBAL. Peut-être.

DENISE. Tu sais, les écrivains, ce n'est pas avec les femmes comme nous qu'ils trouveront quelque chose à écrire. C'est plutôt avec les autres, avec celles qui font des histoires. Les femmes comme nous, ça ne vaut pas la peine.

ANNIBAL. Pas sûr.

DENISE, *se déshabillant*. Allons, il faut être sérieux, maintenant.

ANNIBAL. C'est le mot.

DENISE. Regarde. Je vais faire pour toi tout seul le numéro de strip-tease d'il y a deux ans. Parce que j'ai été artiste. J'ai failli faire du cinéma, à ce moment-là. J'ai été convoquée chez les producteurs. Mais j'ai vite compris. Dans ce métier-là, si on veut réussir, il faut coucher...
(*Sur cette remarque d'intérêt général, elle continue à se déshabiller lentement, savamment. Annibal la regarde. Elle lui sourit et lui dit :*)
Et là-dessus, tu vas prendre aussi des notes ?

tableau 4

scène 1

Annibal est à sa table de travail. Il écrit, en bras de chemise.

ANNIBAL, *relit à mi-voix*. « Elle a écouté ces mots brûlants, les yeux clos. La main de Tristan caresse les vagues blondes de sa chevelure... » Voyons : sept, huit, neuf feuillets. Encore cinq. Il ne peut quand même pas caresser la chevelure d'Yseult pendant cinq feuillets...

AUGUSTA, *entre, habillée pour sortir*. Nib chéri, à tout à l'heure. Tu sais que Goldstein attend les trois derniers chapitres pour ce soir ?

ANNIBAL, *morne*. Je sais, pas moyen d'y échapper.

AUGUSTA. Il est bien entendu que tu ne quittes pas ton travail avant d'avoir fini ?

ANNIBAL. C'est promis.

AUGUSTA. Oui, tu promets. Mais jeudi dernier, j'avais à peine le dos tourné, tu es allé te promener.

ANNIBAL. Depuis jeudi dernier, quand tu sors, tu m'enfermes dans l'appartement à clé. A moins de sauter par la fenêtre...

AUGUSTA. Ne fais pas l'hypocrite. Tu sais parfaitement que je dois laisser la porte ouverte aujourd'hui. Martha est en courses et elle a perdu sa clé. Je suis obligée de te faire confiance. J'espère que tu seras raisonnable.

ANNIBAL, *morne*. Je serai raisonnable.

AUGUSTA, *vient l'embrasser amoureusement*. On sera sage, mon petit Nib ?

ANNIBAL. Tu tiens absolument à m'appeler : « mon petit Nib ? »

AUGUSTA, *rit*. Ça te va si bien ! (*Elle sort.*)

ANNIBAL. « ... les vagues blondes de sa chevelure. Elle laisse aller sa tête contre la poitrine puissante du jeune homme, et ses lèvres s'entrouvent, sur un léger soupir... » (*Il a prononcé les mots assez lentement, tout en écrivant.*) Assez ! Assez ! Assez ! Assez ! Un peu d'air ! (*Il se lève, va sur la pointe des pieds comme s'il craignait d'être entendu, bien que l'appartement soit vide, dans la pièce voisine, revient en enfilant un veston, un chapeau sur la tête. Il ouvre la porte du fond qui donne sur le vestibule, disparaît et rentre ensuite à reculons, suivi par Augusta, vengeresse.*)

AUGUSTA. Où allais-tu ?

ANNIBAL, *terrifié*. Jusqu'au bureau de tabac. Seulement jusqu'au bureau de tabac, chercher des cigarettes.

AUGUSTA, *prend sur le bureau un paquet de cigarettes plein, et lui montre*. Et ça ?

ANNIBAL, *faussement surpris*. Tiens ? Il en reste...

AUGUSTA. On ne peut pas te laisser la bride sur le cou une minute, on ne peut pas avoir une minute de répit... J'aurais dû penser à dire à Marthe que je lui laissais la clé sous le paillasson... (*Elle regarde son bracelet-montre avec exaspération.*) Bien. Je vais attendre le retour de Martha. (*Elle s'assied, excédée.*)

ANNIBAL, *alarmé*. Tu ne vas pas rester là ?

AUGUSTA. Je vais rester là. A te surveiller.

ANNIBAL, *résigné*. Va, tu peux partir tranquille. Je ne sortirai pas puisque j'ai des cigarettes.

AUGUSTA. Tu ne sortiras pas ?

ANNIBAL. Non, juré.

AUGUSTA, *après un silence.* Donne-moi ton pantalon.

ANNIBAL. Mon pantalon ?

AUGUSTA. Puisque tu ne sortiras pas, tu n'as pas besoin de pantalon. Et moi, si j'ai enfermé tes pantalons, je serai sûre que tu ne sortiras pas. Donne-moi ton pantalon.

ANNIBAL. Je ne vais pas travailler sans pantalon !

AUGUSTA. S'il s'agissait de ton œuvre pour les siècles futurs, je comprendrais que ça te gêne d'écrire sans pantalon. Mais tu me répètes toujours que ce travail pour Goldstein est une besogne de fonctionnaire, à la portée de n'importe qui. Sois logique, un fonctionnaire n'a pas besoin de pantalon.

ANNIBAL. Ça ferait du joli dans l'Administration

AUGUSTA. Ton pantalon !

ANNIBAL. C'est ridicule.

AUGUSTA, *la main tendue.* Si tu ne veux pas me donner ton pantalon, je saurai que tu te prépares à quitter ton travail dès que je t'aurai perdu de vue. Sois gentil. Tu ne vas pas me forcer à te l'ôter moi-même.

ANNIBAL, *commence à ôter son pantalon.* Je vais avoir froid.

AUGUSTA. Donne. Allons ! allons !.. Avec ces grotesques caleçons longs, tu n'auras pas froid.
(*Annibal se décide à ôter son pantalon, apparaît en caleçon long et tend le pantalon à Augusta.*)
Allons, va travailler maintenant, va.

ANNIBAL. Un psychanalyste te dirait que tu satisfais ton instinct de domination. Dans les rapports des sexes, le pantalon est le symbole de la masculinité. Tu assouvis un complexe de castration...

AUGUSTA. Ne pense pas tant, et travaille...

ANNIBAL, *s'est rassis à son bureau en caleçon, reprend sa plume.* « ... dans un léger soupir. Elle murmure : « Tristan, je vous aime. » Il répond : « Je vous aime, moi aussi. » Ses lèvres s'approchent de ces lèvres offertes... » (*Il s'arrête, jette un coup d'œil sur la porte qui mène au vestibule, tend l'oreille, ouvre un tiroir de son bureau, en tire d'autres papiers qu'il pose sur son travail interrompu, reprend son stylo.*) « L'amour est le seul besoin naturel pour la satisfaction duquel il faille la collaboration d'un partenaire... »
(*Il continue à écrire. On sonne. Il n'y fait pas attention. Puis Clo entre, tandis qu'il est absorbé dans son travail. Elle est jolie, habillée de façon garçonnière, marche et parle avec décision ; myope elle ne porte pas de lunettes ; elle met le nez sur quelques objets, s'approche d'Annibal, met aussi le nez sur lui.*)

scène 2

CLO. Vous êtes le secrétaire ?

ANNIBAL, *sursaute.* Quoi ?

CLO. C'est bien ici qu'il habite ?

ANNIBAL. C'est en face.

CLO. En face ? La concierge m'a dit : « A droite. »

ANNIBAL. A droite en montant l'escalier, c'est à gauche en sortant de l'ascenseur : et comme les demoiselles qui viennent voir ce monsieur prennent généralement l'ascenseur, elles sonnent généralement ici.

CLO, *intéressée.* C'est un séducteur ?

ANNIBAL. Je ne vois que cette explication au nombre de coups de sonnette. En tout cas, c'est en face.

CLO. C'est que j'ai sonné en face.

ANNIBAL. Et alors ?

CLO. Eh bien, en face, on m'a dit que c'était en face.

ANNIBAL. Vous n'êtes peut-être pas son type.

CLO. Je ne suis pas chez Annibal Leborgne ?

ANNIBAL. Je vous dis que c'est... Pardon, vous avez dit Annibal Leborgne ?

CLO. Vous voyez bien ! Vous êtes le secrétaire ? Vous en avez de la chance !

ANNIBAL, *amer.* Vous croyez ?

CLO. Annibal Leborgne, c'est...

ANNIBAL. Vous le connaissez ?

CLO. Je ne le connais pas, non. Mais j'ai lu ce qu'il a publié dans la revue *Fluorescences*, cette nouvelle philosophique *Signe Particulier : Néant*. Il faut vous dire que je suis philosophe, oui, étudiante en Sorbonne. *Signe particulier : Néant*, quel titre ! Vous ne trouvez pas. Annibal Leborgne, c'est... c'est...

ANNIBAL, *se lève avec majesté.* C'est moi. (*Il pense à sa tenue et se rassied précipitamment.*)

CLO. C'est vous ? (*Elle s'approche, le regarde de très près, puis recule lentement et tombe sur une chaise.*) Eh bien !

ANNIBAL, *ricane.* Je vous déçois ?

CLO. Oh non ! Vous êtes tout à fait ce que j'attendais.

ANNIBAL. Mademoiselle...

CLO. Appelez-moi Clo.

ANNIBAL. Mademoiselle... Clo, je ne nourris aucune illusion sur ma personne physique. Ainsi n'ayez pas de ménagements. Vous voulez dire que vous m'imaginiez... comme je suis ?

CLO. Oh oui !

ANNIBAL, *légèrement mortifié.* Oh oui ?

CLO. C'est merveilleux.

ANNIBAL. Qu'est-ce qui est merveilleux ?

CLO. Que vous soyez à ce point ordinaire ! Que vous ressembliez à ce point à ce que vous écrivez !

ANNIBAL. Ah !

CLO. Aujourd'hui, les écrivains ressemblent si peu à ce qu'ils écrivent. Les petites filles de dix ans publient des autobiographies érotiques, les révolutionnaires roulent en Cadillac, et les auteurs de romans bien-pensants ont été condamnés pour mœurs. Je vais tout vous avouer. J'avais une de ces peurs que vous soyez laid !

ANNIBAL. Vous me trouvez beau ?

CLO. Oh non ! La beauté, quelle horreur !... Mais vous n'êtes pas vraiment laid, ni crasseux..., un appartement bourgeois. Pas d'odeur de veau marengo devant la loge de la concierge. Un ascenseur. Les meubles des grands-parents. Une cour tout à fait banale derrière votre fenêtre, et vous avez l'air d'un...

ANNIBAL. J'ai l'air d'un...

CLO. Vous avez l'air d'un surnuméraire des postes à Aurillac... Vous avez une salle de bains ?

ANNIBAL, *se méprenant.* Oui, première porte à gauche dans le couloir.

CLO. Je suis sûre qu'elle est à peu près propre et qu'il n'y a pas de mégots qui traînent dans le fond de la baignoire. Ne pas se laver, c'est devenu... tellement snob ! Comme de dire merde... On se croit tout de suite à Passy... Ce sont les femmes du monde et les comédiennes arrivées qui s'arrachent les malingres, les obèses et les tordus, maintenant : aussi vieux jeu que le genre garçon coiffeur. Je prépare une conférence sur votre texte, pour les camarades de notre groupe d'études. Il m'a bouleversée, c'est tellement ça... je veux dire, tellement le monde, la vie d'aujourd'hui... *Signe particulier : Néant.* L'ordinaire, l'anonyme. L'insignifiant. Vous, quoi !

ANNIBAL. Merci.

CLO. Mais oui. C'est bien ce que vous avez voulu,

n'est-ce pas ? Insignifiant. Puisque le monde ne signifie rien, la littérature ne peut signifier le monde qu'en assumant l'insignification de tout. Le secret du monde, c'est qu'il n'y a pas de secret. Même pas l'absurde. Ce sentiment de l'absurde, ça veut dire qu'on voudrait que le monde ait un sens ! Absurde, l'absurde !... Chaque geste pareil aux autres, chaque minute pareille aux autres, chaque homme pareil aux autres ! Et voilà que vous êtes l'image même de votre pensée, le porte-parole de ceux qui savent qu'il n'y a rigoureusement rien à dire : le maître qu'il nous faut, à nous les jeunes d'aujourd'hui : le géant de la banalité !

ANNIBAL. C'est une grande fierté pour moi...

CLO. Je ne suis certainement pas la première de ma génération à vous apporter ce témoignage.

ANNIBAL, *essayant de faire face à la situation.* Non, bien sûr. J'ai une certaine audience parmi les jeunes... Vous êtes en quelque sorte... une avant-garde...

CLO, *surprise.* Une avant-garde ? Pour aller où ?

ANNIBAL. Hé bien...

CLO. C'est vous-même qui nous l'enseignez. On ne va jamais nulle part. Il n'y a que des sens interdits et des voies sans issue. Oh ! Je sais votre récit par cœur. Quand Simone dit à Pierre : « On y va ? » il lui répond précisément cela : « On ne va jamais nulle part. D'ailleurs, qu'est-ce qu'on irait y faire ? » Et le jour où Simone ne sait pas à quoi occuper sa soirée. Elle a envie d'un homme. Elle entre dans un hôtel. Elle demande M. Dupont. « Quel Dupont ? Nous avons trois Dupont ici. — M. Jean Dupont. — Nous avons quatre Jean Dupont. — Comment avez-vous quatre Jean Dupont si vous n'avez que trois Dupont ? — Nous avons un Jean-Dupont avec un trait d'union. » Et la réponse de Simone : « Ce n'est pas le mien. Le trait d'union, ce n'est pas mon genre. Donnez-m'en un autre. — Lequel ? N'importe lequel... » A propos, nous fondons : *Chiffre Zéro.*

ANNIBAL. *Chiffre Zéro ?*

CLO. Oui. C'est une revue de jeunes. Un titre pour vous. Hé bien, je veux y consacrer un commentaire très important à ce passage de l'hôtel. Il illustre un des grands thèmes de votre pensée. Nous avons eu depuis trois mille ans le tort de croire à notre personnalité, alors que les êtres humains sont rigoureusement interchangeables. Comme dans les postes ministériels. Qu'écrivez-vous maintenant ?

ANNIBAL. Je... J'ai achevé un ouvrage... Non, pas un roman. Un ouvrage philosophique... *La Coquille vide*... Un recueil de réflexions. En désordre. Comme *les Pensées* de Pascal.

CLO. Oui, en plus moderne, bien entendu.

ANNIBAL. Remarquez que *les Pensées* de Pascal sont en désordre parce qu'il n'a pas eu le temps de composer. Moi, j'ai eu le temps..., mais je n'ai pas voulu... A quoi bon composer ?

CLO. Bien sûr. Pour l'écrivain de notre temps, le problème n'est pas de composer. Il est de décomposer.

ANNIBAL. Voilà. J'ai voulu fixer sur le papier mes idées à l'état brut, faisant irruption dans l'écriture... Pas de démonstration. Pas de vérité affirmée. Il n'y a pas de vérité.

CLO. Comme c'est vrai !... Oh ! cette *Coquille vide* m'excite terriblement. On peut voir ?

ANNIBAL. Non, malheureusement. J'ai envoyé le manuscrit à un éditeur.

CLO. L'éditeur le refusera, naturellement.

ANNIBAL. Vous croyez ?

CLO. Bien sûr. Pourquoi voulez-vous qu'il l'accepte ? Vous n'avez rien pour attirer l'attention d'un éditeur. Vous n'êtes ni illettré, ni condamné à mort, ni enfermé dans un asile. Il faudrait trouver quelque chose. Vous n'avez pas de vice intéressant ? D'ailleurs, tous les vices sont usés maintenant...

ANNIBAL. Mon livre est assez scandaleux, vous savez. Consacré en grande partie à l'expérience sexuelle.

CLO. Ça ne paie plus, si ça ne vient pas d'une mineure

ANNIBAL. Je ne crains pas les formules audacieuses. Tenez. Voici ce que j'étais en train d'écrire quand vous êtes entrée : « L'amour est le seul besoin naturel pour la satisfaction duquel il faille la collaboration d'un partenaire. A ce détail près, il ressemble aux autres. On s'enferme et on pousse le verrou. Un moment dans un cul-de-sac. »

CLO. Bien. Très bien même. Mais pas suffisant.

ANNIBAL. Alors, à votre avis, pas d'espoir ?

CLO. De l'espoir ? Ce n'est pas vous, vous l'auteur de *Signe particulier : Néant*, qui allez me parler d'espoir ? Vous qui avez écrit cette phrase admirable : « Le stupide espoir...

ANNIBAL, *très flatté, se lève, oubliant sa tenue.* ... n'offre sa tentation qu'à ceux qui n'ont pas encore compris que le plus est égal au moins...

CLO, *très exaltée aussi, sans regarder Annibal.* ... que le oui est égal au non...

ANNIBAL, *a quitté son fauteuil et avance en caleçon sur le devant de la scène.* ... que le même est pareil à l'autre...

CLO, *de plus en plus exaltée.* ... et que demain ne saurait être différent d'aujourd'hui ! »

(*A ce moment, les yeux de Clo reviennent sur Annibal et elle s'avise d'une singularité dans sa tenue. Tandis que les yeux d'Annibal sont encore perdus dans l'enthousiasme, elle se penche et regarde le caleçon de très près.*)

C'est bien, ces blue-jeans clairs... et les chaussettes par-dessus. Une idée de vous ?

ANNIBAL, *se réfugie précipitamment derrière son bureau et s'assied.* Heu... Oui...

CLO, *que le spectacle des formes moulées d'Annibal a peut-être légèrement émoustillée.* Hé bien ! voilà... Je suis rudement contente de connaître l'auteur de *Signe particulier : Néant*. Quand l'éditeur vous aura refusé *La Coquille vide*, vous pourrez nous en donner des morceaux pour notre revue. C'est la jeunesse intellectuelle qui est votre vrai public. Vous me permettez de revenir vous voir ?

ANNIBAL. Bien sûr.

CLO *après un instant d'hésitation.* Vous n'auriez pas une demi-heure, par hasard ?

ANNIBAL. Pourquoi faire ?

CLO. On pourrait coucher ensemble.

ANNIBAL, *très offusqué.* Oh !... Vous feriez ça ?

CLO. Et pourquoi pas ? Vous me prenez pour votre grand-mère ?

ANNIBAL. Je parie que ça ne vous est jamais arrivé...

CLO, *mentant visiblement.* La dernière fois, j'ai fait l'amour avec quatre nègres.

ANNIBAL. Ah ! C'était intéressant ?

CLO. Rien d'extraordinaire. Alors ?

ANNIBAL. C'est que... ma femme peut rentrer d'un instant à l'autre.

CLO. Elle serait contre ?

ANNIBAL. Vous savez, c'est une provinciale.

CLO. On pourrait aller ailleurs.

ANNIBAL. Ainsi, je vous plais ?... Je veux dire : physiquement ?

CLO. A moi ? Pas du tout.

ANNIBAL. Ah ! Mais vous me demandez...

CLO. Voyons. Vous qui êtes vraiment le penseur de l'époque, dans votre vie privée, vous datez de quand ? Autrefois, pour faire l'amour ensemble,

on croyait qu'il fallait s'aimer. Il y a dix ans, on croyait qu'il fallait se plaire. Encore du romantisme. Maintenant, on fait l'amour parce qu'on ne peut tout de même pas jouer toute la journée au billard électrique.

ANNIBAL. Alors, vous n'avez pas tellement envie...

CLO, *rit.* Bien sûr que non. Mais puisqu'on est là... Ça ou peigner la girafe.

ANNIBAL. Ça ou peigner la girafe. Etonnant ! Vous permettez...
(Il prend sa plume et note. Clo ne se trouve pas dans le champ quand Augusta entre, de sorte qu'Augusta ne la voit pas tout d'abord. Augusta tient le pantalon bien en vue.)

AUGUSTA. Bonsoir, Mademoiselle. Tiens. Voilà ton pantalon.
(Annibal se lève lentement. Clo regarde, interloquée.)

CLO. Bonsoir, Madame. J'étais en train de dire à votre mari... Oh ! huit heures déjà ! Vous... voulez bien m'excuser ? Papa est furieux quand je suis en retard pour le dîner... *(Elle s'enfuit.)*

AUGUSTA. Et toi, puisque tu as trouvé le moyen de perdre ton temps à recevoir des visites, tu dîneras quand tu auras fini ton travail.

scène 3

ANNIBAL. Eh bien, cette fois, je n'en peux plus. Le vase déborde. C'est trop d'humiliations. Tu entends, Augusta, j'ai été lâche trop longtemps. C'est fini, bien fini, et je te le dis en face. La décision des faibles, quand on les a poussés à bout, est sans retour. Ah ! Tu étais bien tranquille, bien sûre que je n'arriverais jamais à me délivrer de toi. Eh bien, je connais un moyen de t'échapper et là où je vais, tu ne me rejoindras pas. Quand je devrais te passer sur le corps... comme un rhinocéros furieux... *(Il lève la main d'un air menaçant, puis, comme effrayé, appelle sans crier trop fort.)* Martha... Martha !...
(Martha arrive.)
Madame est bien dans sa chambre ?

MARTHA. Hein ?

ANNIBAL, *crie.* Madame est bien... ? *(Il s'arrête soudain, terrorisé à l'idée qu'Augusta pourrait entendre, écrit sur un bout de papier.)* « Madame est bien dans sa chambre ? » *(Et le montre à Martha.)*

MARTHA. Oui. J'avais entendu.

ANNIBAL. Eh bien ! puisque vous entendez, vous allez entendre ceci, Martha, écoutez bien : ma décision est prise. Je vais me suicider.

MARTHA. Ça, c'est autre chose.

ANNIBAL. Je vais le faire comme je vous le dis.

MARTHA. Ici ? *(Elle désigne le plancher.)*

ANNIBAL. Non...

MARTHA. Ah ! J'aime mieux ça.

ANNIBAL. Pourquoi ?

MARTHA. Pour mon parquet.

ANNIBAL. Je vois. *(Il entasse fébrilement dans une serviette quelques papiers qu'il prend sur la table et derrière les rayons de la bibliothèque, cachés.)* Je ne lui laisserai pas mon œuvre. Pour ce qu'elle y comprendrait !

MARTHA, *le regarde.* Ça va plutôt débarrasser.

ANNIBAL. Quoi ? Les papiers ?

MARTHA. Les papiers aussi.

ANNIBAL, *prenant rageusement sa serviette sous le bras.* Martha, je vais me noyer.

MARTHA, *désigne le pantalon qu'Annibal a oublié de remettre.* Sans pantalon ?
(Annibal repose la serviette, enfile rageusement le pantalon.)
Ce que j'en dis, moi... Mais à la Morgue, ça sera plus convenable.

ANNIBAL, *vers la porte.* Martha, vous direz à Madame que je suis allé me jeter dans la Seine.

MARTHA, *ramasse un papier tombé par terre.* Vous oubliez ça.

ANNIBAL, *lit.* « Ça ou peigner la girafe... » Hé bien ! C'est parfait. *(Il glisse le papier dans une enveloppe, pose l'enveloppe sur la table sous un presse-papier.)* Vous lui direz que j'ai laissé cette lettre. Marthe, adieu, et sans regret !
(Il relève la tête avec surprise. Marthe est sortie pendant qu'il fermait l'enveloppe et rentre une poubelle à la main.)

MARTHA. Puisque c'est comme ça, en partant, descendez donc ma poubelle.
(Annibal prend la poubelle et sort.)

NOIR *puis* RIDEAU

acte 2

tableau 1

scène 1

Le bureau d'Annibal.

AUGUSTA, MARTHA

AUGUSTA, *ouvre les tiroirs avec fébrilité, cherche sur les rayons. Martha cherche aussi, plus mollement.* Je vous dis que ces feuillets devraient être là. « Les Amours de Tristan et Yseult », les trois derniers épisodes. Goldstein me les réclame. Annibal m'avait juré qu'il avait presque fini. ... Tenez, le soir même, le soir même du jour où il a disparu. Si nous ne les retrouvons pas, Goldstein doit les faire récrire par un autre, et je perds cent cinquante mille francs. Annibal ne m'aurait quand même pas fait ça...

MARTHA. Ça quoi ?

AUGUSTA. Il ne les aurait pas emportés !

MARTHA. Il a pris des papiers dans une serviette.

AUGUSTA. S'il est parti avec une serviette, c'est qu'il ne s'est pas noyé. On ne prend pas une serviette pleine de papiers pour aller se noyer. Je suis sûre qu'il ne s'est pas noyé. Il n'aurait jamais eu le courage.

MARTHA. Pour s'être noyé, il s'est noyé. Il était bien décidé...

AUGUSTA. Je ne comprendrai jamais pourquoi vous ne l'avez pas empêché.

MARTHA. On n'est pas payé pour ça.

AUGUSTA. Vous auriez pu au moins l'empêcher de prendre la serviette.

MARTHA. Oh ! moi, la littérature...

AUGUSTA. Quinze jours, quinze jours déjà, et on ne l'a pas retrouvé. Les noyés, ça gonfle et ça remonte.

MARTHA. Monsieur ne faisait rien comme les autres.

AUGUSTA. Il ne s'est pas noyé. Il se cache quelque part. Il me reviendra.

MARTHA. N'empêche que le veston, bien plié au bord de l'eau, c'était le sien, et le portefeuille.

AUGUSTA. Il ne serait pas allé se noyer sans me finir *Tristan et Yseult*. Il n'aurait pas fait ça à sa femme.

MARTHA. Hein ?

AUGUSTA. Je dis... (*Elle crie.*) il n'aurait pas fait ça à sa femme.

MARTHA. Vous savez, les hommes, ce n'est pas joli. Mon gendre, qui veut coucher avec moi... Vous n'avez pas vu le journal, ce qu'ils disent sur le journal...

AUGUSTA, *abasourdie.* Que votre gendre... ?

MARTHA. Ils disent qu'ils ont repêché un noyé... Et ils reparlent de Monsieur.

AUGUSTA. Ils reparlent ?... Montrez-moi ce journal. (*Martha prend le journal sur un meuble et le tend à Augusta en pointant son doigt.*)

AUGUSTA, *lit.* « Le corps d'un inconnu, quarante ans environ, a été trouvé dans la Seine, près du pont de Puteaux, et transporté à l'Institut Médico-Légal. L'identification sera difficile, car le visage a été en grande partie dévoré par les poissons. La mort remonterait à une dizaine de jours. L'enquête permettra d'établir si cette découverte est en rapport avec le suicide de l'écrivain Annibal Leborgne, survenu le 26 du mois dernier. A ce propos, il est permis de se demander si cette mort, passée presque inaperçue, ne va pas s'éclairer d'une lumière nouvelle. Selon les déclarations de la veuve... » La veuve ! Ils ne pourraient pas m'appeler par mon nom ? On est la femme, puis on est la veuve. Vivant ou mort, il n'y en a que pour le mari ! Toujours la bonne part !

MARTHA. Les plus malheureux, c'est ceux qui restent.

AUGUSTA, *lit.* « ... Selon les déclarations de la veuve, Annibal Leborgne n'avait d'autre activité que celle qui consistait à récrire des histoires d'amour inspirées des œuvres célèbres de la littérature, pour la presse du cœur. Or, selon des informations recueillies par un de nos collaborateurs à Saint-Germain-des-Prés, le disparu avait publié à deux ou trois reprises, dans des revues d'avant-garde, des pages d'un ton très personnel, dont le nihilisme absolu avait trouvé un certain écho chez les jeunes. S'agit-il d'un suicide littéraire ? » Çà alors !

MARTHA. Saint-Germain-des-Prés, c'est quelque chose.

AUGUSTA. Martha, il faut absolument retrouver les amours de *Tristan et Yseult*. C'est en train de prendre de la valeur.

MARTHA. On a regardé partout. Pour moi, Monsieur n'avait pas fini d'écrire. C'est peut-être pour ça qu'il est allé se noyer : l'imagination qui ne lui venait plus.

AUGUSTA. L'imagination ! Il n'avait que la peine d'écrire ce qu'ils racontent dans l'opéra !...

MARTHA, *tape sur le journal du bout du doigt.* A votre place, j'irais quand même voir à la Morgue.

AUGUSTA. De toutes manières, ils n'ont pas repêché la serviette.

MARTHA. C'est toujours le meilleur qui va au fond.

AUGUSTA. Dites donc, il me semble que vous n'êtes plus sourde.

MARTHA. Vous savez, pour empêcher de penser aux petits ennuis de santé, il n'y a rien de mieux que le malheur.
(*On sonne.*)

AUGUSTA. On sonne... (*Martha ne bouge pas. Augusta crie.*) On sonne !

MARTHA. Bon, puisque Madame n'y va pas, j'y vais. (*Elle sort.*)

AUGUSTA, *cherche encore dans les papiers.* Il sera allé se noyer sans me finir *Tristan et Yseult !* Il l'aura fait exprès. Oh ! ce que je voudrais qu'on le retrouve vivant, rien que pour lui faire payer ça !...

(*Martha rentre avec une lettre et un paquet à la main.*)

MARTHA. Le courrier.

AUGUSTA. Qu'est-ce que c'est encore ? Une lettre pour Annibal. Ils ne lisent donc pas les journaux ?... C'est vrai que les journaux n'en ont pas fait un plat ! Dix lignes. Et dire que j'ai épousé ça. Est-ce que c'est juste ? Est-ce qu'une jeune fille comme moi n'avait pas le droit d'espérer pour son mari une mort qui lui ferait un peu honneur ? (*Elle regarde l'enveloppe en l'ouvrant.*) Editions Jullimard. Qu'est-ce qu'il lui voulaient ? « Monsieur, Nous avons pris connaissance de votre manuscrit *La Coquille vide*. Nous vous informons qu'à notre grand regret, nous ne pouvons, dans les circonstances présentes, en envisager la publication. Nous vous le retournons par le même courrier et vous prions d'agréer... » (*Elle rejette la lettre et le paquet, sans l'ouvrir.*) Voilà ! Voilà à quoi il perdait son temps chaque fois que je n'étais pas sur son dos à le faire travailler ! *La Coquille vide !*... Pendant que Goldstein téléphonait tous les trois jours pour lui arracher les épisodes de *Tristan et Yseult* et qu'on lui commandait *Musset et Georges Sand et Pelléas et Mélisande !*

MARTHA. Les hommes, ils veulent toujours autre chose que ce qu'ils ont. Tenez, moi, ma fille, elle a vingt-six ans, une jambe un peu plus courte que l'autre, d'accord, mais de la fraîcheur, et une poitrine comme au cinéma. Hé bien ! mon gendre...

AUGUSTA. Il veut coucher avec vous, je sais... Allez me prendre l'escabeau dans la cuisine. On va encore chercher là-haut.

(*On sonne.*)

MARTHA, *pour ne pas aller chercher l'escabeau.* On sonne.

AUGUSTA. Hé bien. Allez voir ce que c'est !

(*Martha sort. Augusta remue encore quelques papiers.*)

scène 2

AUGUSTA

puis CLO *accompagnée de* GERMAIN DESPRES *et de* TONY DUBOIS *que* MARTHA *fait entrer*

Germain Després, efféminé, volubile et remuant. Tony Dubois, trente à quarante ans, épais, presque bedonnant, le souffle court, probablement déjà alcoolique, assez mal habillé, un peu débraillé.

AUGUSTA. Ah ! Vous revenez pour mon mari ? Un peu tard, ma petite. Je n'ai plus de mari.

CLO. On sait. A part ça, ça va toujours ?... (*Très à l'aise.*) Deux camarades : Tony Dubois de l'*Omnibus*. Oui, du journal l'*Omnibus*.

TONY DUBOIS. B'soir, M'dame. Ma sympathie attristée...

GERMAIN DESPRÉS. Germain Després.

AUGUSTA. Pardon ?

GERMAIN DESPRÉS. Oui, je m'appelle Germain Després. Amusant, n'est-ce pas ? Clo est une très, très grande amie. Une amie seulement. N'allez pas penser des horreurs.

AUGUSTA, *à Dubois.* Qu'est-ce que vous voulez ? Des détails sur... l'accident ? Adressez-vous au commissariat de la... Comment appellent-ils ça ?

TONY DUBOIS. Brigade fluviale.

GERMAIN DESPRÉS. Brigade fluviale. Ravissant. On imagine une armée qui descend la rivière. Les Normands. Sainte Geneviève...

TONY DUBOIS. Brigade fluviale... Allé ce matin. Le patron me donne quatre-vingts lignes. Pour minuit. Il faut faire mousser.

AUGUSTA. Faire mousser ?

CLO. Le suicide, bien sûr.

TONY DUBOIS. On peut vous faire mousser vous aussi.

AUGUSTA. Moi ?

GERMAIN DESPRÉS. Il faudrait peut-être expliquer à cette pauvre chère madame Leborgne pourquoi nous venons l'ennuyer... Tony est un garçon d'une intelligence merveilleuse, vous savez. Il a eu une idée extraordinaire, devant un verre, comme d'habitude... Ses amis l'appellent Tony Tubois. (*Il rit.*)

AUGUSTA. Et vous, vos amis vous appellent comment ?

GERMAIN DESPRÉS. Oh ! Je n'ose pas vous le dire...

CLO. Germain, laisse Tony expliquer...

TONY. Facile... Vu l'*Omnibus*, ce soir ? (*Il le voit sur la table.*) ... Le noyé de Puteaux, c'est moi... Clo est une vieille camarade... On a vidé des verres ensemble... en faisant de la métaphysique...

GERMAIN. Oh ! Tony ! De la métaphysique, toi !

TONY. Ce noyé... Il me met la puce à l'oreille. Clo m'avait raconté : un bonhomme... pardon, Madame... en caleçon 1900... un penseur de premier ordre... qui était sorti de ses bras pour aller se jeter dans la Seine...

CLO. D'abord, je ne t'ai jamais dit que...

GERMAIN. Tony, tu es affreux. Madame est la veuve.

TONY. Madame voit bien que je rigole... Donc je saisis l'olifant. J'appelle Clo...

AUGUSTA. L'olifant ?

TONY. Je lui balance un coup de fil, quoi ? Je saute à la Morgue... Je vois le macchabée... Les petits poissons lui avaient grignoté les signes particuliers, s'il n'en avait jamais eu... (*Il souffle.*) ... Pas l'impression, d'après les restes... Un homme tout à fait ordinaire...

MARTHA, *qui est restée et écoute en silence.* Alors, ça doit être ça...

TONY. Clo m'amène sa petite chérie... Oui, lui, là. Il est ce qu'il est, la mignonne, mais il est dans le bain... pour la littérature... Clo me récite les pensées de l'homme au caleçon... enfin, de votre mari, M'dame... Ça ne me paraît pas tellement convaincant...

GERMAIN. Voyons, Tony ! C'est merveilleux !...

CLO. C'est l'intuition la plus pénétrante, la plus corrosive...

TONY. Moi, je préfère le beaujolais... Chacun son goût. Mais il y a les circonstances... Et du fait des circonstances, ça devient de premier ordre...

AUGUSTA, *incrédule.* De premier ordre ?

TONY. De premier ordre pour l'*Omnibus*. Suicide intellectuel.

GERMAIN. Annibal. Vous permettez, Madame, que je l'appelle Annibal ? ...a eu un tel courage ! Il est allé jusqu'à la mort par désespoir littéraire ! C'est tellement... tellement nouveau !

CLO. C'est un acte philosophique d'une telle portée !

TONY. Des écrivains de désespoir... nous en avons... et même à gros tirage. Mais ils ne se suicident pas. (*Il souffle.*) ... Encaissent les droits d'auteurs. Ce sont leurs lecteurs qui se suicident, quelquefois : jamais eux. Alors, votre mari, ce qu'il a fait... Ça vaut trois colonnes à la une... comme ça. (*Il fait un geste du pouce levé.*)

AUGUSTA. A supposer que votre histoire se tienne debout.

CLO, *indignée*. Notre histoire !

TONY. On est sérieux, Madame... L'*Omnibus*... le lendemain de la disparition... il y a quinze jours... disait : pas de motif, inexplicable. Bien ça ?

AUGUSTA. Oui.

TONY. Pas de maladie incurable ?

AUGUSTA. Non.

TONY. Pas de trou dans la caisse ?

AUGUSTA. Il n'était pas caissier.

CLO. Pas de mésentente conjugale ?

AUGUSTA. Il m'adorait, Mademoiselle.

TONY. Pas de petite amie ?

GERMAIN. Quelle horreur !

AUGUSTA. J'ai déjà répondu...

CLO. Si ce suicide avait une cause aussi vulgaire, ça serait triste !

TONY. Rien dit à personne en quittant la maison ?

AUGUSTA. J'étais absente. Martha était là.

MARTHA. Il a dit : « Je vais me noyer. »

TONY. Evidemment...

CLO, *à Augusta*. Il n'a pas laissé de lettre ?

AUGUSTA, *après un instant d'hésitation*. Il a laissé ceci, dans une enveloppe. (*Elle est allée à un tiroir, en a tiré une enveloppe qu'elle tend non à Clo, que visiblement elle n'aime pas, mais à Tony.*)

TONY, *en tire le papier*. « Ça ou peigner la girafe... » Eh bien !

(*Clo et Germain n'en croyant pas leurs oreilles se sont précipités pour lire aussi.*)

CLO, *avec extase*. Ça ou peigner la girafe ?

GERMAIN. En allant se noyer. C'est d'une fantaisie adorable !

CLO. Nous la tenons, la preuve..., la preuve qui rattache rigoureusement ce suicide à tout le mouvement de sa pensée. Annibal Leborgne s'est tué parce que la conclusion qui s'impose à celui qui a réduit l'existence à son insignifiance fondamentale, c'est le néant nié...

AUGUSTA. Le quoi ?

TONY, *pouffe en soufflant*. Je rigole.

CLO, *sans se démonter*. ... le néant nié, la négation du rien, une mort elle-même insignifiante, insignifiante... Ça ou peigner la girafe, ou aller boire un demi au café du coin.

TONY, *avec intention, dans l'espoir qu'on pourrait lui donner à boire*. Je préférerais ça.

AUGUSTA. Vous avez tort de vous exciter, ma petite. Vous oubliez qu'il n'y a aucune preuve de la mort de mon mari..., et moi, je suis sûre qu'il n'est pas mort.

CLO et GERMAIN, *consternés*. Qu'il n'est pas mort !

TONY. Faut pas se laisser aller.

AUGUSTA. Ça ou peigner la girafe... (*Elle montre le papier.*) Vous croyez que c'est ce qu'on écrit à la femme qu'on aime quand on est vraiment décidé à mourir.

CLO. Mais enfin, il a dit...

AUGUSTA. On dit qu'on va se tuer et on ne se tue pas... Annibal ne s'est pas noyé. Rien que la pensée d'avoir à me regarder en face, quand je le retrouverai dans l'autre monde !

CLO, *avec considération*. Ça, je reconnais...

TONY, *il pouffe*. C'est vrai que les suicidés vont en enfer.

AUGUSTA, *prenant une résolution*. Et puis, c'est bien simple... Je vais aller le voir, votre cadavre. Si c'est Annibal, je saurai bien l'identifier. Il n'a jamais pu me tromper.

(*Les trois interlocuteurs d'Augusta se regardent, déçus et inquiets. Tony, perplexe de la voir dans cet état d'esprit, l'air sinistre.*)

TONY. Vous allez le trouver changé...

AUGUSTA. Mais je suis bien tranquille ! Bien tranquille !

TONY, *tente un nouvel effort*. Important pour vous... que ce soit lui.

CLO, *avec décision*. Madame, il vous faut regarder en face cette mort vers laquelle Annibal Leborgne est allé sans trembler, délibérément. C'est, si j'ose dire, sa dernière volonté.

GERMAIN. S'il avait triché, nous en serions inconsolables !

TONY. Demain... s'il n'y a pas de pépin... le nom d'Annibal Leborgne dans le titre... deux colonnes... j'ai deux colonnes... dans l'*Omnibus*... Trois cent mille lecteurs... Ça ne vous dit rien ?

AUGUSTA, *dédaigneuse*. La célébrité des faits divers !

TONY. Le suicide d'un écrivain..., pas un fait divers... C'est un placard de publicité... et un beau !

AUGUSTA. Un placard de publicité ? Le pauvre Nib n'a jamais réussi à faire éditer un livre !

TONY. ... va réussir maintenant...

AUGUSTA, *prend le manuscrit apporté tout à l'heure par Martha, le leur jette*. Tenez, un manuscrit de lui. Il vient de revenir. Renvoyé par l'éditeur.

CLO. L'éditeur est un imbécile.

(*Ils regardent tous trois fébrilement le manuscrit.*)

AUGUSTA. Je n'en suis pas sûre.

GERMAIN, *lisant*. *La Coquille vide !*

CLO. *La Coquille vide !* Voilà votre titre, Tony ! « pour Annibal Leborgne, la vie n'était qu'une coquille vide... »

AUGUSTA, *agressive*. C'est gentil pour moi !

TONY. Deux colonnes à la une. J'ai l'accord du patron. Une photo... Vous me donnez une photo... Lui, à sa table de travail...

AUGUSTA. Je n'ai pas de photo...

TONY, *diplomate*. Une photo de mariage, avec vous, dans votre jolie robe...

AUGUSTA, *un peu ébranlée*. Avec moi ?

CLO. Mais oui !

TONY. On peut faire mieux... Madame Leborgne en larmes... à l'Institut médico-légal, en train d'identifier le corps...

GERMAIN. Le manuscrit sur le cœur !

CLO. Avec le cadavre ?

TONY. Non. Trop vilain. D'ailleurs... le patron ne veut pas de photos de cadavre...

CLO, *voyant qu'Augusta faiblit*. J'ai une autre idée. Une interview !

AUGUSTA, *de nouveau hostile*. De vous ?

CLO. Une interview de la veuve ! De vous !

AUGUSTA. Une interview de moi !

TONY. Très bon ça. Avec la photo. Pourrais peut-être avoir trois colonnes.

CLO. Vous direz comment vous avez aidé votre mari, comment vous l'avez encouragé, poussé au bout de lui-même...

AUGUSTA. Sans moi, il n'aurait guère travaillé, c'est sûr.

CLO, *citant à l'avance Augusta*. « ... Par la mort seule, mon pauvre mari pouvait s'exprimer totalement, porter son témoignage. Ce qu'il y avait

de plus terrible pour moi en le voyant aller vers cette mort, c'est que je ne me sentais pas le droit de l'arrêter... »

TONY. Du tonnerre...

AUGUSTA, *très ébranlée.* Mais si par malheur, ce n'était pas Annibal.

TONY. Pas lui ? Laissez-moi rigoler !

CLO. C'est lui ! C'est Annibal ! Je vais avec vous, Madame ! Je l'ai vu le jour de sa mort ! Une impression ineffaçable. Je vous aiderai à l'identifier.

GERMAIN. Vous allez être un couple célèbre !

AUGUSTA. Un couple ?

GERMAIN. Annibal et vous ! Oh ! c'est tellement excitant !

CLO. Et c'est Jullimard qui en fera une tête.

TONY. L'éditeur ?... Minute... L'annuaire du téléphone...

AUGUSTA. Voilà... Pourquoi ?

CLO. Mais oui, l'éditeur, bien sûr...

(*Ils sont tous, Augusta comprise, penchés autour de Tony qui feuillette l'annuaire.*)

TONY. Littré 18-18. (*Il se précipite vers le téléphone, suivi des autres.*)

GERMAIN. Voulez-vous que je lui parle ? Je vais à tous ses cocktails.

TONY, *faisant le numéro.* ... Laisse faire... Allô !... Les Editions Jullimard ? Passez-moi Monsieur Jules Jullimard... Oui, le directeur... De la part ?... De la part du journal l'*Omnibus*... Très urgent... De la part du rédacteur en chef... Merci... Allô !... Allô !...

AUGUSTA, *très intéressée.* C'est au sujet du manuscrit ?

TONY, *sans répondre, fait signe qu'on se taise.* Allô !... Monsieur Jules Jullimard ?... Monsieur, je vous téléphone du domicile d'Annibal Leborgne, l'écrivain... Connaissez pas ? Vous allez connaître...

GERMAIN. Passez-le-moi !

AUGUSTA. Passez-le-moi !

TONY, *fait de nouveau signe.* ... La presse et les photographes sont là... Vous venez de renvoyer à Annibal Leborgne... un manuscrit.

CLO, *souffle. La Coquille vide...*

TONY. *La Coquille vide...* Oui. Alors ? Alors Annibal Leborgne vient de se suicider. Noyé dans la Seine... Pas responsable ?

AUGUSTA, *indignée.* Pas responsable !

TONY. Peut-être pas... seulement voilà. Le livre que vous avez refusé était... (*Il hésite.*)

AUGUSTA, *à Clo.* Mais soufflez-lui !

CLO. Une démonstration bouleversante...

TONY. ... une démonstration bouleversante...

CLO. ... de l'inutilité radicale de la vie...

TONY. De l'utilité...

CLO. Non, de l'inutilité.

TONY. ... de l'inutilité radicale de la vie. Annibal Leborgne s'est jeté à l'eau... pour appliquer ses propres principes... à lui-même. Ça ne s'est jamais vu ? Bien sûr, ça ne s'est jamais vu... C'est pourquoi ça fait un boum... *L'Omnibus* sort l'affaire demain... Quatre colonnes... et publiera des extraits du manuscrit...

AUGUSTA, *de plus en plus indignée.* ... et dire qu'il l'a refusé...

TONY, *appuyant.* ... du manuscrit que vous avez refusé... C'est la vérité, non ? *L'Omnibus* est le journal de la vérité, non ? Laisse une veuve ?... Oui... C'est une chance, oui... Si elle est là ? Oui, elle est là...

AUGUSTA, *tragique.* Donnez...

TONY, *arrête sa main de la main gauche en continuant à parler.* Lui parler... Je ne crois pas... Vous pensez bien... Elle est dans un état...

AUGUSTA, *répondant aux exigences de la situation, fond en larmes, en sanglotant.* Nib... Mon pauvre chéri !...

TONY, *répète pour que les autres entendent.* ... Pardon... un garçon de courses ?... Vous voulez vous faire une opinion vous-même... Bien sûr, une erreur... Ces choses-là arrivent... (*Il se retourne vers Augusta.*) C'est dans la poche. Il envoie un garçon de courses pour récupérer le manuscrit...

AUGUSTA. Jamais !

CLO. Voyons, il est prêt à éditer... C'est évident...

GERMAIN. Vous devez à la mémoire du cher disparu...

AUGUSTA. Un garçon de courses !... Il veut envoyer... à la veuve d'Annibal Leborgne son garçon de courses !... Dites à ce Monsieur que je... que je... que j'irai le voir... (*Elle a retrouvé son calme. Catégorique.*) Demain !

TONY, *avec respect.* Chapeau !... (*Il parle de nouveau dans le téléphone.*) Regrets... Elle refuse... La douleur, l'amertume, bien sûr... Son intérêt ?... Demain, tous les éditeurs tireront sa sonnette... Arranger ça ?... Difficile... quittez pas... pose la question... (*Il se retourne vers les autres.*) Ça mord... le laisse cuire dans son jus dix secondes... (*Il attend encore un instant, puis reparle au téléphone.*) ... Hé bien, vous êtes verni... L'avez pas mérité, entre nous. La veuve accepte de venir dans votre bureau... Demain...

AUGUSTA. Cinq heures.

TONY. Cinq heures... Avez déjà un rendez-vous ? Le déplacerez. Si elle aura le manuscrit ?... Peux rien vous promettre... Mais vous seriez quand même prudent de préparer un contrat... avec un gros paquet d'avance... Remerciez pas. Tout naturel. Bien entendu, l'*Omnibus* a la priorité de l'information... et une option pour la publication des bonnes feuilles... Au revoir... (*Il raccroche, se retourne.*) Je rigole. Cinq cent mille à la signature du contrat. Comme si vous les aviez.

(*Clo et Germain battent des mains.*)

CLO et GERMAIN. Bravo ! Tony ! Sublime, Tony !

AUGUSTA, *d'un ton de dignité douloureuse et outragée.* En un moment pareil, vous me parlez d'argent ?... Allons reconnaître mon pauvre mari.

tableau 2

Les personnages sont éclairés par des projecteurs en divers points de la scène.

LE CRIEUR DE JOURNAUX. Demandez l'*Omnibus*, le journal de la marée montante... *L'Omnibus*... Suicide littéraire. Un écrivain repêché dans la Seine... *L'Omnibus*...

NOIR

LE RÉDACTEUR EN CHEF. Pas mal, Dubois, votre papier. Pas mal... Tout à fait dans la ligne de l'*Omnibus*. Mettre du fait divers dans la pensée, et de la pensée dans le fait divers, voilà ma formule... Vous auriez pu étoffer...

TONY, *indigné.* Etoffer... Vouliez même pas... me donner l'annonce à la une... M'avez refusé les trois colonnes...

LE RÉDACTEUR EN CHEF. C'est bon... C'est bon... Ça n'est quand même pas une vedette votre bonhomme... Pas le moindre talent, bien entendu...

TONY. Vedette... talent... vois pas le rapport... Vedette, pas question de talent... Question de gros titres...

LE RÉDACTEUR EN CHEF. Dites-moi, c'est toujours creux, l'actualité... Vous n'auriez rien, dans le même genre, pour aujourd'hui ?

TONY. Non. Mais on peut en remettre...

LE RÉDACTEUR EN CHEF. Sur votre noyé ?

TONY. Si vous me donnez de la place...

LE RÉDACTEUR EN CHEF. Vous connaissez mes principes. Jamais de délayage ! Du concret ! Vous avez de la matière ?

TONY. ... Jullimard a décidé de publier le bouquin...

LE RÉDACTEUR EN CHEF. Pas idiot. Il a une publicité de départ. On aura de beaux placards, j'espère. On les a bien mérités...

TONY. En attendant... Pour ce soir... « Le suicide ouvre à Annibal Leborgne les portes de la notoriété... » Ça pourrait faire un titre.

LE RÉDACTEUR EN CHEF. Mauvais. Trop long. Bon pour *Le Journal des Débats* de 1910. Titrez court, mon petit vieux. Tenez : Annibal Leborgne, le mort qui monte...

TONY. Bravo, patron.

LE RÉDACTEUR EN CHEF, *ravi de lui-même*. Pour ce titre-là, je vous donne trois colonnes... Si vous avez de quoi les remplir...

TONY, *un peu hésitant*. On pourrait faire... une petite enquête... chez les intellectuels de la rive gauche..., sur ses lecteurs, son influence...

LE RÉDACTEUR EN CHEF. Il en avait ?

TONY. On fera comme si...

LE RÉDACTEUR EN CHEF. Marchez... Nous avons sorti cette histoire. A *Presse-Soir*, ils vont sûrement essayer de nous avoir... Accrochons-nous...

NOIR

AUGUSTA. C'est vous qui l'avez tué... C'est vous !... Oh ! c'est horrible !

JULLIMARD, *doucement*. Madame... Nous sommes prêts... Nous sommes prêts à publier son livre... Ce contrat... porte déjà ma signature — avec une avance sur les droits d'auteur... — que voici...

AUGUSTA. — ... Vous êtes son assassin, Monsieur Jullimard...

JULLIMARD, *tendant toujours le contrat et le chèque*. Madame... le décès de votre mari remonte à plus de deux semaines. Je voudrais vous faire comprendre qu'il n'a pu être provoqué par le refus de son manuscrit qui lui a été renvoyé avant-hier... Le cachet de la poste vous prouvera...

AUGUSTA. Mon mari est mort par votre faute, et vous venez me parler du cachet de la poste.

JULLIMARD. ... Oui, notre maison a commis une erreur, en repoussant un ouvrage d'un grand mérite..., digne de tout notre intérêt. Mais nous sommes prêts à la réparation qui s'impose...

AUGUSTA. Vous ne l'aurez pas !... C'est tout ce qui me reste !... Tout ce que vous m'avez laissé de lui ! Si vous le voulez, il faudra me tuer aussi !... et vous venez me proposer une aumône...

JULLIMARD. Ce n'est pas une aumône, Madame. C'est un contrat exceptionnel pour un ouvrage philosophique, d'un très haut intérêt ; mais de vente difficile... Trois cent mille francs représentant les doits d'auteur de quatre mille exemplaires payés d'avance... Toutefois...

AUGUSTA. Il a donné sa vie pour ce livre et vous voudriez l'avoir pour trois cent mille francs...

JULLIMARD. Toutefois, étant donné la situation, ce drame, votre désespoir bien compréhensible... Nous sommes prêts à faire un effort particulier. Six mille exemplaires pour le premier tirage : quatre cent cinquante mille francs...

AUGUSTA. Je ne veux pas de votre sale argent. Rendez-moi ce que vous m'avez pris. Rendez-moi Annibal !

JULLIMARD. Nous lui rendons la vie que nous pouvons lui rendre. Sa pensée veut vivre. Vous n'avez pas le droit de l'étouffer...

AUGUSTA. Annibal, je sais que tu es avec moi. Je sais que tu m'approuves !

PREMIER CRIEUR DE JOURNAUX. Demandez *L'Omnibus*. Le suicide d'Annibal Leborgne. Emotion au Quartier Latin. Nouveaux détails...

DEUXIÈME CRIEUR DE JOURNAUX. Demandez *Presse-Soir*. La mort d'Annibal Leborgne... Déclarations de la veuve : « Je savais qu'il devait mourir... »

PREMIER ET DEUXIÈME CRIEURS. Demandez *Presse-Soir*... Demandez *L'Omnibus*...

LE SECRÉTAIRE DE JULLIMARD. Vous avez entendu ?

JULLIMARD. Oui... Mais... Elle ne lâchera pas à moins de dix mille exemplaires, payés d'avance... Et il faudra les vendre... Evidemment, avec le lancement des journaux... Seulement, le titre. Mauvais, *La Coquille vide*. Ça ne vaut rien.

LE SECRÉTAIRE. On pourrait appeler ça : *L'Œuf pourri*.

JULLIMARD. Vous datez. Le nauséabond, ça marchait il y a dix ans. Il faut trouver autre chose. Avec du sexe. Du sexe dans la métaphysique, et de la métaphysique dans le sexe. Voilà ma formule... Et nous faisons démarrer la publicité dans les huit jours... Paraîtra prochainement... Retenez chez votre libraire... Ça peut rendre, si on voit grand... Madame, voici un contrat qui prévoit dix mille exemplaires, payés d'avance, sept cent cinquante mille francs...

AUGUSTA. Annibal, tu l'entends !...

JULLIMARD. Mais, Madame...

AUGUSTA. Annibal, là où tu es, tu l'entends... Accepterais-tu de te vendre ?...

JULLIMARD. Se vendre, Madame, se vendre ! Pour un écrivain, qu'espérer de mieux ?

AUGUSTA. Vous disiez : un million ?

JULLIMARD. Je disais : un million, Madame...

NOIR

CLO. Salut...

TONY. Salut... Une chance que tu aies pu venir.

CLO. Quelque chose de cassé ?

TONY. Au contraire, Scotch ?

CLO. Tu as fait un héritage ?

TONY. Le patron m'allonge dix de plus par mois. Je dois ça à l'ami Leborgne...

CLO. Bonne chose.

TONY. Scotch !

CLO. Mais ce n'est pas pour me faire boire un scotch que tu m'as appelée ?

TONY. Non. Voilà. La veuve m'a encore téléphoné. On peut dire qu'elle se remue ! Tu sais que le bouquin sort à la fin du mois ? Avec un titre du tonnerre : *Le Sexe et le Néant*.

CLO. Vulgaire.

TONY. C'est ce qu'il faut. Ça devrait marcher.

CLO. La publication des extraits dans *L'Omnibus* a fait beaucoup de bien. Sur la rive gauche, les libraires ont déjà des commandes.

TONY. Demain, il y aura des placards énormes dans les journaux. Jullimard met la sauce. Il vient d'offrir un contrat à notre critique littéraire, comme par hasard. Mais enfin un essai philosophine, ce n'est pas très public...

CLO. *Le Sexe et le Néant*, c'est plus qu'un essai philosophique.

TONY. D'accord. Il faut quand même pousser. La veuve a bien travaillé depuis quinze jours. Elle a organisé quatre ou cinq déjeuners de deuil, avec des écrivains... Vendredi soir, à la Maison du Siècle, il y a un grand débat... avec Loiseau, Marinier et un académicien.

CLO, *dédaigneuse*. Des vieux.

TONY. Justement. Des vieux, il en faut, pour le gros public. Mais il nous faut aussi des jeunes.

CLO. Qui prennent la parole...

TONY. Oui. Il faut qu'ils interrompent, qu'ils fassent un peu de scandale... Qu'ils disent qu'Annibal Leborgne leur appartient...

CLO. Moi, je le dirai.

TONY. Amène aussi les camarades, l'équipe du *Chiffre Zéro!* Il faut passionner le débat.

CLO. Le non-sens d'Annibal Leborgne, la jeunesse seule peut le comprendre !

TONY. Superbe ! Alors je dis à la veuve que c'est d'accord ?

CLO. D'accord !

N O I R

LA FEMME DU MONDE. Allô !... Marie-Paule... Quelle joie de vous trouver ! Oui, un siècle... Oui, nous rentrons des Bermudes... Vous connaissez ?... Oui, avec le yacht. C'est tellement plus pratique !... Dites-moi, je compte absolument, absolument sur vous deux pour dîner mercredi... un petit dîner très intime. Je n'ai presque personne pour servir. Mon deuxième maître d'hôtel m'a quittée. Le problème des domestiques est atroce. On mangera ce qu'on trouvera à la cuisine... Un vrai pique-nique. Pas libre ! Mais c'est contrariant. Il faut que vous veniez. Il y aura des gens extraordinaires, Mahmoud, un garçon merveilleux... oui, un nationaliste. Il est venu en France pour prendre des contacts. Il a combattu dans l'Aurès, jeté des bombes... Je ne comprendrai jamais qu'on ne veuille pas leur donner l'indépendance. Pour des histoires de pétrole, naturellement. Comme s'il n'y avait pas déjà trop de pétrole. On ne peut plus circuler en voiture... Et puis, il y aura Cardosa... Vous ne connaissez pas Cardosa ? Vous me consternez... Cardosa, le peintre aveugle de naissance... Du génie. Oui, aveugle de naissance. Moi, je suis sûre que si. Ça ne serait pas si bien. Et puis, surtout, surtout, nous aurons Augusta. Mais bien sûr, Augusta Leborgne, la veuve du siècle... Oui, c'est mon chef-d'œuvre, tellement sollicitée !... Oui, nous sommes très amies. Exquise, vous verrez, une femme exquise. Vous lâchez tout et vous venez. Pour Augusta ?... J'en étais sûre. A mercredi neuf heures. Je vous embrasse.

N O I R

AUGUSTA. Dites-moi, cher grand ami... Vous connaissez bien Forestier de la radio... Oui... Il dirige cette série d'émissions, d'interviews, consacrés aux femmes des hommes célèbres. Ça s'appelle « Que ferait-il sans moi ? » C'est cela, des femmes d'hommes politiques, de savants, de virtuoses, de champions sportifs... On leur fait dire comment elles aident leurs maris dans leur carrière... Vous devriez le convaincre de me consacrer une émission... A moi... Oui... à la femme d'Annibal Leborgne. C'est d'actualité, non ? Quoi ? Annibal est mort. C'est bien parce qu'il est mort qu'il n'a jamais eu tant besoin de moi... Pas de veuves dans l'émission ? Hé bien, je serai la première. Vous essaierez ? Non. Vous réussirez. (*Prometteuse.*) On ne peut rien refuser au grand Goldstein.

N O I R

TONY. Allô ! patron... Une dépêche. Je vous la lis : « A l'occasion de la vente en librairie du cent millième exemplaire du best-seller de l'année *Le Sexe et le Néant* d'Annibal Leborgne, Mme Leborgne vient d'être invitée par le célèbre impresario Dickie Willinson, à faire la saison prochaine une tournée de conférences dans les grandes villes des Etats-Unis, sur le sujet suivant : « Le cerveau de mon mari... » Première page, bien entendu...

N O I R

LE MINISTRE. Allô ! Madame Augusta Leborgne ?

AUGUSTA. Allô : Monsieur le Ministre ?

LE MINISTRE. Oui, lui-même, chère Madame. Je vous appelle de mon train spécial.

AUGUSTA. Oh ! sans fil ?

LE MINISTRE. Mais oui, chère grande amie... Je n'ai pas voulu laisser à l'un de mes subordonnés le soin de vous dire à quel point je me sentais flatté, mais oui, flatté et honoré, de pouvoir présider moi-même l'inauguration du buste d'Annibal Leborgne, dans sa ville natale, qui est aussi la mienne... et de vous annoncer, par la même occasion la présence du nom de son admirable compagne et inspiratrice, mais oui, votre nom, Madame, dans notre prochaine promotion...

NOIR

JULLIMARD. ... C'est vous, mon cher auteur... Oui, c'est au membre du jury du grand prix littéraire du Marché Commun que je parle... Il faut enlever ça pour notre candidat... Le seul livre qui justifie cette année un lancement publicitaire massif et simultané dans toute l'Europe... Les droits sont déjà vendus dans onze pays... Et puis, il est mort, cela facilite les choses. Les jalousies confraternelles ne jouent plus... Oui, ce suicide a été un coup de génie...

NOIR

AUGUSTA. Allô ? Monsieur Julien. Comment allez-vous, mon cher Directeur depuis ce charmant déjeuner... Vous êtes trop gentil... Mon idée ? L'idée d'un ballet à l'Opéra ?... Oui... Je crois que c'est une bonne idée... Un ballet extraordinaire, et d'un modernisme... Mais, bien sûr, il faut à tout prix garder le titre du livre : « *Le Sexe et le Néant* » c'est une affiche, n'est-il pas vrai ?... Ah, tiens ? Vous voyez le danseur dans le rôle du Sexe, et la danseuse dans celui du Néant ? Il me semble que j'aimerais mieux le contraire... Mais non, mes désirs ne sont pas ordres... Nous en parlerons demain, entendu...

NOIR

LE RÉDACTEUR EN CHEF DE « L'OMNIBUS ». ...Il nous faut du Leborgne demain matin, vous m'entendez... Quoi ? Mais n'importe quoi, mon vieux. Du Leborgne, le public demande du Leborgne. Donnez-lui du Leborgne. Trois colonnes... Ah ça ! A vous de vous débrouiller.

NOIR

LE CRIEUR DE JOURNAUX. Demandez *L'Omnibus*, l'hebdomadaire de la marée montante. Une jeune étudiante japonaise admiratrice d'Annibal Leborgne se suicide en se jetant dans la Seine au pont de Puteaux... Demandez *L'Omnibus* tous les détails...

NOIR

AUGUSTA, *au téléphone*. Allô !... Mais oui. Je suis accablée par les félicitations. Comme c'est touchant cette petite Japonaise qui se noie au pont de Puteaux en hommage au Maître... Comme il aurait été fier ! Il aimait tellement le Japon !

NOIR

JULLIMAR. Il me faut ces vingt mille exemplaires après-demain, vous m'entendez... Le prix du Marché Commun est décerné à Leborgne après-demain, et vous me parlez d'un délai. Après-demain, ou je change d'imprimeur...

NOIR

TONY. Je pars pour Moscou, ma vieille. La mère Leborgne est invitée là-bas pour représenter la France au Congrès International de la Culture. Je pars comme envoyé spécial...

NOIR

UN DES CRIEURS DE JOURNAUX. Demandez *Presse-Soir*. Augusta Leborgne à Moscou... *Presse-Soir*...

NOIR

VOIX. Je puis dire, devant nos éminents camarades soviétiques, qu'Annibal Leborgne a brisé le cercle de l'angoisse individuelle dans lequel piétinait depuis tant d'années la pensée occidentale... L'angoisse est un luxe de l'individualité bourgeoise, fondé sur la propriété privée, exhibé par l'écrivain bourgeois comme le patron capitaliste exhibe son hôtel particulier, ses voitures, ses maîtresses. Elle est une insulte à la misère matérielle du prolétariat, asservi au travail mécanique. Dans *Le Sexe et le Néant* l'angoisse narcissiste et romantique est dépassée, l'écrivain devient pareil aux autres hommes, il se fond dans le collectif et rejoint le prolétariat combattant pour affirmer avec lui la faillite des valeurs individualistes bourgeoises...

NOIR

LE MINISTRE. ...et comme disait le poète, tel qu'en lui-même enfin, l'éternité le change, voici Annibal Leborgne, enfant de la Haute-Vienne, mort selon l'Esprit et pour l'Esprit...
(*Tonnerre d'applaudissements.*)
...Devant ce buste à peine dévoilé, je me tourne vers la veuve du grand écrivain, compagne de sa vie, inspiratrice de son œuvre, crucifiée par sa mort, gardienne de sa gloire, et je lui dis : « Madame Annibal Leborgne, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je vous fais chevalier... »
(*Tonnerre d'applaudissements.*)

NOIR

UNE VOIX, *chante à la radio*

« Un autre me dira que j'aime
Ni mieux, ni plus mal que lui.
Un autre ce sera le même,
Le même émoi, le même ennui.
Si tout est égal à zéro
Autant se jeter à l'eau
Rallumer un vieux mégot
Ou bien peigner la girafe... »

CLO. Germain, un tuyau formidable. Jean-Paul Sartre vient d'appeler la mère Augusta. Il ne peut pas donner sa préface pour la prochaine édition, ça prend trop d'importance. Deux cents pages déjà, et ça continue...

NOIR

LA DAME DU MONDE. ...Yves, mon chou, il me faut cette robe demain à tout prix... Mais pour l'Opéra, voyons... Le ballet « *Le Sexe et le Néant* » la soirée de l'année...

NOIR

JULLIMARD, *au téléphone*. Deux cent quatorze mille exemplaires...

TONY, *au téléphone*. Une traduction en langue uzbeck...

LE RÉDACTEUR EN CHEF. Le jeune assassin a été arrêté ce matin. On a trouvé chez lui...

LE SECRÉTAIRE. Bonne nouvelle, Monsieur... On a trouvé chez le jeune assassin un exemplaire soigneusement annoté du livre d'Annibal Leborgne...

AUGUSTA, *au téléphone*. ...Allô... Marthe Mercadier... Vous allez jouer mon personnage, oui, le rôle d'Augusta Leborgne dans le film que Vadim va faire sur la vie de mon mari. Mais oui. Une production de trois cent millions et trois scènes où je suis toute nue. Un beau rôle, n'est-ce pas ?...

JULLIMARD. 296.000 exemplaires...

LA VOIX, *chante à la radio*

« ...Autant se jeter à l'eau
Rallumer un vieux mégot
Ou bien peigner la girafe
Peignons, peignons, gnon,
gnon, gnon, gnon, gnon,
Peignons, peignons la girafe
Peignons-la, tout de son long,
long, long, long, long...

CLO. Les blus-jeans... ça ne se porte plus. On veut tous des caleçons à la Leborgne. On appelle ça des nibs.

LE RÉDACTEUR EN CHEF DE « L'OMNIBUS », *au téléphone*. Quoi ! Jean-Paul Sartre ? Huit cents pages ?... « Voyage autour d'Annibal Leborgne »... Il nous faut une interview, bien entendu.

JULLIMARD, *au téléphone*. Trois cent trente-deux mille exemplaires...

AUGUSTA. Oui, c'est une grande joie pour moi, une grande joie dans ma douleur...

GERMAIN DESPRES. Mais si, mon chou, la nouvelle boîte de Saint-Germain, tu sais bien, oui, demain l'ouverture. Une enseigne du tonnerre... : *La Girafe dépeignée*.

TONY. Une enseigne du tonnerre *La Girafe dépeignée*...

GERMAIN DESPRES. On dansera le Strip-Nib. Ça vient de New-York... Le danseur et la danseuse sont tous les deux en pantalon, et c'est à qui enlèvera son pantalon à l'autre. C'est divin.

TONY, *au téléphone*. Une bourse Annibal Leborgne pour un étudiant pauvre...

AUGUSTA, *au téléphone*. Cent cinquante mille dollars en nouveaux francs, ça fait combien ?

NOIR

Les projecteurs éclairent un bahut où plusieurs couples, sur l'air de la chanson, dansent le strip-nib ; Clo, Tony, Germain-Després, le secrétaire de Jullimard, la femme du monde et le ministre. Ils s'arrachent leurs pantalons et apparaissent en caleçons 1900 ; cris inarticulés.

tableau 3

Cette fois les projecteurs éclairent Annibal assis à une table de café, avec Denise. Ils sont en train de boire un verre.

DENISE. Tu es gentil.

ANNIBAL. Pourquoi me dis-tu que je suis gentil ?

DENISE. Parce qu'on sort ensemble ce soir. En amoureux... (*Elle rit.*) Je veux dire: sans faire l'amour.

ANNIBAL. Tu es contente de ne pas faire l'amour ?

DENISE. Ça change un peu... Si on allait au cinéma ? J'adore le cinéma.

LE MARCHAND DE JOURNAUX, *entre dans le café.* Demandez *L'Omnibus*, sa grande enquête : le prix Nobel pour Annibal Leborgne ? Jean-Paul Sartre répond : « Oui. » Demandez *L'Omnibus*.

ANNIBAL. Hep ! (*Il achète le journal.*)

(*Le marchand de journaux sort.*)

LE MARCHAND DE JOURNAUX, *en sortant.* Demandez *L'Omnibus.*

(*Annibal regarde le journal, oubliant Denise.*)

DENISE, *le tirant par la manche.* Dis donc, si on allait voir le film ?

ANNIBAL, *distrait, lisant toujours.* Le film ?

DENISE. Oui, le film qu'ils ont fait sur lui, sur cet écrivain qui s'est suicidé. Tu n'as pas lu son livre ? Tu ne l'as pas lu, naturellement. Moi, j'adore lire. *Le Sexe et le Néant.* Tu n'as pas lu ? C'est un peu compliqué, mais...

ANNIBAL. Ah oui ?

DENISE. Mais le film, ça doit être mieux. C'est son histoire. L'histoire d'un écrivain inconnu qui se jette dans la Seine, et après il devient célèbre. Ça sort ce soir en exclusivité aux Champs-Elysées. Ils ont trouvé un beau titre « *La Mort est ma naissance.* »

ANNIBAL. Oui, un beau titre...

ANNIBAL, *sombre.* Ah !

DENISE. Bien sûr. Il s'est suicidé par dégoût de vivre, parce qu'il ne comprenait pas sa femme. Mais après sa mort, c'est elle qui lui prouve son amour, en le rendant célèbre !

ANNIBAL. Ah oui ! Hé bien, je vais te dire une chose. Le film est idiot. Rien de tout ça n'est vrai. L'écrivain, Annibal Leborgne...

DENISE. Oui, hé bien ?

ANNIBAL. Il n'est pas mort.

DENISE. Tu me fais marcher ?

ANNIBAL, *de plus en plus exaspéré.* Il n'est pas mort, et la preuve qu'il n'est pas mort, c'est qu'Annibal Leborgne, c'est moi.

DENISE, *interloquée un instant, pouffe de rire.* Annibal Leborgne... toi ! Oh !... tu es vraiment un original !

ANNIBAL. Un original ?

DENISE. « Annibal Leborgne, c'est moi. » Hé bien ! tu peux dire que tu m'auras fait rire !... Même s'il n'était pas mort. Annibal Leborgne...

ANNIBAL. Hé bien, même s'il n'était pas mort ?

DENISE, *reprenant peu à peu son sérieux :* Mais voyons, Annibal Leborgne, c'est un très grand écrivain, mon chéri.

NOIR

RIDEAU

abonnements

	FRANCE	ÉTRANGER
1 an - 23 numéros	NF 36	NF 41
le numéro	NF 2	NF 2,40
reliures	NF 17	NF 19
changement d'adresse..	NF 1	NF 1

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

● Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que, par accord spécial avec notre confrère *Miroir de l'Histoire*, tout nouvel abonné et tous nos abonnés, au moment du renouvellement de leur abonnement, peuvent nous demander de profiter d'une collection de 3 numéros de *Miroir de l'Histoire* qui leur sera expédié gratuitement.

règlements

FRANCE à *l'Avant-Scène*, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6 (DAN 67-25), C.C.P. Paris 7353.00, chèque bancaire, mandat-poste

REPRÉSENTANTS A L'ÉTRANGER :

BELGIQUE, CONGO BELGE, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C. C. P. 2364-99 - Francs belges : 390.

BRESIL : R. F. Besnard, 91, av. Almirante-Barroso, Rio-de-Janeiro, et 131, r. Marconi, Sao-Paulo - Cruzeiros : 1.930.

CANADA : J. Durand, 1481 Mansfield, Montréal - Dollars C : 9.

ESPAGNE : H. Avellan, Duque de Sesto 5, Madrid 9 : (au cours du jour).

NORVEGE, SUEDE, DANEMARK : Librairie Française, Brahegatan 8, Stockholm 5, Postg. 2507-57 - Couronnes suédoises : 45.

ETATS-UNIS : George Sinclair, 505, Fifth Avenue, New-York 17, N.-Y. - Dollars : 9.

ITALIE : Dott. Carlo Di Pralormo, Via Lambruschini 12, Torino - Lires : 5.700.

LIBAN : Mlle J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Lib. 27.

PORTUGAL : Livraria Bertrand, 73, rua Garret, Lisboa - Escudos : 220.

MEXIQUE : Librairie Française, A. Paseo de la Reforma 12, Mexico D.F. - Pesos : 103.

SUISSE : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève, C.C.P. 1.6390 - Francs suisses : 35.

VENEZUELA : Max Blot, « Le Carne de Caracas », Apartado 10.430, Caracas - Bolivars : 35.

YOUGOSLAVIE : Centre Culturel Français, 11, Zmaj Jovina, Belgrade - Dinars : 2.500.

AUTRES PAYS ÉTRANGERS

Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé directement à Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts.

acte 3

scène 1

Le bureau du premier acte.
Il y a, comme changements, un livre sur le bureau avec une reliure de luxe, des portraits d'écrivains célèbres aux murs, un buste d'Annibal Leborgne en bronze et les pantoufles du maître sur le plancher, près du bureau.

Augusta, Clo, Tony Dubois et Germain-Després achèvent d'empiler des papiers dans des cartons.

CLO, *venant d'une autre pièce avec un dernier paquet de papiers.* Voilà. Tout est là. On a vidé même les vieilles valises du débarras.

TONY DUBOIS. Savoir s'il y a quelque chose de bon là-dedans.

AUGUSTA. Tenez. C'est son écriture. Et là encore...

GERMAIN. Oui. Mais il y a aussi des feuilles d'impôts, des prospectus et des notes de teinturier.

TONY DUBOIS. Ça ferait mauvais effet dans les œuvres complètes.

AUGUSTA. Jullimard a encore téléphoné, cet après-midi. Il lui faut ces deux cent cinquante pages dans un mois. Dernier délai.

TONY DUBOIS. Le mieux serait peut-être de l'écrire, ce second livre.

AUGUSTA. De l'écrire !

TONY DUBOIS. On pourrait demander ça à un étudiant de la Sorbonne. Un travail de nègre, quoi ?

CLO. Tu es fou, Tony ! Est-ce que tu crois par hasard que n'importe qui peut faire de l'Annibal Leborgne ?

AUGUSTA. Il faut trouver une solution. *Le Sexe et le Néant* se vend moins bien depuis quelques mois. Jullimard dit qu'il le tient à bout de bras. Il faut réveiller l'intérêt du public.

GERMAIN. On trouvera peut-être quelque chose là-dedans.

TONY. N'y comptez pas trop.

AUGUSTA. J'ai une idée.

CLO, *assez agressive.* Vraiment ?

AUGUSTA. Si on composait un recueil de pensées ?

CLO. De pensées ?

AUGUSTA. Oui. De pensées qu'on prendrait dans les livres des grands écrivains, des philosophes... Spinoza, Pluton. Je ne sais pas, moi.

GERMAIN. Pluton !... Comme c'est chou !

CLO. Platon !

AUGUSTA. Oui... Enfin, vous savez bien. On publierait le recueil comme s'il s'agissait de pensées de mon mari.

TONY. Peuh ! Il y aura toujours un imbécile de professeur de province, pour s'en apercevoir.

GERMAIN. Et la pensée d'Annibal Leborgne est tellement... tellement de notre époque ! Je disais l'autre jour à Gérard...

AUGUSTA. Qui ça, Gérard ?

TONY. Je rigole.

GERMAIN. Je lui disais l'autre jour : « La pensée d'Annibal Leborgne est tellement moderne... »

CLO. Alors, on se met au travail ?

AUGUSTA. Ah non ! Je ne veux pas de désordre ici. Vous n'y pensez pas. Nous allons nous installer au salon. Venez.

(Ils sortent, portant gravement les papiers, en suivant Augusta, côté cour.)

scène 2

Annibal a entrebâillé la porte de quelques centimètres. Voyant qu'il y avait du monde dans la pièce, il l'a refermée et a attendu.
Il rouvre la porte, entre silencieusement, regarde autour de lui, va jusqu'à la porte d'en face et écoute.
Il est mal habillé, complet fatigué. Il pose sur un meuble une mauvaise sacoche. Son attention se fixe sur le buste. Il se campe en face de lui.

ANNIBAL, *s'adressant au buste.* Bravo, mon vieux ! *(Il garde un instant le silence.)* C'est vrai : je devrais t'appeler : Maître... *(Il écoute la rumeur de la conversation dans la pièce à côté.)* Content de bavarder un peu avec toi pendant qu'on est tranquille. Je ne te demande pas si tu te portes bien. Tu te portes bien... Quelle forme ! Les plus gros tirages dans trente pays, les louanges ministérielles, l'admiration de la jeunesse, le respect de l'Université, et les droits d'auteur, ce qui ne gâte rien... Des fleurs bien sûr, renouvelées tous les matins par les mains pieuses de la Vestale. *(Il regarde autour de lui.)* Nietzsche, Dostoïevski, Kafka, Freud, tes guides spirituels... non... pardon si je t'offense... tes précurseurs. Chapeau ! *(Encore un petit silence)*. Les papiers du Maître en désordre sur la table. Les pantoufles du Maître. Hé... Les derniers mégots du Maître, je suppose. Bien sûr. Le Musée. On doit visiter... Le stylo du Maître. Ah oui ! J'oubliais. Les placards dans les journaux : « *Le Sexe et le Néant* a été écrit avec un stylo *Superman* ». Un joli contrat pour la veuve... *(Il prend le livre sur la table.)* Edition de luxe... *(Il ouvre, lit :)*

« A Augusta, ma femme chérie, à qui je dois ce livre comme je lui devrais un enfant. » La garce ! Après tout, elle a presque raison. *(Il regarde de nouveau le buste.)* Tu es superbe. Ils ont voulu te flatter, te faire beau, pas ressemblant. Eh bien ! Je vais te dire quelque chose. Tu as fait l'intérim assez longtemps. Me revoilà. Moi, pas en bronze. En chair, en os. Je reprends possession de mon fauteuil... *(Il s'assied dans le fauteuil.)* ... de mes pantoufles... *(Il met les pantoufles.)* ... et de moi-même.

scène 3

Augusta rentre, pour prendre un dernier dossier plein de papiers qui était resté sur les rayons.

ANNIBAL. Bonsoir.

AUGUSTA. Oh !

ANNIBAL. Tu ne vas pas te trouver mal ? Je ne suis pas un revenant. Je suis seulement revenu. Il y a une nuance. Tu peux toucher.

AUGUSTA. Comment es-tu entré ?

ANNIBAL. Toujours la même. Les femmes sont extraordinaires, avec leur goût du détail pratique. La statue du Commandeur se dresse devant toi, et tout ce que tu trouves à penser : « Je n'avais donc pas fermé le verrou. »

AUGUSTA. Imbécile !

ANNIBAL. Déjà ?... Soyons sérieux. Je suis rentré avec la clé de Martha.

AUGUSTA. De Martha ?

ANNIBAL. Pour aller me suicider, j'avais remis mon pantalon, le pantalon que tu m'avais rendu, tu te rappelles ? Quand on se suicide, on ôte son veston, pour être à l'aise, mais on garde son pantalon, pour n'être pas ridicule. Dans la poche de mon pantalon, il y avait la clé que j'avais volée à Martha.

AUGUSTA. On t'a repêché ?

ANNIBAL. On n'a pas eu cette peine.

AUGUSTA. Ah ! Tu ne t'es même pas... ?

ANNIBAL. Jeté à l'eau ? Même pas. J'aurais pu me noyer !

AUGUSTA, *voit qu'Annibal a mis les pantoufles.* Oh !... Les pantoufles !... Tu ne respectes donc rien ?

ANNIBAL, *faisant jouer complaisamment ses orteils dans les pantoufles.* Comme tu vois.

AUGUSTA. Ainsi, tu n'es pas mort ?

ANNIBAL. Enfin, tu touches le point capital de la situation. Je ne suis pas mort. Non seulement j'avais une clé, mais je ne suis pas mort.

AUGUSTA. C'est épouvantable...

ANNIBAL. On dirait presque que ça ne te fait pas plaisir.

AUGUSTA. Si. Ça me fait plaisir, bien sûr. Mais... ça n'arrange rien.

ANNIBAL. Peut-être que ça dérange...

AUGUSTA. Et justement ce soir, quand j'ai du monde.

ANNIBAL. Présente-moi.

AUGUSTA. Ils sont là, à côté. Ils peuvent ouvrir cette porte d'un instant à l'autre.

ANNIBAL. Une femme qu'on surprend avec son mari, ce n'est pas très compromettant.

AUGUSTA, *cri de détresse.* Mais je suis ta veuve !

ANNIBAL. C'est ce qui mérite discussion.

AUGUSTA. Voyons... Voyons... Il ne faut quand même pas s'affoler... Et cette porte qui n'a pas de serrure ! (*Elle entr'ouvre la porte, regarde et observe. Elle crie.*) Soyez sages, les enfants. Je viens vous aider dans quelques minutes...

VOIX DE GERMAIN DESPRES. Nous travaillons comme des anges.

AUGUSTA, *revient.* Alors, tu as vécu tout ce temps-là ?

ANNIBAL. Sans interruption.

AUGUSTA. Tu n'avais pas de papiers. On les a retrouvés dans ta veste.

ANNIBAL. Je vais t'expliquer. J'allais me jeter à l'eau, vers deux heures du matin. Quelqu'un m'avait devancé. Il y avait un veston sur le parapet, bien plié, avec un portefeuille et une lettre : « Je suis seul. Sans famille. Sans travail. J'en ai assez. » J'ai fait l'échange des vestons. C'était une manière moins froide de disparaître.

AUGUSTA. Et alors ?

ANNIBAL. J'étais devenu Albert Lerond, professeur de culture physique. Je flottais un peu dans le veston. Mais je flottais !

AUGUSTA. De quoi as-tu vécu ?

ANNIBAL. De petits travaux, par-ci par-là... Et l'indemnité de chômage.

AUGUSTA. Ils ont cru, dans les bureaux, qu'un gringalet comme toi était professeur de culture physique ?

ANNIBAL. Ils ne lèvent pas souvent le nez de leurs registres, tu sais. Il y en a eu un, pourtant. Il m'a regardé, il a dit : « Professeur de culture physique ? En chômage. Ça ne m'étonne pas. »

AUGUSTA. Alors, tu ne m'as pas tout à fait oubliée ?

ANNIBAL. Oubliée ? Oh non ! Je ne t'ai pas oubliée !

AUGUSTA, *cherchant la conciliation.* C'est gentil ça.

ANNIBAL. Tu me croiras si tu veux. Pendant ces trois ans, j'ai eu de mauvaises passes. Des restaurants qui sentaient le graillon, des hôtels qui sentaient pire. La liberté, on a beau dire, c'est assez dur à supporter, surtout quand on n'en a plus l'habitude. Le mariage vous fait perdre certaines facultés. Il vous atrophie. Tiens, rien qu'un bouton qui saute, ou le blanchissage. Tout ça pour te dire que ça n'a pas été drôle tous les jours. Hé bien, dans les pensées les plus déprimantes, l'existence manquée, la vieillesse qui vient, les femmes qu'on aurait pu avoir, la crasse, l'ennui, cette idée qui me venait tout d'un coup ! « Augusta n'est pas là... »

AUGUSTA. Oui ?...

ANNIBAL. C'était comme un rayon de soleil sur le monde.

AUGUSTA. Ah ?

ANNIBAL. Je me réveillais la nuit, en pensant à toi. J'étendais la main sur le drap pelucheux jusqu'au bord du lit : « Augusta n'est pas là. » Je me rendormais dans le Paradis terrestre.

AUGUSTA. Je ne saisis pas très bien ce que tu veux me dire, mais ça ne me paraît pas gentil.

ANNIBAL. J'avais passé onze ans près de toi à me sentir coupable. Coupable de rentrer en retard et de te faire attendre. Coupable de renter en avance et de te déranger. Coupable de rentrer à l'heure et de te donner une leçon d'exactitude. Coupable si je ne faisais pas le café de ton petit déjeuner et coupable si je le faisais parce que je le faisais mauvais. Coupable si j'avais tort et coupable si j'avais raison, coupable si j'avais envie de faire l'amour avec toi et coupable si je n'en avais pas envie. Coupable de n'être pas beau. Coupable d'être maladroit. Coupable de ne pas gagner assez d'argent. Coupable d'exister. Coupable. Coupable. En te quittant, j'ai retrouvé l'innocence.

AUGUSTA, *furieuse.* Alors, qu'est-ce que tu reviens chercher ici ?

ANNIBAL. Me l'as-tu assez répété, que je n'avais pas de talent ?

AUGUSTA. Me l'as-tu assez répété, que le succès n'allait qu'aux médiocres ? Hé bien, ton livre est la meilleure affaire d'édition depuis dix ans. Ça devrait te rendre modeste.

ANNIBAL. Je suis célèbre comme eux... (*Il montre les portraits.*) ... Après ma mort.

AUGUSTA. Ah non ! Je t'en prie ! Es-tu vivant, ou es-tu mort ? Il faut choisir.

ANNIBAL. Et toi ? Es-tu la veuve d'un génie ou la

femme d'un crétin ? Il me semble que toi aussi tu voudrais gagner sur les deux tableaux.

AUGUSTA. Oh : tais-toi ! Assez de discours !

ANNIBAL. Si tu ne me laisses pas parler, je crie...

AUGUSTA, *un mouvement d'inquiétude vers la porte.* Non ! Non ! Nib... Ils peuvent venir. Tu ne peux pas t'éterniser ici.

ANNIBAL. Pourquoi ?

AUGUSTA, *alarmée.* Si on te trouve... Tu sens bien toi-même que tu n'es pas à ta place...

ANNIBAL. Pas à ma place, dans mon fauteuil ?

AUGUSTA. Enfin, qu'est-ce que tu veux ? De l'argent ?

ANNIBAL. Entre autres choses, oui... Tu sais, l'indemnité de chômage, quand on est l'auteur d'un livre qui a rapporté trente millions, on finit par se dire que ce n'est pas très honnête de continuer à la toucher.

AUGUSTA, *empressée.* Mais bien sûr... Tu penses bien que je vais faire quelque chose pour toi. Si je peux te tirer d'une mauvaise passe momentanée... (*Elle retourne le buste èt fouille dans une cachette dissimulée dans le socle.*) Tu as même bien fait de venir me trouver. J'avais rangé là quelques billets. Je suis contente de savoir que tu n'as pas fini dans la Seine... Mais si ! Mais si ! M'avoir tant fait pleurer ! Mets-toi à ma place !

ANNIBAL, *caressant les bras du fauteuil.* La mienne me suffit.

AUGUSTA, *tenant les billets à la main.* On s'est un peu bousculés quelquefois, nous deux. Ça arrive dans tous les ménages. Au fond, je crois que je sentais... Oui, je sentais que tu valais tellement mieux que ce que tu étais... J'avais raison ! Regarde ce que tu es devenu.

ANNIBAL. Une tirelire !

AUGUSTA. ... depuis que... j'ai vraiment pu prendre ta carrière entre mes mains. Tiens, mon grand homme. (*Elle tend les billets qu'il ne prend pas.*) Car tu es devenu un vrai grand homme. Une pensée de toi à l'agrégation de philosophie ! Un cours sur toi dans une université américaine, à Melbourne...

ANNIBAL. C'est en Australie.

AUGUSTA C'est la même chose !... (*Attendrie.*) Tiens, tu vois, je te parle comme autrefois. Qu'est-ce que je te disais ? Ah oui. Voilà vingt mille francs. Ne fais pas de folies. Ne va pas courir les filles. Je serais jalouse, tu sais. Alors, on range ces beaux billets dans son petit portefeuille, on dit merci à sa petite femme, on lui fait un gros baiser ?... Tu sais, je voudrais faire plus. J'ai de gros frais ces temps-ci. Il me faut beaucoup recevoir, maintenant. Des écrivains, des éditeurs, des critiques. Pour toi, tout ça ! Ah ! Tu nous coûtes cher, mon chéri... (*Elle rit gentiment.*) Sans parler de la fatigue. Mais c'est bien exaltant. Et puis, on n'a pas encore touché l'argent du nouveau contrat américain. Mais, tu sais, si un jour tu es de nouveau gêné... Eh bien ? Prends...

(*Annibal ne bouge pas.*)

Pas de fausse délicatesse, mon chéri. Après tout, cet argent, c'est un peu le tien.

ANNIBAL, *sans prendre l'argent.* Tu es magnifique, Augusta.

AUGUSTA, *fébrile.* Prends vite, mon chéri...

ANNIBAL, *sans bouger.* Tout à l'heure encore, en arrivant, devant ta prospérité, ta réussite, j'ai été amer, méchant. Je te demande pardon.

AUGUSTA, *méfiante.* Tu me demandes pardon ?

ANNIBAL. Viens t'asseoir près de moi... Viens...

AUGUSTA, *déconcertée.* Mais, Nib... Il faut t'en aller... Si quelqu'un te voit ici...

ANNIBAL. Viens...

(*Augusta, pour ne pas le contrarier, s'assied près de lui, réticente. Il lui entoure l'épaule de son bras.*)

Tu as dû être bien triste, te sentir bien seule...

AUGUSTA, *flairant une chance, d'un ton convaincu.* Oh oui !... Il y a eu des moments durs...

ANNIBAL. Tu me pardonnes tout ?

AUGUSTA, *catégorique.* Tout...

ANNIBAL. Bonne Augusta, généreuse Augusta. On n'a plus vu d'âme comme la tienne depuis les drames de Victor Hugo.

AUGUSTA. Mon chéri, ne faisons pas de littérature... Et Martha qui va rentrer du cinéma !... Prends ces vingt mille francs...

ANNIBAL. Ils sont déjà dans mon cœur. Ils sont la preuve de ton amour...

AUGUSTA. Bien sûr.

ANNIBAL. Car tu m'aimes...

AUGUSTA. Bien sûr...

(*Il est très tendre. Augusta, de plus en plus mal à l'aise et pressée.*) Tu te tiens bien mal...

ANNIBAL. Tu as raison. Pas de caresses lascives. Avec cet argent dans ta main, je me ferais l'effet de vendre mon corps. Non. Seulement ta joue, ta joue contre ma joue, pour toujours.

AUGUSTA, *se raidit.* Pour toujours ?

ANNIBAL. Je suis revenu, Augusta. Revenu. L'Enfant prodigue. Fais tuer le veau.

AUGUSTA. Le veau ?

ANNIBAL. Tu m'aimes. Je me rends à ton amour. Annibal Leborgne est vivant. Il reparaît dans sa maison et dans sa gloire. Pourquoi cette angoisse dans tes yeux ? Je ne repartirai plus. Plus jamais. Juré.

AUGUSTA, *bondit violemment.* Annibal, tu n'aurais pas bu, par hasard ?

ANNIBAL. Que te faut-il ? Un dessin ? Je reste. J'épèle : René, Ernest, Suzanne, Thérèse, Ernest.

AUGUSTA. Tu...

ANNIBAL. Tu ne trouves plus tes mots ? Les grandes joies sont muettes. Nous voilà de nouveau comme les deux doigts d'une même main, comme l'index et le pouce. Opposables, mais liés. A la vie. A la mort. Pour le pire, et pour le meillleur. Vingt mille francs ! Nous sommes tellement plus riches !

(*Pendant qu'Augusta cherche à reprendre ses esprits, on frappe à la porte de droite. Voix de Clo.*)

CLO, *à travers la porte.* Madame Leborgne...

AUGUSTA, *affolée.* Un instant, je suis occupée... (*Elle va à la porte et la tient fermée.*)

CLO. Nous n'avons pas laissé un dossier dans le bureau ?

AUGUSTA. Non ! Non ! Vous avez tout porté dans ma chambre.

CLO. Vous ne venez pas nous aider ?

AUGUSTA. Si... si... dans cinq minutes... Je vous... je vous prépare quelque chose à boire...

CLO, *étonnée* Dans le bureau ?

AUGUSTA, *presque suppliante.* Oui... C'est plus gai que la cuisine. A tout à l'heure... (*Elle se retourne vers Annibal, haletante d'émotion.*) Tu vois le danger que tu nous fais courir. Il faut parler raisonnablement, sans s'affoler. C'est un malentendu. Tout va s'arranger... (*Impatiente.*) Tu vas encore salir le tapis, avec ta cendre.
(*Il tend la main vers le cendrier.*) Non ! (*Elle enlève précipitamment le cendrier, lui en donne un autre.*) Celui-là, il est sacré, c'est celui de...

ANNIBAL. Du grand homme. J'allais commettre un sacrilège.

AUGUSTA. Tout est resté dans cette pièce, exactement comme le jour de sa mort. Les papiers. Les pantoufles. Les restes de cigarettes dans le cendrier, ce sont les restes de ses deux dernières cigarettes. On a publié une photo de cette table le mois dernier, dans *Record*, sur toute la page. Avec une légende : « Depuis trois ans, il semble qu'il doive rentrer dans cinq minutes... »

ANNIBAL. Et me voilà.

AUGUSTA Ici, c'est le musée du souvenir. Tu ne vas pas me gâcher ça ! Oh ! Tu es bien toujours le même. Avec toi, rien n'a jamais pu rester en ordre. A peine ton veston repassé, il fallait que tu le remettes sur le dos.

ANNIBAL. Et voilà que je reprends ma peau, qui était si bien dans la naphtaline ! Pardonne-moi de te priver aussi brutalement de mon absence éternelle. Je suis vivant. Je n'y peux rien.

AUGUSTA, *dubitative*. Tu n'y peux rien...

ANNIBAL. Tu veux dire qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire ? Ne compte pas sur moi.

AUGUSTA. Après tout, c'est toi qui as choisi de disparaître. Je ne t'avais pas demandé de me quitter.

ANNIBAL. J'ai même dû te manquer au début. Le maître privé de l'esclave. Il te restait le chien.

AUGUSTA. Le pauvre Achille. Je l'ai perdu l'an dernier.

ANNIBAL. Il avait tenu bon plus longtemps que moi.

AUGUSTA. Tu le dis toi-même : la vie ici t'était insupportable.

ANNIBAL. La vie m'était insupportable parce que j'étais un besogneux mangé aux mites, parce que j'étais brimé, humilié, commandé par toi du café du matin à la camomille du soir, parce que j'avais fini par me mépriser moi-même, parce que je ressemblais un peu plus tous les jours...

AUGUSTA, *terrifiée parce qu'il élève la voix*. Parle moins fort ! Ils vont entendre !

ANNIBAL, *baissant la voix*. Je parlerai fort si je veux... parce que je ressemblais un peu plus tous les jours à l'idée qu'on avait de moi. Tout est changé. Je veux qu'on me décerne le prix Nobel et que le patron du café de Flore montre ma table aux touristes. Je veux ma photo dans *Presse-Soir* en slip, en train de pêcher le crabe aux Baléares. Je veux être invité sur les yachts où les milliardaires offrent des vacances économiques à ceux qui sont aussi riches qu'eux. Je veux des obsèques nationales. Je veux disposer d'un de ces harems de jeunes intellectuelles soumises qui assurent aux maîtres de la pensée un empire sexuel comparable à celui des rois d'Arabie ou des Corses de Pigalle...

AUGUSTA, *indignée*. Mufle ! Tu oses dire cela à ta femme...

ANNIBAL, *montrant la porte* Parle moins fort ! Ils vont entendre !

AUGUSTA, *tout bas*. Tu es abominable !

ANNIBAL. Et puis, je veux aussi donner une suite à mon œuvre. Le monde a droit à d'autres livres de moi.

AUGUSTA, *furieuse*. D'autres livres de toi ! Quand donc as-tu été capable d'écrire un livre ?

ANNIBAL, *montrant le livre*. Et ça ?

AUGUSTA. Ça ! Un laissé pour compte refusé par tous les éditeurs ! Des notes sans queue ni tête. Des bouts de papiers que tu allais ramasser dans la poubelle.

ANNIBAL. J'allais les ramasser dans la poubelle parce que tu les y jetais.

AUGUSTA. Je les y jetais parce que tu les laissais traîner. Qui a fait croire que tous ces rebus étaient un livre ? Qui l'a fait éditer ? Qui en a fait l'événement du siècle ? Mon petit Nib, pour qui te prends-tu ?

ANNIBAL. Ce livre porte mon nom.

AUGUSTA. Ça n'a jamais prouvé une paternité. En tout cas, nous, les femmes, nous n'avons besoin du père que pendant cinq minutes. Ensuite, il gêne plutôt. On peut le tuer. Je ne t'ai pas tué moi-même...

ANNIBAL. C'est un regret ?

AUGUSTA. En tout cas, si tu me l'avais laissé faire, ç'aurait été mieux fait.

ANNIBAL. C'était ce que tu me disais chaque fois que je t'apportais la mayonnaise que tu m'avais donnée à battre ou les souliers que tu m'avais donnés à cirer.

AUGUSTA. Assez ! Assez ! Vas-tu, oui ou non, prendre cet argent et t'en aller ? Ou veux-tu que j'appelle la police ?

ANNIBAL. La police ? Très bien. Je lui dirai qui je suis, à la police.

AUGUSTA. Et tu t'imagines que la police te croira ? « Je suis le grand écrivain Annibal Leborgne. » Mais tu ne t'es pas regardé ? « Et moi, je suis la reine d'Angleterre. »

ANNIBAL. Ah oui ? Eh bien, nous allons voir...

AUGUSTA. Les fausses Jeanne d'Arc et les faux Louis XVII, il y en a eu beaucoup et ça n'a jamais pris.

ANNIBAL, *ébranlé*. Je saurai me défendre.

AUGUSTA. Pour l'état civil, tu es mort. Si tu crois qu'on peut comme ça leur faire corriger leurs écritures ? Tu oublies qu'on a reconnu ton corps.

ANNIBAL. Comment a-t-on pu reconnaître mon corps ?

AUGUSTA. Moi, je l'ai reconnu, à la Morgue.

ANNIBAL. Comment as-tu pu?

AUGUSTA. Je ne pouvais plus supporter cette incertitude.

ANNIBAL, *accablé*. Un comble.

AUGUSTA. Tu sais, les noyés de l'Institut médico-légal, c'est comme les parapluies aux objets trouvés. On y retrouve toujours à peu près le sien.

ANNIBAL. Et quelle tête avait-il, mon cadavre ?

AUGUSTA. Un pauvre minable. La figure toute mangée par les poissons... Pourquoi ça n'aurait-il pas été toi ? Le petit café de la berge s'appelle maintenant : « A la friture des grands hommes. » Tu n'as aucune chance. Aucune. Ne comprends-tu pas que la veuve d'Annibal Leborgne est maintenant une femme influente ? Je sonne le ministre. Il vient. De notre temps on n'obtient pas toujours ça avec les domestiques. Tiens, j'avais recommandé le petit Montivet, le fils de l'académicien, pour une mission à... enfin cette colonie où il y a des troubles.

ANNIBAL. Il n'y a plus de colonies, mais il y a toujours des troubles.

AUGUSTA. Aujourd'hui même, le ministre m'a téléphoné pour me dire qu'il était nommé attaché d'ambassade à Londres.

ANNIBAL. Ce n'est pas la même chose.

AUGUSTA. C'est aussi bien.

ANNIBAL. En tout cas, je ne vois pas le rapport.

AUGUSTA. Le rapport, c'est que si j'ai le bras assez long pour faire obtenir une ambassade à un imbécile...

ANNIBAL. Ça ça n'a rien de tellement exceptionnel.

AUGUSTA. ... je l'ai assez long pour faire obtenir une cellule à Sainte-Anne à un mégalomane qui se prend pour mon mari.

ANNIBAL. J'aurai des témoins.

AUGUSTA. Tu n'as pas de parents.

ANNIBAL. Et les gens du quartier ?... Tu crois qu'ils m'auront tous oublié ? Sans parler de Martha.

AUGUSTA. Oh ! Martha...

ANNIBAL. Et j'ai encore mieux, bien mieux.

AUGUSTA. Ah oui ?

ANNIBAL. Tu n'as jamais entendu parler des expertises grapholohiques ?

AUGUSTA, *commence à marcher dans la pièce.* Ça n'a jamais rien prouvé.

ANNIBAL. Tu cherches quelque chose ?

AUGUSTA, *déplace un ou deux objets.* Non. Je t'écoute.

ANNIBAL. Et ce n'est pas tout. Il y a aussi le dentiste...

AUGUSTA, *à la cheminée, caresse distraitement le buste d'Annibal.* Le dentiste ?

ANNIBAL. Un dentiste garde le dossier de ses travaux de prothèse. J'ai mes mâchoires moulées chez le docteur Muller. Infaillible. Ça vaut des empreintes digitales !

(*Augusta, sans répondre, élève lentement le buste, tenu comme une massue, au-dessus de la tête d'Annibal.*)

Hé oui ! Ma toute belle, il faut en prendre ton parti. A moi mon bureau. A moi mon argent. A moi les contrats américains. Et toi dans mon ombre, si je veux bien te tolérer dans mon ombre. Je suis vivant. Ma-gni-fi-que-ment vivant !

(*Augusta prend son élan pour assommer Annibal, qui n'a pas tourné la tête. A ce moment, on frappe à la porte qui donne sur le salon.*)

GERMAIN DESPRES, *à travers la porte.* Madame Leborgne !... Chère grande amie...

AUGUSTA, *prise de panique.* Attendez !...

(*A l'instant où elle va reposer le buste, Annibal se retourne vers elle et comprend.*)

ANNIBAL. Oh !... Et avec mon buste, encore !

AUGUSTA, *a reposé le buste et s'est jetée sur la porte qu'elle tient fermée des deux mains.* Que voulez-vous ?

GERMAIN DESPRES, *toujours à la porte.* On peut entrer ?

(*Il tourne le bouton.*)

AUGUSTA, *désespérément, tenant la porte.* Non !... Je suis toute nue !

GERMAIN. Ça n'a aucune importance. C'est moi, Germain.

ANNIBAL, *sarcastique, criant.* Je suis tout nu aussi !

AUGUSTA, *se retourne vers Annibal, furieuse.* Tu me paieras ça !

(*Pendant ce temps, la porte s'est ouverte.*)

GERMAIN, *portant une des piles de papiers.* Oh ! Pardon !

(*Augusta se rue sur Annibal qui se lève, et, pour empêcher qu'on le reconnaisse, lui prend la tête dans ses deux mains et l'embrasse férocement sur la bouche.*)

ANNIBAL, *à moitié étouffé.* Vas-tu... me laisser ?

AUGUSTA, *bas.* Embrasse-moi.

ANNIBAL. Garce !

(*Elle lui reprend la bouche, toujours en cherchant à le masquer. Annibal se débat. Clo apparaît derrière Germain médusé. Elle porte aussi un carton plein de papiers.*)

CLO, *indignée.* Oh !...

AUGUSTA, *entendant la voix de Clo.* Vous, laissez-nous tranquilles ! (*Elle lâche Annibal, se rue vers la porte avec l'énergie du désespoir et arrive à la claquer. Elle se jette alors sur Annibal suffoqué, le repousse vers sa chambre malgré une faible résistance.*) Toi, dans ma chambre !

(*La porte du salon a été rouverte par Clo agressive. Augusta va la repousser. Mais pendant ce temps Annibal essaie de revenir en rouvrant sa porte. Augusta court d'une porte à l'autre, mais est finalement prise de vitesse.*

Annibal rentre d'un côté. De l'autre, Clo et Germain, suivis de Tony Dubois, portant lui aussi un carton plein de papiers. Augusta, terrorisée, se rassure peu à peu en comprenant qu'Annibal n'est pas reconnu.

scène 4

CLO, *visiblement furieuse contre Augusta.* Avec un gigolo ! et dans son bureau encore !... Hé bien, Madame, si vous nous avez fait perdre notre temps, vous, vous ne perdiez pas le vôtre.

AUGUSTA. Excusez-moi... J'étais occupée...

TONY DUBOIS. On veut bien le croire.

CLO. Nous vous rendons ces papiers. Pardon. (*Elle bouscule Annibal.*) Pardon. Il n'y a d'ailleurs rien à en tirer. Absolument rien.

AUGUSTA. Les papiers... Ah oui ! Les papiers...

TONY DUBOIS. Zéro. Des factures. De vieux devoirs de classe... Avec les notes du professeur, mauvaises en général...

GERMAIN. Navrant, c'est navrant. Pardon... (*Il bouscule Annibal.*)

CLO. De toutes manières, vous semblez avoir maintenant mieux à faire que d'entretenir le culte de votre mari.

AUGUSTA. Mais... Mais...

(*Tony bouscule Annibal.*)

ANNIBAL. Pardon !

(*Tony lui souffle la fumée au nez en lui donnant les manuscrits.*)

CLO. A propos, je vous signale deux ou trois notes intimes égarées là-dedans, comme celle-ci par exemple : « Etre en prison sans Augusta ce serait peut-être la liberté. »

AUGUSTA. Mais vous ne comprenez pas...

CLO. Nous comprenons très bien, Madame.

(*Elle fait une sortie pleine de dignité, suivie de Tony et de Germain qui sortent avec une légère inclinaison devant Augusta et sans saluer Annibal. Clo, à haute voix, dans l'entrée.*)

Pauvre Annibal Leborgne !

scène 5

Annibal n'a pas réagi. Il est médusé de n'avoir pas été reconnu. Augusta se retourne vers lui, furieuse.

AUGUSTA. Hé bien ? Tu es content ? Tu as vu l'effet que tu faisais ? Va rassembler tes preuves ! Va trouver ton graphologue et ton dentiste ! Téléphone aux journaux ! Ne te gêne pas ! Et moi qui ai failli tout à l'heure... t'empêcher de faire l'imbécile. (*Prenant à nouveau le buste et le reposant.*) J'étais trop bonne. Tu as compris maintenant. Tu es mort. C'est Annibal Leborgne mort qui existe. Vivant, tu n'es plus rien. On ne te reconnaît même pas.

ANNIBAL, *ébranlé.* Parce que Clo est myope...

AUGUSTA. Non. Parce qu'on ne t'avait jamais regardé.

Parce que tu n'as rien pour attirer l'attention. Tu es anodin, tu es insignifiant, tu es neutre. Tu ne parles même pas de toi dans ton livre. Regarde les autres. Pour qu'on parle d'eux, il faut qu'ils commencent. Ce qui t'est arrivé, je vais te le dire. Ton suicide t'a donné de la couleur. Si tu reparais, qu'est-ce que tu crois ? Que ceux qui ont fait ta légende te pardonneront de les ridiculiser ? D'abord, ce sont tes confrères : et tes confrères t'aiment mieux mort. On va tourner un second film sur toi. Tu connais le titre : « Vous êtes tous mes assassins. » Si tu es vivant, qu'est-ce qui reste ?

ANNIBAL. En somme je n'ai plus qu'à me suicider pour de bon.

AUGUSTA. On ne t'en demande pas tant. Tu n'es pas bien comme tu es ? Ceux-là, tiens... (*Elle montre les portraits.*) ... les autres morts... ils ont moins de chance..

ANNIBAL. Non ! Non ! C'est trop injuste !

AUGUSTA. Tu préfères être le héros d'une mystification, d'une farce ? Je vois d'ici les manchettes : « Annibal Leborgne était un imposteur. »

ANNIBAL. Un imposteur parce que je suis moi.

AUGUSTA. « Annibal Leborgne n'existait pas. »

ANNIBAL. Mais j'existe, tout est là, précisément, j'existe !

AUGUSTA. Le *Sexe et le Néant* était l'œuvre d'un faussaire !

ANNIBAL. D'un faussaire !

AUGUSTA. Ils l'écriront et ils auront raison de l'écrire ! Des centaines de milliers de lecteurs dans le monde ont donné leur argent pour acheter ton livre à cause de ta mort. Tu n'as pas été seulement un faussaire, tu as été un escroc.

ANNIBAL. Un escroc !

AUGUSTA. Oui, ils ont été volés ; et moi aussi tu m'as volée !

ANNIBAL. Là, tu ne crois pas que tu vas un peu fort ?

AUGUSTA. Tu m'as volée, moi à qui tu dois tout, moi qui t'ai fait. Je sais bien que tu ne me le pardonnes pas. Je vais te dire : ce qui te met en rage, c'est que j'ai quand même réussi, c'est que j'ai pris ma revanche. Le rêve de ma jeunesse, le rêve que j'avais fait pour toi, je l'ai réalisé, moi. Qu'est-ce que tu crois donc ? Que tu peux donner le change ? Mais regarde ta figure, mon pauvre Nib... (*Elle lui montre la glace.*)

ANNIBAL. Oui, tu vas encore me dire du mal de ma tête. Tu perds ton temps. On s'entend bien, elle et moi. C'est bien simple. On ne se quitte pas.

AUGUSTA, *elle lui montre le buste.* Regarde-la et regarde-le...

ANNIBAL, *mélancolique.* Le fait est que je ne suis pas très ressemblant.

AUGUSTA. Tu as ta légende maintenant. La légende, C'est fait pour les morts. Tu ne comprends pas que c'est pour toi que je parle ? Moi, je ne compte pas. J'ai l'habitude. Si tu ne penses pas à moi, pense à la France. Pense à ta statue à Saint-Florent-sur-Mioule. Pense au département de la Haute-Vienne...

(*Au moment où Annibal va répondre, un faible bruit vient de la coulisse. Augusta dresse l'oreille.*)
Voilà Martha qui rentre !

ANNIBAL. Martha !

AUGUSTA. Va dans ta chambre, vite.

ANNIBAL, *se précipite vers la chambre. Puis soudain se ravise.* Mais je suis idiot, moi ! Je reste.

(*Avant qu'Augusta ait pu répondre, Martha paraît dans la porte du couloir. Elle regarde Annibal. Deux secondes de silence.*)

scène 6

MARTHA. Madame a du monde ?

ANNIBAL. Mais, Martha...

AUGUSTA, *lui coupe précipitamment la parole.* Le film était intéressant, Martha ?

MARTHA, *ne regarde plus Annibal.* S'il n'y avait pas eu ce garçon à côté de moi, qu'il m'a fallu remettre à sa place. Le genou par-ci, la main par-là.

ANNIBAL, *veut exploser.* Enfin, c'est inimaginable !

MARTHA. Tous des cochons. Je pense que je dérange. Je vais me coucher.

ANNIBAL. Avant d'aller vous coucher...

AUGUSTA, *qui s'est rassurée, avec décision.* Martha, ce Monsieur...

MARTHA. Oui ?

ANNIBAL. Je suis...

AUGUSTA. Ce Monsieur, il ne vous rappelle rien ?

MARTHA, *considère Annibal attentivement.* Ben vrai !

ANNIBAL, *avec un espoir.* Ah ?

MARTHA. Ça n'est pas ordinaire. Il a tout à fait ses yeux.

AUGUSTA, *inquiète.* Ses yeux ?

MARTHA. Les yeux de mon gendre.

AUGUSTA, *rassurée, pousse l'expérience.* Vous ne voyez pas une ressemblance avec Monsieur ?

MARTHA. Avec Monsieur ?

AUGUSTA. Avec Monsieur Leborgne...
(*Annibal veut parler. Elle l'interrompt avec autorité.*)
Monsieur me dit qu'il est parent de Monsieur Leborgne. Oui. Un demi-frère. Un demi-frère naturel... Il arrive de province...

MARTHA, *regarde encore Annibal.* A la place de Madame, je me méfierais.

AUGUSTA, *triomphante.* Même pas un petit air de famille ?

MARTHA. Un air de famille ?... On dira ce qu'on voudra, mais Monsieur, c'était quand même un Monsieur. (*Elle sort. A haute voix, dans l'entrée :*) Tous des cochons.
(*Annibal est effondré. Augusta le regarde.*)

scène 7

ANNIBAL. C'est étrange. Je me demande si je suis encore moi.

AUGUSTA. C'est bien ce que je te reproche.

ANNIBAL. Tous ces gens qui regardent à travers moi... Il me semble que je suis en train de me dissoudre, de m'évanouir dans l'air... J'étais pourtant arrivé ici sûr de mon fait. On allait voir ce qu'on allait voir... Et voilà. Tu es entrée... Il a suffi que tu sois là et moi, j'ai commencé, de nouveau, à m'effacer du monde. Au point de me demander si je n'ai pas tort d'être là, vivant, et si ce n'est pas toi qui es dans le vrai en m'affirmant que je suis mort.

AUGUSTA, *doucement.* Mais tu es mort, mon chéri.

ANNIBAL. Tout ça, tout ce que je t'ai raconté, comme si c'était un rêve. Les morts ont peut-être des rêves où ils croient qu'ils sont vivants, où ils essaient d'être vivants. C'est fini maintenant. Je suis redevenu une ombre... Tu as raison. Le vrai Annibal Leborgne, c'est le tien. J'ai essayé... Je

n'ai pas pu... Comme autrefois, tu sais. Tu avais toujours le dernier mot. Tu est la plus forte, voilà tout. (*Il s'est levé et se dirige vers la porte.*)

AUGUSTA. Prends quand même cet argent. Tiens... (*Elle rajoute un billet.*)

ANNIBAL. C'est vrai. Merci...

AUGUSTA. Tu ne vas pas te jeter à l'eau ?

ANNIBAL. Pourquoi faire. Je suis mort.

AUGUSTA. Ah ! mais oui.

ANNIBAL. Je ne le savais pas. Maintenant, je le sais... (*Un silence.*) Ce n'est pas drôle.

AUGUSTA. Bien sûr, mon pauvre chéri.

ANNIBAL. Le difficile, quand on est mort, c'est de continuer à vivre.

AUGUSTA. Tu ne vas quand même pas partir avec les pantoufles.

ANNIBAL. Excuse-moi, je suis si distrait.

AUGUSTA. Où vas-tu aller ?

ANNIBAL. Dans mon hôtel meublé, je pense. De petites femmes pas trop chères viennent au bar ; un vieux général ukrainien qui a fait la guerre russo-japonaise en 1905 est mon partenaire aux dominos, et il y a une machine à sous. J'ai fait cinq millions l'autre soir.

AUGUSTA. Cinq millions !

ANNIBAL. Cinq millions de points. Ça donne une autre partie, gratuite. J'écris un peu, aussi, le soir, dans ma chambre. Oh ! Rien que pour moi. Voilà.
(*Il est en train de franchir la porte. Augusta est prise d'une idée soudaine.*)

AUGUSTA. Tu écris ?

ANNIBAL. Oui, je te le dis. Je noircis un peu de papier. Quand on a ça dans la peau...

AUGUSTA, *le retenant.* Il y en a beaucoup ?

ANNIBAL. Est-ce que je sais, moi ? Tu connais mes habitudes. Des notes, des pensées comme elles viennent...

AUGUSTA. Annibal, tu ne vas pas partir comme cela. C'est si triste, ce qui t'arrive... Ces quelques billets, cette aumône. Oui, c'était mesquin de t'offrir ça. Annibal Leborgne est mort. Ça, on n'y peut rien, mais pourquoi... Albert... comment t'appelles-tu déjà ?...

ANNIBAL. Lerond.

AUGUSTA. Pourquoi Albert Lerond, le demi-frère de province, ne viendrait-il pas s'installer ici ? Simplement, il faut que personne, absolument personne ne puisse deviner qui tu es vraiment. Mais ce n'est pas compliqué, puisque personne ne te reconnaît. Albert Lerond. Les mêmes initiales. C'est commode pour les chemises...

ANNIBAL. Je ne vois pas...

AUGUSTA. Ne me dis pas que tu préfères la crasse de ton hôtel meublé, les dominos du général de la guerre de Crimée...

ANNIBAL. Russo-japonaise. Les généraux vivent vieux, mais pas si vieux.

AUGUSTA. Je t'offre de vivre ici comme un coq en pâte... de faire ce que tu aimes ?

ANNIBAL. Ce que j'aime.

AUGUSTA. Tu viens de me dire que tu écrivais, dans ta chambre d'hôtel. Tu ne seras pas mieux ici pour écrire, non ?

ANNIBAL. Pour quoi faire ? Pour publier un livre sous un faux nom ?

AUGUSTA. Tu ne comprends donc rien. Nous publierons le livre en pleine lumière. Le second livre d'Annibal Leborgne ! Un livre capital ! L'œuvre posthume du grand écrivain !

ANNIBAL. Ah ? C'est ce que tu as trouvé ?

AUGUSTA. Demain, j'envoie un communiqué aux journaux. Nous avons découvert dans un débarras une valise pleine de notes inédites. Nous commençons à les mettre en ordre. Dans un mois, c'est fini. Dans deux mois, le second livre de mon grand Annibal sort en même temps en France et aux Etats-Unis. Un événement formidable !

ANNIBAL. Je vois. Je serai mon propre nègre.

AUGUSTA, *naïvement.* Qui écrirait ce livre mieux que toi ?

ANNIBAL. Ça, j'admets... Mais, je ne suis pas d'accord.

AUGUSTA. Mon chéri, il faut que le second livre d'Annibal Leborgne soit digne du premier, plus fort, plus beau que le premier.

AUGUSTA. Tu ne penses donc qu'à l'argent !

ANNIBAL. J'ai dit, pas d'accord.

AUGUSTA. C'est ton dernier mot, mon chéri ?

ANNIBAL. Oh oui ! Tu avais fait un beau rêve. Combiner tous les avantages ! Etre la veuve d'un mari vivant ! Ne compte pas sur moi.
(*Augusta a pris le téléphone et commence à former un numéro.*)
Qu'est-ce que tu fais ?

AUGUSTA. J'avertis les journaux qu'Annibal Leborgne, vivant, sauvé des eaux comme Moïse, vient de reparaître au domicile conjugal. Son suicide n'était qu'une petite mystification publicitaire.

ANNIBAL. Tu es folle. Laisse ce téléphone.
(*Ils se battent autour du téléphone. Augusta le tient en l'air à bout de bras. Annibal saute en vain pour l'attraper.*)

AUGUSTA. C'est bien pour ça que tu es revenu ? Tu vas être servi. Ils vont savoir que tu es vivant et que tu n'es qu'un pitre.

ANNIBAL. Ne fais pas ça.

AUGUSTA, *en pleurant elle commence à former le numéro.* Opéra...

ANNIBAL. Arrête... Augusta !... Pour l'amour de Dieu !

AUGUSTA. Ce n'est pas Dieu que j'ai épousé. C'est toi. Que ta volonté soit faite... Dix-huit...

ANNIBAL, *il montre le buste.* Pas à lui... C'est lui que tu vas ridiculiser, déshonorer. C'est sur lui que tu te venges...

AUGUSTA. ... Vingt-trois... Allô !... *L'Omnibus ?...* Allô ! Ce n'est pas *l'Omnibus ?...* Tu m'as fait faire un faux numéro. (*Elle se prépare à recommencer. Annival profite du répit qu'elle lui a laissé volontairement.*)

ANNIBAL. Je reste, Augusta. Je reste. Je vivrai ici, je travaillerai. Je ferai tout ce que tu voudras. Je reste. C'est magnifique ce que tu me proposes. Un autre livre, plusieurs autres livres. Tous ces millions de lecteurs, ils ne sauront pas que je les vois se jeter sur mon œuvre, mais moi je le verrai. Qu'est-ce que cela peut faire que je sois caché ? Et même, vois-tu, cet anonymat, cet effacement, ce sera pour moi une expérience nouvelle, enrichissante. Une expérience que personne n'aura jamais faite. Tiens, j'ai déjà mon prochain titre : *Un Homme qui n'existe pas.*

AUGUSTA, *repose le téléphone, sans vouloir triompher, toujours douloureuse.* Bon ça. Mais moi, j'existe. Qu'est-ce que je suis là-dedans ? Une femme qui n'est pas aimée... Qu'est-ce que cela peut me faire d'avoir raison, si tu ne m'aimes pas ?

ANNIBAL. Mais je t'aime ! Je t'aime ! Si je suis revenu, c'est que je ne pouvais plus me passer de toi !

AUGUSTA, *se précipite vers lui.* Nib !... Tu me les as dits, ces mots. Ces mots que j'attendais... Tu m'aimes ! Tu ne peux pas te passer de moi ! Oh ! c'est bien vrai ?

ANNIBAL. C'est vrai.

AUGUSTA. C'est vrai... Oh ! Mais c'est qu'il a des larmes dans les yeux, mon petit mari, ma grosse bête en sucre, ma chose à moi. Il ne faut pas pleurer comme ça, voyons ! Qui va se faire gronder ? Allons, c'est fini. On n'y pense plus, à ces vilains journalistes.

ANNIBAL. Non ?

AUGUSTA. Mais non. Fini, fini fini. On sera bien sage ?

ANNIBAL. On sera bien sage.

AUGUSTA. On ne fera plus de peine à sa petite femme chérie ? On l'aimera beaucoup, beaucoup beaucoup, beaucoup ?

ANNIBAL. Oui.

AUGUSTA, *elle s'assied, l'attire sur ses genoux.* On sera pour elle l'enfant qu'on ne lui a pas donné ?

ANNIBAL. Oui.

AUGUSTA. On restera bien gentiment à la maison. On ne se montrera pas aux méchantes gens qui emportent les petits garçons... On fera ses devoirs ?

ANNIBAL. Oui.

AUGUSTA. Beaucoup de jolis devoirs ?

ANNIBAL. Oui.

AUGUSTA, *elle lui caresse les joues, puis ses caresses deviennent plus sensuelles.* Et le soir, quand on aura bien travaillé, on aura sa récompense...

ANNIBAL, *avec un faible sursaut de défense.* Augusta...

AUGUSTA, *elle passe sa main entre deux boutons de la chemise.* On viendra se coucher près de sa petite femme chérie.

ANNIBAL. Tu ne crois pas que...

AUGUSTA. On se serrera contre elle. Bien fort...

ANNIBAL, *héroïquement, essayant de se dégager.* Augusta... Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux que je prenne ces vingt mille francs ?

AUGUSTA. Non, puisque tu m'aimes, mon chéri. (*Presque menaçante.*) Tu m'aimes ?

ANNIBAL, *avec une morne résignation, ferme les yeux.* Je t'aime.

(*Les mains d'Augusta se font de plus en plus amoureuses.*)

AUGUSTA. C'est cela. Ferme les yeux. Le jour de mes huit ans, mon oncle Etienne m'avait donné une poupée magnifique, presque aussi grande que moi. Elle fermait les yeux. Je la prenais sur mes genoux, comme tu es là. Le soir, je l'emmenais dans ma chambre, je la déshabillais... (*Elle défait le nœud de cravate, déboutonne la chemise.*) ... Je la couchais dans mon lit, pour l'avoir à moi, rien qu'à moi... (*Annibal a abandonné toute résistance*). Mon bébé. Mon gros bébé... (*Soudain, elle tourne la tête vers le buste, et le montre à Annibal.*) Il est là, près de nous. Il nous regarde. Il nous approuve. C'est pour Lui que nous allons vivre tous les deux maintenant.

NOIR

ÉPILOGUE

Il n'y a plus sur la scène qu'un fond noir, comme dans la seconde partie du deuxième acte.
Au fond, Augusta, Jules Jullimard, son secrétaire, la femme du monde, Clo, Tony Dubois, Germain Després sont réunis, coupe de champagne en main, fêtant la sortie du premier livre posthume d'Annibal Leborgne, Un homme qui n'existe pas.
Devant eux, un léger dispositif (tulle) donne l'impression qu'on les voit à travers une baie vitrée.
A droite, Annibal et Denise regardent cette réception du dehors, immobiles.

CLO. C'est un départ formidable.

LES AUTRES, *ensemble.* Merveilleux. A tout casser. Comme ça ! Dix mille par jour !

AUGUSTA. Je suis folle de joie.

LA FEMME DU MONDE. Chère Augusta, nous sommes si heureux pour vous... et si fiers de vous. La découverte, la mise en ordre de ces manuscrits, ce doit être un travail immense, mais tellement merveilleux !

AUGUSTA, *modeste.* Oh ! Je suis un peu aidée.

TONY DUBOIS. Vous allez... battre le tirage du « Sexe », Monsieur Jullimard.

JULES JULLIMARD. Je n'en suis pas tout à fait sûr. (*Rumeurs incrédules.*)

LES AUTRES. Vous faites le modeste. C'est évident. C'est dans la poche. Je prends le pari. Mais pourquoi...

JULES JULLIMARD. Nous pouvons bien le dire entre nous. Dans le triomphe du *Sexe*, il y a eu beaucoup de chance, de publicité, de snobisme, un coup heureux, si vous voulez. Comme on en avait déjà vu. Mais *Un homme qui n'existe pas*...

AUGUSTA, *un peu agressive.* Hé bien ?

JULES JULLIMARD. *Un homme qui n'existe pas*, c'est différent. Cela va bien plus loin, bien plus profond. Une expérience tellement plus personnelle, tellement plus... oui... douloureuse, saignante. Vous comprenez, *Un homme qui n'existe pas*, ce sera un peu plus difficile, parce que...

CLO. Parce que... ?

JULES JULLIMARD. Parce que, cette fois, c'est *vraiment* un grand livre.

(*De l'autre côté de la scène, Denise tire par le bras Annibal qui écoute et regarde.*)

DENISE. Tu viens ? Qu'est-ce qu'ils racontaient ?

ANNIBAL. Oui. On peut s'en aller maintenant... C'était une réunion littéraire.

DENISE. Ah oui ! Pour le nouveau livre de cet écrivain qui s'est suicidé ?

ANNIBAL, *avec orgueil.* Oui. Ils disent qu'il est meilleur que le premier.

DENISE. Je vais l'acheter. S'il y a quelque chose que je ne comprends pas bien, tu m'expliqueras, mon lapin ?

ANNIBAL, *gentiment.* J'essaierai.

DENISE. Tu es sûr que tu comprendras, toi ?

ANNIBAL. Je crois que je comprendrai.

FIN

LES GALAS DE LA PIECE EN UN ACTE

L'activité de notre groupement étant uniquement basée sur la découverte de pièces en un acte, nous prions instamment les auteurs de ne pas nous envoyer d'œuvres dépassant ce cadre. Notre besogne est déjà très lourde et nous sommes dans l'impossibilité de lire des pièces en trois actes.

D'une façon générale il est préférable, avant de nous adresser un manuscrit, de nous demander le règlement du concours en écrivant à Ange Gilles, 34, rue Scheffer, Paris (16e) ou en venant le voir à « l'Avant-Scène », 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris, où il reçoit les acteurs et les auteurs, tous les mercredis matin, de 10 heures à midi.

"LE SEXE ET LE NÉANT"...

« Me voilà en posture de débutant », écrit Thierry Maulnier dans Le Figaro Littéraire *pour présenter sa première pièce comique :* Le Sexe et le Néant. *Cette humilité, quand il s'agit d'un auteur chevronné comme Thierry Maulnier, est méritoire. Surtout quand il s'agit d'un homme de théâtre qui s'est illustré dans la tragédie d'inspiration classique* (La Course des Rois) *ou historique* (Le Profanateur) *ou encore, traitant l'un des problèmes les plus dramatiques de notre époque* (La Maison dans la Nuit). *Comme adaptateur, Thierry Maulnier a su mettre... en pièce le monumental roman d'André Malraux :* La Condition humaine *et traduire pour le public français l'austère* Prince d'Egypte, *de Christophen Frey et le passionnant* Procès à Jésus, *de Diego Fabbri.*

Avec Le Sexe et le Néant, *Thierry Maulnier a mis en scène... de ménage un milieu qu'il connaît bien, celui des lettres et de l'édition. Est-ce pour cela que les critiques — qui hantent, en général, ce même milieu — ont diversement apprécié cette comédie destinée, avant tout, à faire rire ?*

...ET LA CRITIQUE

PAUL GORDEAUX :

Un essai concluant

Pour son premier essai dans le genre comique, M. Thierry Maulnier a retrouvé par instants la verve féroce de Feydeau dans ses chefs-d'œuvre en un acte comme *Feu la Mère de Madame* ou *N'te promène donc pas toute nue* ; l'observation narquoise de Courteline et, quand il fait la satire des milieux littéraires, l'ironie mordante du Bourdet de *Vient de paraître.*

Le dialogue de M. Thierry Maulnier abonde en traits qui vont loin et en répliques qui portent dru. Le pénétrant essayiste, le chroniqueur délié, le pamphlétaire vigoureux, le puissant dramaturge que nous connaissions déjà en Thierry Maulnier peuvent, s'ils le veulent, se muer aussi en auteur comique. La preuve est faite.

France-Soir

JACQUES LEMARCHAND :

Une satire qui plaira

Thierry Maulnier, averti autant que personne des réalités de la presse et de l'édition, connaissant parfaitement ces milieux, a très vite compris que s'il les décrivait comme ils sont il n'intéresserait pas grand monde. Non que la réalité soit pire, ou plus indicible, que ce qu'il expose — simplement, elle n'intéresserait pas le moins du monde un public qui s'est fait de la presse et de l'édition une certaine idée, qui a choisi une fois pour toutes les ridicules et les vices de ces activités, et qui n'entend point qu'on lui en montre de nouveaux, et de plus vrais. C'est pourquoi la satire de Thierry Maulnier, pour amusante qu'elle soit, pour nourrie qu'elle soit de faits approximativement vrais et nécessairement grossis par les légitimes exigences de la satire et du comique, ne renouvelle pas beaucoup le sujet et plaira par là-même. Elle plaira aussi, sur un autre plan, et peut-être plus sérieux, par la peinture de la vie familiale d'un mauvais écrivain, et qui se sait médiocre, et qui voudrait bien oublier qu'il l'est, mais auquel sa femme rappelle sans cesse sa médiocrité en lui faisant remarquer que seuls les bas travaux de la librairie auxquels il se livre alimentent la caisse du ménage. Cela existe, et cela est à la fois sordide et tragique. Mais cela aussi ne peut émouvoir que les initiés : en rendant l'affaire burlesque, mais d'un burlesque grinçant, Thierry Maulnier rejoint la comédie traditionnelle.

Le Figaro Littéraire

STEPHEN HECQUET :

« Bonne dans le détail, exécrable dans l'ensemble »

Il n'y a pas que de la farce de patronage ou de l'esprit de revue à bon marché dans cette première comédie de Thierry Maulnier. Il y a des mots, des répliques, des situations, un mouvement, une verve satirique, une fermeté d'écriture, une sûreté de frappe qui dénoncent, non seulement l'écrivain de race, le journaliste incisif que nous avons appris à aimer et à estimer, mais mieux encore : un dramaturge habile, un véritable homme de théâtre...

Et cependant, cependant...

Ou, pour aller au plus court, et en empruntant au langage universitaire, la copie du normalien Thierry Maulnier mériterait l'annotation suivante : « Bonne dans le détail, exécrable dans l'ensemble ! »

Aux Ecoutes

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Un rire qui fait froid dans le dos

Cette diatribe, ce tableau d'une rébellion, cette apothéose de rancœur conjugale, cette gravure d'une abdication m'ont semblé d'un mordant, d'une cruauté, d'une âpreté assez dramatique sous les couleurs de la farce et, comme dans l'épaisseur de l'eau on croit apercevoir l'image d'un bâton brisé, à travers la bouffonnerie des personnages, des traits et des épisodes, j'ai, à tort ou à raison, discerné le grincement d'une espèce de désespoir : un rire qui fait un peu froid dans le dos. Thierry Maulnier ou le caricaturiste lucide des causes perdues.

C'est d'ailleurs le reste de l'histoire (dont il faut bien que je vous réserve la surprise) qui a permis à Marcelle Tassencourt, metteur en scène du *Sexe et le Néant*, de faire preuve de la plus grande ingéniosité dans les « flashes » qui ponctuent cette partie de l'action.

Le Figaro

B. POIROT-DELPECH :

Un style sûr

A la fin surtout, lorsque l'écrivain se résigne à écrire clandestinement des livres posthumes pour ne pas compromettre le succès que sa femme a bâti sur son faux suicide, M. Thierry Maulnier retrouve dans le rire amer la distinction de pensée et de sentiment que l'on aimait dans ses premières pièces. Oui, soyons justes : le premier et le dernier acte s'imposent à plus d'un moment par l'acuité des notations psychologiques, par l'exploitation habile des situations et par un style sûr, aux mots d'auteur bien frappés.

Le Monde

MARCELLE CAPRON :

Un accent profond qui ne s'oublie pas

« Ceci est ma première comédie, écrit Thierry Maulnier. Je suis donc tenté de demander aux spectateurs une indulgence particulière. » Il n'en est pas besoin, vous pouvez m'en croire. Car cette comédie a un accent profond et qui ne s'oublie pas. Le grand rire de réaction qu'elle déchaîne, s'il nous empêche d'en trop sentir la férocité, ne nous empêche pas d'en goûter la qualité, de nous émerveiller de ses trouvailles, de son dialogue, de son humour, de ses mots.

Jean-Marie Amato n'a jamais été plus vrai, plus pitoyablement vrai, que dans le rôle d'Annibal Leborgne. Nous le voyons, comme il le dit, se dissoudre à nos yeux, sous ce corrosif : sa veuve de femme. Personnage de drame au milieu des autres personnages de comédie, le plus humain, avec Denise la fille de joie. Et c'est lui, c'est Annibal qui donne à *Le Sexe et le Néant* l'accent profond dont je parlais.

Combat

MAX FAVALELLI :

Excellente troupe

Dans une ingénieuse mise en scène de Mme Marcelle Tassencourt, qui utilise avec souplesse des décors de Jacques Marillier et une musique de Maurice Jarre, une excellente troupe anime cette farce un peu trop systématique.

M. Jean-Marie Amato tire bien les ficelles de son pantin. Mlle Nelly Vignon a toutes les grâces qu'il faut pour le repos de l'intellectuel, et Mlle Armande Navarre l'agressivité acidulée des chapelles germanopratines. Mais il faut saluer tout particulièrement la drôlerie, le sens caricatural de Mlle Marthe Mercadier.

Après avoir brillé dans *Feu le mari de Madame*, elle serait irrésistible dans *Feu la mère de Madame.*

Paris-Presse

Un acte d'André Camp

D'après une nouvelle de Joaquin Arderius

NUIT DE GEL

Distribution

Melchior, *paysan, 35 ans*	**Louis Arbessier**
Polonia, *sa femme, 30 ans*	**Jacqueline Morane**
Cayetano, *leur fils, 6-7 ans*	**Janine Camp**

Cette pièce a été créée, dans sa version radiophonique, sur les antennes de la R.T.F.

Le décor représente la pièce unique d'une masure paysanne, dans une région très pauvre de l'Espagne méditerranéenne, en 1930. A droite, un grand lit dans une alcôve, Non loin du lit, par terre, sur un grabat, dort un enfant qui pousse, de temps en temps, des gémissements étouffés. A gauche, une cheminée. Au fond, une porte ouvrant sur la campagne. Au dehors, il fait une nuit claire de mars. A l'intérieur, une triste bougie, posée sur une table, éclaire la scène.

Lorsque le rideau se lève, Polonia est couchée dans le lit. Melchior, lui, est encore debout. Il se dirige vers la porte du fond et l'ouvre.

MELCHIOR, *regardant la campagne.* — Chienne de nuit !

POLONIA, *couchée.* — Il gèle dehors, Melchior ?

MELCHIOR. — A pierre fendre...

POLONIA. — Quel mauvais sort sur nous !

MELCHIOR, *toujours sur la porte.* — Pas un souffle d'air !

POLONIA. — Va voir la casserole aux poules.

MELCHIOR, *de l'extérieur.* — L'eau est dure comme du caillou !

POLONIA. — Nous n'aurons pas une amande !

MELCHIOR, *revenant.* — Elles seront toutes gelées.

POLONIA. — Entre et ferme la porte.

(*Melchior entre et ferme la porte.*)

MELCHIOR. — Je vais faire un peu de feu avec ce qui me reste du figuier.

(*Il s'approche de la cheminée et frotte une allumette. Polonia se met à tousser, l'enfant aussi.*)

POLONIA. — Tu nous enfumes ! Nous allons étouffer.

MELCHIOR. — Si je pouvais faire arriver cette fumée jusque sur les amandes !

POLONIA, *elle tousse.* — J'ai le cœur serré, Melchior ! Quel malheur !

MELCHIOR. — Pas de chance cette année.

POLONIA. — Tous les ans c'est pareil. Souviens-toi, il y a deux ans, et l'année dernière... ; la terre elle-même était gelée.

MELCHIOR. — Si le vent d'est se met à souffler, nos amandes tomberont toutes.

POLONIA. — Il n'y a que dans le grenier où elles sont en sûreté.

MELCHIOR. — L'amande peut rapporter beaucoup de pesetas, mais avec elle on ne peut jamais savoir. Le temps d'aspirer une bouffée de cigare, et te voilà refait. C'est comme lorsqu'on joue aux cartes.

POLONIA. — Si nous pouvions aller à la « huerta » de Clarera et prendre à ferme un jardin potager !

MELCHIOR. — Non, Polonia ! Nous autres, nous n'arrivons pas à sortir de la pauvreté ! Là-bas, l'eau et le propriétaire grignotent tout. Ici, on travaille un peu et une année dans l'autre...

POLONIA. — Tu n'as pas de quoi payer tes dettes.

(*Silence. Le feu pétille. La femme et l'enfant toussent.*)

Tu ne viens pas au lit, Melchior ?

MELCHIOR. — Je n'ai plus sommeil.

POLONIA. — Moi non plus, je ne peux pas m'endormir... Crois-tu que les amandes gèleront ?... Tout va de travers pour nous.

MELCHIOR. — Comment en serait-il autrement ?

(*Silence. Melchior s'assied près du feu et sort de sa poche un livre dont, visiblement, il ne sait que faire.*)

POLONIA. — Que fais-tu avec ce livre ?

MELCHIOR. — Rien. Ce matin, au marché de Clarera, un homme s'est approché de moi et m'a demandé : « Veux-tu t'émanciper ? »

POLONIA. — Qu'est-ce que ça veut dire, Melchior ?

MELCHIOR. — Je ne sais pas ! Je n'ai rien dit et il m'a donné un livre en me disant : « Prends, lis, fais ce qu'il dit, donne-le à un autre et tu deviendras un homme. » Je l'ai mis dans ma poche et le voilà. Ce doit être quelque médicament. C'était sans doute un guérisseur.

POLONIA. — Et pourquoi le regardes-tu, puisque tu ne sais pas lire ?

MELCHIOR, *lentement.* — Nous, on est des bêtes qui parlent... Tiens, voilà ce que j'en fais de ce livre. (*Il jette le livre dans le feu. Silence.*)

POLONIA. — Melchior !

MELCHIOR. — Que me veux-tu ?

POLONIA. — Sors un peu voir si le vent s'est levé. Ce serait bon signe. Les gelées sont plus fortes par temps calme., n'est-ce pas ?

MELCHIOR. — Eh ! Il vient quelquefois du nord une de ces bises en lame de couteau !

POLONIA. — Tu ne sors pas ?

(*Melchior se lève, fait quelques pas et ouvre la porte.*)

MELCHIOR, *sur la porte.* — Tu parles d'un calme, Polonia ! (*Il ferme la porte et revient.*)

POLONIA. — Il doit faire très froid.

MELCHIOR. — Un froid qui laisse les hommes comme le verre. Les arbres sont comme pétrifiés. On dirait les soldats de ma classe quand nous nous mettions en carré devant le sergent.

POLONIA. — Quel malheur !

MELCHIOR. — N'en fais pas une maladie. (*Sourdement.*) Qu'ils gèlent ! Et que gèlent aussi les racines des amandiers ! Voyons s'il viendra une gelée qui emporte tout ! Une gelée immense qui aille d'ici à la fin du monde ! Une qui arrache tout jusqu'à la racine !... Et après, nous serons tous à égalité !

POLONIA. — Tu ne sais pas ce que tu dis, Melchior.

MELCHIOR. — Quoi ?

POLONIA. — Pourvu que nous ayons la santé.... Dieu fera le reste.

(*Silence.*)

MELCHIOR. — Le petit dort ?

POLONIA. — Il est là sur son matelas sans bouger.

MELCHIOR. — Je ne crois pas que ce sommeil si profond, ce soit bon, Polonia.

POLONIA. — Je le sais bien et j'ai peur. On dirait que quelqu'un vient, lui prend la vie et l'emmène quelque part jusqu'à ce qu'il se réveille.

MELCHIOR. — Ce qu'il a, d'autres l'ont eu avant lui.

(*Silence.*)

POLONIA. — Melchior ?

MELCHIOR. — Quoi, femme ?

POLONIA. — Ecoute.

MELCHIOR. — Oui.

POLONIA. — Combien don Nicolas t'a-t-il donné ?

MELCHIOR. — Quarante douros.

POLONIA. — Ecoute, Melchior.

MELCHIOR. — Quoi ?

POLONIA. — Quarante et douze de plus, combien ça fait ?

MELCHIOR. — Cinquante-deux.

POLONIA. — Et deux de plus ?

MELCHIOR. — Cinquante-quatre.

POLONIA. — Et si tu rajoutes six par-dessus ?

MELCHIOR. — Soixante.

POLONIA. — Soixan... Combien dis-tu que cela fait, Melchior ?

MELCHIOR. — Soixante, femme.

POLONIA. — Et soixante douros, combien ça fait de billets comme celui qu'on t'a donné pour la truie ?

MELCHIOR. — Trois.

POLONIA. — Alors, ça fait trois billets comme celui-là que nous devons ?

MELCHIOR. — Comment comptes-tu ?

POLONIA. — Compte après moi, tu verras.

MELCHIOR. — Oui, soixante douros sans compter les trois mesures de blé que don Nicolas nous a avancées pour les semailles.

POLONIA. — Combien te les a-t-il comptées ?

MELCHIOR. — Je lui donnerai un peu plus d'un celemin par mesure.

POLONIA. — C'est à lui payer sur l'aire, n'est-ce pas ?

MELCHIOR. — On croirait que tu n'es pas d'ici, Polonia, avec tes questions !

POLONIA. Je dis bien à payer sur l'aire ? Oui ou non ?

MELCHIOR. — Sur l'aire, s'il n'arrive pas avec le blé, comme avec les amandes.

POLONIA. — C'est là que je voulais en venir, Melchior.

MELCHIOR. — A quoi, femme.

POLONIA. — Les quarante douros que nous lui devons avant les trois billets, ne faut-il pas les lui payer avec les amandes ?

MELCHIOR. — Il semble que nous ne les paierons pas avec les amandes.

POLONIA. — C'est là que je voulais en venir, Melchior.

MELCHIOR. — Il faudra que je le paie en faisant des journées avec l'âne.

POLONIA. — Je vois tout cela en noir.

MELCHIOR. — Donne-toi deux coups de poing dans les yeux et ça deviendra de toutes les couleurs.

POLONIA. — Il faut que tu lui parles pour lui demander d'attendre jusqu'à la récolte.

MELCHIOR. — Eh bien, voilà une chose à demander à don Nicolas !

POLONIA. — Nous ne pouvons pas payer avec des journées, mon ami. Qu'allons-nous manger, nous et le petit ?

MELCHIOR. — De la terre ! comme répond don Nicolas à ceux qui lui posent la question.

POLONIA. — Eh bien ! maintenant, il faudra qu'il attende parce que les journées, c'est pour apporter du pain à la maison. Nous n'allons pas laisser notre enfant mourir de faim !

MELCHIOR. — Toi, non, ni moi non plus, mais lui, oui.

POLONIA. — Il ne faut pas le payer avec des journées !

MELCHIOR. — Il m'obligera à les lui faire. Des journées ! C'est ce qu'il préfère !

POLONIA. — Il est pire que Caïn !

MELCHIOR. — Mais il a beaucoup de pesetas.

POLONIA. — Qu'elles lui portent malheur !

MELCHIOR. — La moitié de la campagne est à lui !

POLONIA. — Il lui en faut toujours davantage.

MELCHIOR. — Il a toujours été comme ça.

POLONIA. — C'est un démon !... (*L'enfant gémit longuement.*) Cayetano, mon fils, qu'as-tu ?

MELCHIOR. — Qu'est-ce qu'il a encore ?

POLONIA. — Que veux-tu y faire si l'enfant de mon âme est toujours malade ?

(*Cayenato pleure avec faiblesse, très tristement.*) Viens dans mon lit, mignon. (*L'enfant continue à pleurer.*) Qu'as-tu ? Allons, viens avec ta mère.

MELCHIOR. — Quel enfant ! Toutes les nuits, à la même heure, c'est la même chose.

POLONIA. — Cette fois, il pleure pour quelque chose, Melchior.

(*L'enfant gémit. Polonia se lève. Elle tousse.*)

MELCHIOR, *sourdement.* — Malédiction !

POLONIA, *s'approchant de son fils.* — Allons, Cayetano, lève-toi.

(*L'enfant pleure.*)

MELCHIOR, *plus fort.* — Cayetano !

POLONIA, *faisant lever l'enfant.* — Enfin, le voilà... Pauvre enfant, il tient à peine debout.

MELCHIOR. — Regarde dans quel état il est.

POLONIA. — C'est arrivé pendant son sommeil. Viens que je t'essuie le caca, mon roi.

MELCHIOR. — Laisse-le ! Il ne faut pas l'ennuyer. Ça va sécher en un rien de temps.

POLONIA. — Je vais chercher de l'eau.

MELCHIOR. — Tu sors ?

POLONIA. — Je reviens.

(*Elle ouvre la porte et s'éloigne. Melchior prend Cayetano et le conduit près du feu. Silence. L'enfant gémit sourdement. Polonia revient avec une cruche d'eau. Elle ferme la porte. Entrant.*)

Les paroles se gèlent ! (*Cayetano pleure.*) Mon Dieu, Cayetano est encore debout ? Ne pleure plus mon trésor.

MELCHIOR. — Laisse-le crever !

POLONIA. — Toi aussi, tu as une âme, Melchior ! Viens avec ta mère, mon joli.

MELCHIOR. — Tu sais, le petit Blas est plus gentil que toi.

CAYETANO. — Tant mieux ! (*Il pleure.*)

POLONIA. — Ne pleure pas, mignon, je vais te donner du pain.

CAYETANO, *montrant le feu qui fume encore.* — Je veux de ça.

MELCHIOR. — De la braise ?

CAYETANO. — De la cendre.

POLONIA. — C'est drôle ce vice qu'il a pour la cendre !

CAYETANO. — Si vous m'en donnez, maman, je ne pleure plus. (*Il hoquète.*)

MELCHIOR. — Ne mange pas de la cendre. C'est ça qui te donne la courante.

CAYETANO. — J'en veux, maman, j'en veux.

MELCHIOR, *criant.* — Eh bien, donne-lui-en !

POLONIA. — Je ne crois pas que la cendre soit mauvaise pour l'estomac.

MELCHIOR. — Du bois brûlé ne peut pas être du poison.

POLONIA. — Allons, ne pleure pas et assieds-toi sur cette chaise.

CAYETANO. — Vous allez m'en donner ?

POLONIA. — Toute la cendre qui est là, tu vas la manger si tu veux, mais tais-toi. (*Elle ramasse de la cendre avec ses mains et la met dans une assiette.*)

MELCHIOR. — Pétris-la avec de l'huile.

(*Polonia verse de l'huile sur la cendre, malaxe le tout et passe l'assiette à Cayetano.*)

POLONIA. — Quel goût peux-tu y trouver ? Si c'était des caramels, je comprendrais.

MELCHIOR. — Il avale ça avec délices.

CAYETANO, *la bouche pleine de cendres.* — Encore... (*Cayetano laisse glisser l'assiette de ses mains et s'écroule sur le sol, inanimé.*)

MELCHIOR, *se précipitant.* — Qu'est-ce qu'il a ? Il ne bouge plus.

POLONIA. — Mon petit, mon petit, tu n'en veux plus ?

MELCHIOR. — Il est tout froid.

POLONIA. — Mais il a les yeux grands ouverts... (*Un temps.*)

MELCHIOR, *il contemple son fils, par terre, écrasé de stupeur.* — Quelle nuit !

POLONIA. — Ne t'effraie pas, Melchior, Cayetano n'a rien de grave.

MELCHIOR. — Es-tu le bon Dieu ?

POLONIA. — Je ne suis pas le bon Dieu, mais je te répète que ça va se passer.

MELCHIOR. — Et si Cayetano était... ?

POLONIA. — Tais-toi ! Ne dis pas cela ! Regarde-le.

MELCHIOR. — Polonia ! Il ne parle plus... Il est plus froid que l'eau...

POLONIA. — Mets-le au lit, Melchior.

(*Melchior soulève son fils et le transporte dans le lit.*)

MELCHIOR. — Eh bien ?

POLONIA. — Ne te tourmente pas. Le petit va un peu mieux... On dirait qu'il est déjà un peu plus chaud.

MELCHIOR. — Pour voir... Il est toujours aussi froid.

POLONIA. — Apporte la bouteille de vinaigre et la vieille espadrille qu'il y a dans le coin... C'est ça... Verse du vinaigre sur l'espadrille et mets-la-lui sous le nez...

MELCHIOR, *tout en faisant ce que lui dis Polonia, lentement et doucement.* — Je te jure, Polonia, que si le gamin ne revient pas à la vie, je vais prendre mon couteau, je marcherai sur le chemin et, tous ceux que je rencontrerai, je les tuerai ! Je vais donner des coups de couteau jusqu'à briser ma lame. Je suis né sous une mauvaise étoile ! J'ai les os broyés à force de tant travailler. Et j'ai le sang noir à force d'ennuis. Ni pour la pêche, ni pour la contrebande, ni pour les arbres, nous n'avons de chance. (*Il élève la voix.*) Pour rien, Polonia. Nous n'avons de chance pour rien, pour rien !

POLONIA. — Nous n'avons pas de chance !

MELCHIOR. — Malheur aux pauvres ! Et nous autres, nous sommes plus que pauvres ! Si, au moins, nous pouvions garder notre petit ! Ah ! si Cayetano ne revient pas à la vie, je vais tuer jusqu'au Fils du Verbe !

POLONIA. — Ce petit est malade et il faut le soigner... Mais voilà que ça lui passe.

MELCHIOR. — Toi, que sais-tu ? Tu veux me tromper, tu veux me tromper... Je vais t'étrangler... ! (*Il prend sa femme à la gorge.*)

POLONIA. — Tu me fais mal, Melchior.

MELCHIOR. — ... Et je vais t'étouffer ! Oui, toi aussi, je vais te tuer, si le petit ne revient pas à la vie ! Et... (*Polonia pleure.*)

POLONIA. — Melchior, écoute... Ce matin, le petit a eu la même chose. Voici cinq ou six jours que ça le prend.

MELCHIOR, *furieux.* — C'est vrai ? Tu mens ! Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

POLONIA. — Parce que j'avais peur que tu te mettes en colère... Regarde dans quel état tu t'es mis ! Quand le petit tombe malade, c'est à moi que tu t'en prends.

MELCHIOR. — Et à qui vais-je m'en prendre ? C'est vrai que le petit a été malade et que ça lui a passé ?

POLONIA. — Mais oui, Melchior. Tu vas voir maintenant, comme ça va aller mieux.

MELCHIOR. — Le garçon est malade de l'émotion qu'il a eue, l'année dernière, dans le ravin.

POLONIA. — Depuis ce jour, il va de plus en plus mal.

(*Tous les deux sont tendus et haletants... Un temps.*)

MELCHIOR. — Polonia...

POLONIA. — Quoi ?

MELCHIOR. — Depuis... ce jour...

POLONIA. — Depuis ce jour ! Depuis ce malheur qui t'est arrivé, Melchior, la maison est maudite.

MELCHIOR, *doucement.* — C'est vrai. Rien de ce que touchent mes mains ne réussit. L'arbre que je taille se dessèche. Si je fais de la contrebande, je me trouve nez à nez avec les carabiniers. On dirait que les poissons me sentent et fuient mes filets. Je suis maudit jusqu'aux os ! Que veux-tu, Polonia ? Je n'ai pas eu de mauvaises intentions !

POLONIA. — Chut... ! Il a l'air de revenir à lui. (*Cayetano a un éclat de rire d'idiot.*)

MELCHIOR, *soulagé.* — Pourquoi, ris-tu, petit ?

POLONIA. — Pourquoi veux-tu qu'il rie ? Du bonheur d'aller mieux ! N'est-ce pas, mignon ?

CAYETANO. — Mais je ne suis pas malade.

POLONIA. — Dis ce que tu as eu, qu'est-ce que c'était ?

CAYETANO. — Mais je n'ai rien eu, mère.

MELCHIOR, *gaiement.* — C'est donc que tu as joué au mort, polisson ?

POLONIA. — Ecoute, Cayetano, tu vas me dire la vérité. Quand tu restes ainsi, comme tout à l'heure, que t'arrive-t-il ?

CAYETANO. — Rien, mère, c'est que je m'en vais là-bas.

POLONIA. — Où ?

CAYETANO. — Là-bas ! (*Il éclate en sanglots.*)

POLONIA. — Pourquoi pleures-tu ?

MELCHIOR. — Laisse-le pleurer, Polonia ! Pleure encore, mignon ! Pleure que je t'entende ! Pleure, car ceux qui pleurent ne sont pas morts. Il vaut mieux qu'il pleure que d'avoir la tête de tout à l'heure.

CAYETANO. — Je veux m'en aller ! Je veux m'en aller ! Je veux m'en aller !

POLONIA. — Personne ne me l'enlèvera de la tête, Melchior. Ce qu'il a, c'est qu'il est ensorcelé. Emmène-le pour qu'on dise des prières pour lui.

MELCHIOR. — Hier, je voulais le porter à Justo, le fils de la señora Enriqueta, mais il était tard. Demain je ne me couche pas sans qu'il le voie. S'il réussit avec notre gamin comme avec la mule du charretier de l'autre jour... Tous les hommes en étaient stupéfaits, Polonia. Ce n'est pas qu'on me l'ait raconté, c'est que je l'ai vu de mes propres yeux. Il y a des choses comme cela qui feraient perdre la tête aux hommes !

POLONIA. — Justo est un homme en état de grâce. N'y avait-il pas autrefois des hommes qui faisaient marcher les infirmes et voir les aveugles, et tiraient de l'eau des pierres les plus sèches ?

MELCHIOR. — Conduis-le demain à Justo. Rien n'est perdu. Mais, écoute, Polonia, ne lui dis rien de l'histoire du ravin. Parle-lui de la peur du gamin, ça oui. Mais pour le reste... Bouche cousue. Il n'y a que nous que ça regarde.

POLONIA. — Comment pourrais-je avoir l'idée de lui en parler, Melchior, tu es fou !

CAYETANO. — Je veux m'en aller ! Je veux m'en aller ! Je veux m'en aller !

MELCHIOR, *gaiement.* — Veux-tu que je t'emmène ? Dis-moi... Veux-tu que je t'emmène ?

CAYETANO. — Oui, emmène-moi..., mais tu feras la mule.

MELCHIOR. — Bien sûr... Polonia, passe-moi le collier de clochettes autour du cou... là...

(*Polonia décroche le collier de la mule accroché au mur. Melchior se le passe autour du cou dans un grand bruit de clochettes. Melchior hennit. Cayetano rit aux éclats.*)

Polonia, fais-le grimper.

(*Polonia hisse l'enfant sur les épaules de son père.*)

POLONIA. — Voyons si tu le feras tomber, Melchior.

MELCHIOR. — Il me tient bien.

CAYETANO, *riant.* — Allez, père, ruez un peu... (*Puis au milieu des cris, des grelots et des rires.*) Faites-moi faire une promenade sur le devant de la maison.

POLONIA. — Il fait très froid, mon enfant.

CAYETANO. — Il ne fait pas froid, mère. Si on ne me sort pas, je pleure et il m'arrive comme tout à l'heure.

MELCHIOR. — Polonia, mets-lui une des couvertures de la mule sur le dos, et nous irons jusqu'à la colline. Tu veux bien, Cayetano ?

(*Polonia jette une couverture sur l'épaule de son fils.*)

CAYETANO. — Les mules ne parlent pas, père... Ouvrez la porte, mère.

POLONIA, *ouvrant la porte.* — Voilà qu'il commence à faire jour... L'eau de la casserole aux poules est gelée.

(*Melchior portant Cayetano arrive à la porte.*)

CAYETANO. — Mère, donnez-moi un morceau de glace.

POLONIA, *à l'extérieur.* — Cela va te faire mal au ventre, mon chéri.

CAYETANO, *criant.* — Je veux mère, je veux.

MELCHIOR, *rugissant.* — Donne un morceau de glace à l'enfant.

POLONIA, *revenant.* — Tiens, voilà un bon caramel d'eau.

(*Melchior hennit, les clochettes tintent, l'enfant crie.*)

CAYETANO. — Ruez, père, ruez !

(*Le père, portant l'enfant, sort en gambadant. Les bruits s'éloignent.*)

POLONIA, *sur le pas de la porte, criant.* — Ce qu'il fait froid, Melchior ! Crois-tu que les amandes auront gelé ?

MELCHIOR, *de loin.* — Qu'elles aillent se faire foutre les amandes !

(*Les bruits de clochette et les cris s'éteignent dans le lointain.*)

RIDEAU.

PAVEL IVANOVITCH TCHITCHIKOV (ALAIN MOTTET), TRAFIQUANT D'AMES A, LUI AUSSI, SON MAUVAIS GENIE, LE DIABOLIQUE NOZDRIOV (ROGER PLANCHON).



les âmes mortes

d'Arthur Adamov
d'après Nicolas Gogol



QUAND LES « AMES » MORTES NE SONT PAS TOUT A FAIT MORTES, ELLES RAMPENT...

CI-CONTRE : MAIS LES NÉGOCIATIONS SONT, PARFOIS, DÉLICATES ET NÉCESSITENT DE GRANDES QUALITÉS DE PATIENCE ET D ÉLOQUENCE.

NOZDRIOV PRÉSENTE SON AMI TCHITCHIKOV AUX ÉVENTUELS VENDEURS D'AMES.

CI-DESSOUS : CEPENDANT QUE LA FEMME DU GOUVERNEUR (VALERIE QUINCY) PRÉFÉRERAIT, DE BEAUCOUP, CASER SA FILLE EN LA MARIANT AVEC CE MYSTÉRIEUX TCHITCHIKOV.



Reportage photographique : Pic.

Nina Gourfinkel raconte :

LES AMES MORTES

de Arthur Adamov

d'après Nicolas Gogol

« Les Ames mortes » ont été créées
au Théâtre de la Cité, à Villeurbanne,
le 12 février 1960
et reprises au Théâtre de France-Odéon
le 16 avril 1960
dans une mise en scène de Roger Planchon
assisté de Jacques Rosner
décors et costumes de René Allio
musique de Claude Lochy
avec la distribution suivante :

Pavel Ivanovitch Tchitchikov	**Alain Mottet**
Sélifane, son cocher	**Marc Dudicourt**
Le gouverneur	**Henri Galiardin**
La femme du gouverneur	**Valérie Quincy**
Oulenka, la fille du gouverneur	**Colette Dompietrini**
Ivan Grigorievitch, le président du tribunal	**Armand Meffre**
Alexei Ivanovitch, le maître de police	**Pierre Meyrand**
Ivan Andreivitch le directeur des postes	**Claude Lochy**
Sofia Ivanovna, femme du directeur des postes	**Alix Mahieux**
Antipator Zakhariévitch, le procureur	**Jean Bouise**
Anna Grigorievna, la femme du procureur	**Isabelle Sadoyan**
Semione Semionovitch, inspecteur des Services d'hygiène	**Michel Robin**
Stépane Dmitrievitch, directeur des Manufactures d'Etat	**Jean-Pierre Bernard**
Begouchine	**Jean-Jacques Lagarde**
Anton Antonovitch Manilov	**Gilbert Vilhon**
Grigori, intendant de Manilov	**Michel Robin**
Mikhail Semionovitch Sobakievitch	**Roger Saget**
Nozdriov	**Roger Planchon**
Pilouchkine	**Pierre Vassas**
Mavra, sa servante	**Madeleine Berthelot**
Korobotchka	**Ferna Claude**
Le Protopope	**Henri Galiardin**
Le capitaine Ispravnik	**J.-P. Bernard**
Ivan Antonovitch	**Marc Dudicourt**
Maria Ossipovna	**Ferna Claude**
Nina Ossipovna	**Madeleine Berthelot**
Tchinkhaikhilidzé	**Daniel Laloux**
Un moujik	**Philippe Morel**

« AMES » était le terme administratif qui, en Russie, au temps du servage (aboli seulement en 1861), désignait les serfs « propriété animée ». Les serfs figuraient nommément sur des états qui n'étaient révisés qu'à intervalles espacés, de sorte que les propriétaires fonciers avaient tout intérêt à se défaire des morts qui demeuraient sur les listes entre deux vérifications, pour n'avoir plus à payer pour eux la taille. C'est ce que cherche à leur faire comprendre Tchitchikov. Cet ancien petit fonctionnaire « qui a eu des ennuis », a imaginé l'escroquerie, laquelle forme l'intrigue de l'œuvre gogolienne : Tchitchikov visite les seigneurs dans le but de leur acheter leurs « âmes mortes ». Aux officiels, il déclare qu'il a l'intention de transférer ces paysans, désignés sur les actes de vente comme vivants, dans les steppes au nord de la mer Noire, pour colonier la région. En réalité, il se propose de les engager au Conseil de la Tutelle et de disparaître après avoir touché l'argent.

Cette intrigue se déroule sur le fond désolé de la province russe, vouée à l'esclavagisme et à l'arbitraire de fonctionnaires concussionnaires et grotesques. Pour conserver au roman-poème de Gogol ses prolongements poétiques, Adamov a imaginé d'intercaler, entre les tableaux, des projections sur écran évoquant les pérégrinations de Tchitchikov et de sa troïka à travers l'immensité des espaces russes, parsemés de minables villages et de bourgs sordides, et sillonnés de routes sans fin. Planchon et Allio ont développé ces images à l'aide de dessins expressifs qu'accompagne une musique suggestive et ironique, parfois déchirée par une plainte poignante.

L'action se déroule donc sur deux plans : sur la scène, l'énorme farce de l'intrigue qui, aussi bouffonne qu'elle soit, rend fidèlement les douloureuses réalités de la Russie esclavagiste ; sur l'écran, l'arrière-fond musical et imaginé de cette farce fait sentir au spectateur l'infinie désolation du pays accablé.

Dans un chef-lieu de province, Tchitchikov s'enquiert des propriétaires fonciers locaux et des pertes qu'ils ont subies dernièrement en hommes.

Reçu chez le Gouverneur, il prépare le terrain. Adroitement, il manœuvre entre les fonctionnaires dont il étudie les dispositions et les mœurs, les propriétaires terriens par lesquels il se fait inviter, et les coquettes provinciales charmées par ses manières agréables.

Alors commence la tournée des visites. A force d'éloquence, Tchichikov conquiert si totalement le sentimental Manilov que celui-ci lui fait don de ses « âmes mortes »; l'avidité de l'obtuse Korbotchka l'emporte sur sa méfiance, et elle lui cède les siennes. Le bouillant Nozdriov, batailleur et hâbleur, lui propose de jouer ses morts aux dames, mais, surpris à tricher, se venge de celui qu'il croyait duper en lui infligeant une raclée. Sobakiévitch, ours mal léché, brutal mais intelligent, évente la ruse et marchande ferme. L'avare Pliouchkine, Harpagon russe, cherche à soutirer quelques kopeks de plus, à force de supplications.

La seconde partie s'ouvre sur le triomphe de Tchitchikov : il signe les actes de vente au Tribunal, fêté par les fonctionnaires éblouis. Cependant le doute se fait jour dans l'esprit de ceux-ci, et les dames témoignent de froideur à leur idole d'hier, jalouses de la préférence de Tchitchikov pour Oulenka, la nièce du Gouverneur. De là à croire qu'il veut l'enlever, il n'y a qu'un pas. Nozdriov, poursuivant sa vengeance, dévoile le pot aux roses. Ames mortes, potins, fraude, enlèvement s'entremêlent dans une sarabande absurde et funambulesque. Mais au fait, qui donc est Tchitchikov? Ne serait-ce pas un capitaine de 1812 ? Ou Napoléon incognito ?

La frauduleuse combinaison dévoilée, Tchitchikov est jeté en prison. Tout semble perdu. Tout s'arrange pourtant grâce à l'entremise du Protopope. On lui rend sa cassette. Bien sûr, il est contraint de la vider au profit des fonctionnaires. Les actes de vente, hélas ! sont déchirés. Dépouillé, mais heureux de recouvrer sa liberté, Tchitchikov s'enfuit sur sa troïka, pour reprendre son trafic sous des auspices plus favorables.

Les vraies âmes mortes ne sont peut-être pas celles qui figurent sur les états paysans...

POUR MARIA OSSIPOVNA (FERNA CLAUDE) ET SA FILLE NINA (MADELEINE BERTHELOT), TCHITCHIKOV EST UNE AME... BIEN VIVANTE.

MANILOV (GILBERT VILHON) NE COMPREND PAS BIEN POURQUOI SON AMI TCHITCHIKOV A TANT BESOIN D'AMES QUI N'ONT PLUS DE VALEUR MARCHANDE.

Sacha Guitry égaré... à la Comédie-Française

Il est des reprises qui ne se justifient guère. *La Jalousie* est de celles-là. Même dans l'œuvre de Sacha Guitry, pourtant bien diminuée par la disparition de son auteur-interprète, l'on pouvait trouver d'autres pièces plus dignes de notre scène nationale. Ne serait-ce que l'une de ses évocations historico-dramatiques — *Deburau* ou *Pasteur* — qui permettent un grand déploiement de mise en scène et de bons sentiments... ?

Non, *La Jalousie* ne renouvelle pas le thème d'*Othello*, comme ont pu le croire, un moment, le public et la critique d'avant-guerre. Certes, comme celle du More de Venise, la jalousie d'Albert Blondel (personnage taillé à la mesure de l'acteur Sacha) se nourrit de sa propre substance. Persuadé que sa femme le trompe, Albert la persécutera de telle manière que la malheureuse n'aura plus d'autre recours que de justifier ses soupçons. Moralité bien parisienne, comme l'on voit. Mais la description des affres du mari n'a d'autres prétentions que de faire rire un auditoire peu difficile. Sacha Guitry y parvenait, paraît-il, fort bien en 1915 et 1930. Peut-être y parviendrait-il encore aujourd'hui ? Je gage, néanmoins, qu'à l'instar du mari de sa farce, il serait déçu.

Le théâtre, de nos jours, ne peut plus, uniquement, se payer de « mots ». Or, celui de Sacha Guitry tourne perpétuellement autour du « mot ». Du mot d'auteur que l'on voit venir du fond des coulisses et qui n'éclate que pour laisser la place au suivant, lequel s'annonce, à son tour, avec de gros sabots. Cette procession ne nous fait plus sourire, en dépit des efforts d'acteurs valeureux comme — dans le cas présent — Jean Marchat, Yvonne Gaudeau et Georges Chamarat.

Cyrano de Bergerac retrouvé... au Studio des Champs-Élysées

Avec des moyens d'infortune, Antoine Bourseiller nous administre la démonstration inverse de ce qui précède, au Studio des Champs-Elysées. Ses comédiens sont obscurs. Ils jouent avec plus ou moins d'aisance et de bonheur un texte difficile, souvent confus et maladroit, écrit, voici trois siècles, par un auteur maudit sur lequel se sont acharnés, de son vivant, la cabale et la censure, puis Edmond Rostand, après sa mort. Mais dans ce texte passe, souvent, le souffle du génie ; ce drame antique suscite des résonances d'une actualité déchirante ; cet auteur méconnu — vous l'avez deviné — c'est Savinien Cyrano de Bergerac.

La Mort d'Agrippine, qu'Antoine Bourseiller nous révèle maintenant, comme il nous avait révélé, auparavant, la *Marianne* de Tristan L'Hermite, est un drame implacable qui oppose la veuve de Germanicus à l'empereur Tibère qui a fait mourir son mari. A ce duel sans merci se mêlent Sejanus, favori de Tibère et soupirant d'Agrippine, et Livilla, sœur de Germanicus et amante de Sejanus. Pendant cinq actes, courts, violents, ces quatre personnages se déchirent sans pitié pour la conquête du pouvoir. Chez eux, la haine et l'ambition s'appellent et se complètent. Leur lutte est inexpiable car la défaite est sans espoir. Ils ne croient pas dans les hommes, pas davantage dans les dieux et les vaincus doivent mourir. Bref, leur univers — celui qu'a imaginé pour eux un poète du XVIIe siècle — est aussi désespéré et désespérant que celui des héros actuels de Kafka ou de Jean-Paul Sartre.

Bourseiller a monté ce poème tragique avec une intelligence remarquable. Palliant à l'étroitesse du plateau par des effets de glace saisissants, il a donné à cette *Mort d'Agrippine* une vie insoupçonnée qui devrait, désormais, lui permettre de survivre.

Le Capitaine Fracasse ressuscité... chez Jacques Sarthou

Effort parallèle, celui de Jacques Sarthou et de son « Théâtre d'Ile-de-France », qui ressuscite *Le Capitaine Fracasse,* six tableaux d'Henri Bassis d'après le roman de Théophile Gautier, pour la plus grande joie des spectateurs de banlieue. Bien sûr, ici, il ne s'agit pas de conspiration politique et de sentiments troubles. Non, mais voici du mouvement, du panache, des coups d'épée, des horions et des bosses, sans oublier, cependant, les déclarations enflammées, les enlèvements et le « happy end »... Ce romantisme bon enfant convient parfaitement au public auquel il s'adresse. Et c'est avec un enthousiasme et une conscience exemplaires que Jacques Sarthou et ses comédiens, par des spectacles de cet ordre, amènent peu à peu au théâtre des populations qui, sans eux, seraient abandonnées.

Le Théâtre espagnol à l'Alliance-Française

Autre expérience intéressante, tentée — et réussie — par les Emissions en langue espagnole de la R.T.F. et le Théâtre espagnol de la Sorbonne pour servir et faire connaître le théâtre espagnol contemporain dans sa langue originale. Au cours d'une lecture-spectacle, animée par Carlos Semprun, au Théâtre de l'Alliance-Française, quatre farces de Lorca, Alejandro Casona et Max Aub furent ainsi créées devant un nombreux public qui sut apprécier — dans toute leur sonorité — leur verve savoureuse et leur rythme endiablé. D'un spectacle copieux il faut signaler l'interprétation haute en couleurs de Francisco Puig-Espert dans *Sancho Panza dans son île,* de Casona, et l'allégresse communiquée au *Petit Rétable de don Cristobal,* de Lorca, par les Marionnettes d'Alain Recoing.

SPECTACLES

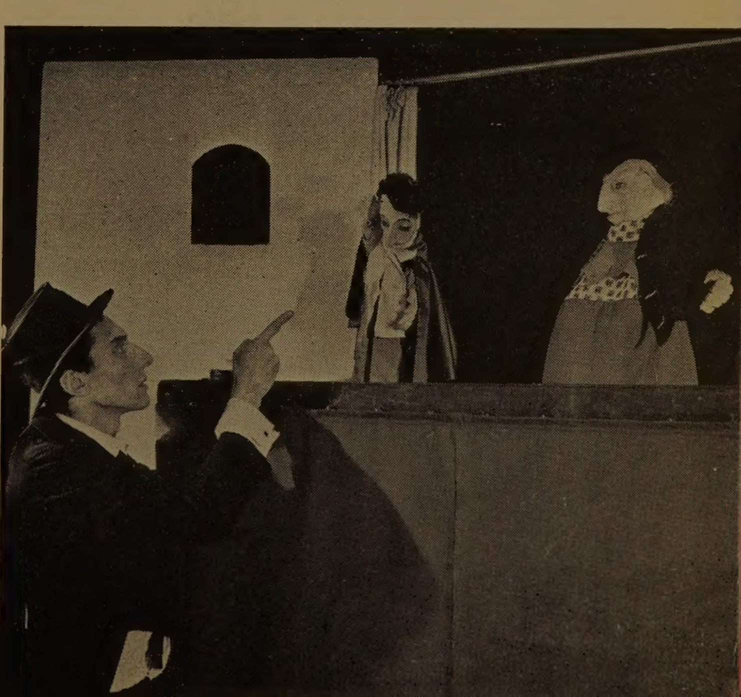




YVONNE GAUDEAU VA-T-ELLE SUCCOMBER AU CHARME DE GEORGES DESCRIÈRES, SÉDUCTEUR CONVAINQUANT ET CONVAINCU ? C'EST LA QUESTION QUE SE POSE JEAN MARCHAT (LE MARI) PENDANT LES TROIS ACTES DE « LA JALOUSIE », DE SACHA GUITRY, QUE LA COMÉDIE-FRANÇAISE RÉINSCRIT A SON RÉPERTOIRE

FABIENNE MAI, ROBERT DELANNE ET PIERRE GARIN SE PARTAGENT « LE PAIN ET LE SEL » AU THÉATRE DU TERTRE, DANS L'INTÉRESSANTE PIÈCE D'AUGUSTIN MAZET, MISE EN SCÈNE PAR PIERRE ARNAUDEAU

LA FARCE DE F.-G. LORCA, « LE PETIT RETABLE DE DON CRISTOBAL », A ÉTÉ INTERPRÉTÉ, A L'ALLIANCE FRANÇAISE, PAR DES PERSONNAGES VIVANTS ET DES MARIONNETTES. ICI, HENRI GILLABERT SOUTIENT UNE CONVERSATION ANIMÉE AVEC LES POUPÉES D'ALAIN RECOING



DE PARIS

(Photos Bernand.)

MARIO PILAR EST UN SUPERBE « AJAX » AU THÉATRE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE OU, GRACE AUX EFFORTS FERVENTS DE JEHAN TASSO ET JACQUELINE MOATTI, LA VIEILLE TRAGÉDIE DE SOPHOCLE TÉMOIGNE ENCORE DE SON EFFICACITÉ SCÉNIQUE

Photo BERNAND



FRANÇOISE SPIRA (HERMIONE) ET MARCELLE TASSENCOURT (ANDROMAQUE) REPRENNENT, AU THÉATRE DE FRANCE, LES PERSONNAGES DE RACINE QU'ELLES INCARNÈRENT POUR LE FESTIVAL D'ATHÈNES, DANS LA MISE EN SCÈNE DE MARCELLE TASSENCOURT



(Photo BERNAND.)

ANTOINE BOURSEILLER A SUPÉRIEUREMENT RÉGLÉ CE DRAME DANS UN MIROIR QU'EST « LA MORT D'AGRIPPINE », DE CYRANO DE BERGERAC, AU STUDIO DES CHAMPS-ELYSÉES. FRÉDÉRIQUE RUCHAUD (AGRIPPINE) ET HENRI SERRE (TIBÈRE) S'Y LIVRENT UN COMBAT PATHÉTIQUE ET SANS ESPOIR

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« LETTRE MORTE »
DE ROBERT PINGET
ET
« LA DERNIÈRE BANDE »
DE SAMUEL BECKETT
(THÉATRE RÉCAMIER)

l'Avant-Scène
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 23
PRIX DU NUMERO :
2 NF — ETRANGER : 2,40 NF